

The Project Gutenberg EBook of L'Escalier d'Or, by Edmond Jaloux

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: L'Escalier d'Or

Author: Edmond Jaloux

Release Date: January, 2004 [EBook #4933]

[This file was first posted on April 6, 2002]

[Most recently updated: December 30, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, L'ESCALIER D'OR *****

This Etext was prepared by w.debeuf@belgacom.net, Project Gutenberg volunteer.

L'Escalier d'Or.

Edmond Jaloux

A Camille Mauclair

Acceptez la dedicace de ce petit ouvrage, non seulement comme un gage de mon admiration pour l'artiste et le critique a qui nous devons tant de belles pages, mais aussi de mon affection pour l'ami qui m'accueillait, avec tant de cordiale sympathie, il y a plus de vingt ans, a Marseille, quand je n'etais encore qu'un tout jeune homme inconnu passionnement epris de litterature. Vous souvenez-vous de ce petit salon du boulevard des Dames, tout tendu d'etoffes rouges et par la fenetre duquel, en se penchant, on voyait defiler vers la gare tant d'Orientaux fantastiques qui montaient du port? Que d'ardentes conversations n'avons-nous pas tenues dans cette piece intime et fleurie a laquelle je ne peux songer sans un plaisir emu! Vous souvenez-vous aussi de ce petit jardin de Saint-Loup, tout en terrasses, ou nous allions admirer les ors et les brumes d'un incomparable automne? Vous me parliez des grands poetes dont vous etiez l'ami, de Stephane Mallarme et d'Elemir Bourges, dont je revais d'approcher un jour. Aussi ai-je voulu, en souvenir de ces temps lointains, vous offrir ce portrait d'un de leurs freres obscurs, d'un de ceux qui n'ont pas eu le bonheur, comme eux, de donner une forme au monde qu'ils portaient dans leur coeur et dans leur esprit. Puissiez-vous accorder a mon heros un peu de la genereuse amitie que vous m'avez accordee alors et dont je vous serai toujours reconnaissant!

E.J.

CHAPITRE PREMIER

Dans lequel le lecteur sera admis a faire la connaissance des deux personnages les plus episodiques de ce roman.

"La difference de peuple a peuple n'est pas moins forte d'homme a homme."
Rivarol.

J'ai toujours ete curieux. La curiosite est, depuis mon plus jeune age, la passion dominante de ma vie. Je l'avoue ici, parce qu'il me faut bien expliquer comment j'ai ete mele aux evenements dont j'ai resolu de faire le recit; mais je l'avoue sans honte, ni complaisance. Je ne peux voir dans ce trait essentiel de mon caractere ni un travers, ni une qualite, et les moralistes perdraient leur temps avec moi, soit qu'ils eussent l'intention de me blamer, soit de me donner en exemple a

autrui.

Je dois ajouter cependant, par egard pour certains esprits scrupuleux, que cette curiosite est absolument desinteressee. Mes amis goutent mon silence, et ce que je sais ne court pas les routes. Elle n'a pas non plus ce caractere douteux ou equivoque qu'elle prend volontiers chez eux qui la pratiquent exclusivement. Aucune malveillance, aucune bassesse d'esprit ne se melent a elle. Je crois qu'elle provient uniquement du gout que j'ai pour la vie humaine. Une sorte de sympathie irresistible n'a toujours entraine vers tous ceux que le hasard des circonstances me faisait rencontrer. Chez la plupart des etres, cette sympathie repose sur des affinites intellectuelles ou morales, des parentes de gout ou de nature. Pour moi, rien de tout cela ne compte. Je me plais avec les gens que je rencontre parce qu'ils sont la, en face de moi, eux-memes et personne d'autre, et que ce qui me parait alors le plus passionnant, c'est justement ce qu'ils possedent d'essentiel, d'unique, a forme speciale de leur esprit, de leur caractere et de leur destinee.

Au fond, c'est pour moi un veritable plaisir que de m'introduire dans la vie d'autrui. Je le fais spontanement et sans le vouloir. Il me serait agreable d'aider de mon experience ou de mon appui ces inconnus qui deviennent si vite mes amis, de travailler a leur bonheur. J'oublie mes soucis, mes chagrins, je partage leurs joies, leurs peines, je les aime en un mot, et je vis ainsi mille vies, toutes plus belles, plus variees, plus emouvantes les unes que les autres!

Cette etrange passion m'a donne de curieuses relations, des amities precieuses et bizarres, et j'aurais un fort gros volume a ecrire si je voulais en faire un recit complet; mais mon ambition ne s'eleve pas si haut: il me suffira de relater ici aussi rapidement que possible ce que j'ai appris des moeurs et du caractere de M. Valere Bouldouyr, afin d'aider les chroniqueurs, si jamais il s'en trouve un qui, a l'exemple de Paul de Musset ou de Charles Monselet, veuille tracer une galerie de portraits d'apres les excentriques de notre temps.

A l'epoque ou je fis sa connaissance, je venais de quitter l'appartement que j'habitais dans l'ile Saint-Louis pour me fixer au Palais-Royal.

Ce quartier me plaisait parce qu'il a a la fois d'isole et de populaire. Les maisons qui encadrent le jardin ont belle apparence, avec leurs facades regulieres, leurs pilastres, et ce balcon qui court sur trois cotes, exhausant, a intervalles egaux, un vase noirci par le temps; mais tout autour, ce ne sont encore que rues etroites et tournantes, places provinciales, passages vitres aux boutiques vieillottes, recoins bizarres, boutiques inattendues. Les gens du quartier semblent y vivre, comme ils le feraient a Castres ou a Langres, sans rien savoir de l'enorme vie qui grouille a deux pas d'eux, et a laquelle ils ne s'interessent guere. Ils ont tous, plus ou moins, des choses de ce monde la meme opinion que mon coiffeur, M. Delavigne, qui, un matin ou un ministre de la Guerre, alors fameux, fut tue en assistant a un depart d'aeroplanes, se pencha vers moi et me

dit, tout emu, tandis qu'il me barbouillait le menton de mousse:

--Quand on pense, monsieur, que cela aurait pu arriver a quelqu'un du quartier!

Delavigne fut le premier d'ailleurs a me faire apprecier les charmes du mien. Il tenait boutique dans un de ces passages que j'ai cites tantot et que beaucoup de Parisiens ne connaissent meme pas. Sa devanture attirait les regards par une grande assemblee de ces tetes de cire au visage si inexpressif qu'on peut les coiffer de n'importe quelle perruque sans modifier en rien leur physionomie.

Quand on entrait dans le magasin, il etait generalement vide; M. Delavigne se souciait peu d'attendre des heures entieres des chalands incertains. Lorsqu'il sortait, il ne fermait meme pas sa porte, tant il avait confiance dans l'honnetete de ses voisins. D'ailleurs, qu'eut-on vole a M. Delavigne?

Trois pieces, qui se suivaient et qui etaient fort exigues, composaient tout son domaine. La premiere contenait les lavabos; la seconde, des armoires ou j'appris plus tard qu'il enfermaient ses postiches; pour la troisieme, je n'ai jamais su a quoi elle pouvait servir.

Trouvait-on M. Delavigne? Il vous recevait avec un sourire suave et vous priait de l'attendre, car il etait en general fort occupe a de copieux bavardages. De curieuses personnes causaient avec lui dans l'arriere-boutique, quelquefois, de bonnes gens qui venaient chercher perruque, mais aussi des marchandes a la toilette, des courtieres du Mont-de-Piete, de vieux beaux encore solennels. J'ai souvent soupconne M. Delavigne de faire un peu tous les metiers; mais je dois avouer que je n'ai rien surpris de suspect dans ses actes, et je crois qu'il avait seulement l'amour immodere des dominos, passion a laquelle il se livrait dans un cafe voisin, qui s'appelait et s'appelle encore: _A la Promenade de Venus._ Je n'ais jamais pu passer devant cet endroit sans imaginer que j'allais débarquer a Paphos ou a Amathonte.

--Monsieur, me disait souvent M. Delavigne avec melancolie, il n'y a vraiment qu'un emploi pour lequel je ne me sente aucune disposition: c'est celui que j'exerce! Rien ne m'ennuie plus que de faire un "complet", ou meme une barbe, et a la seule idee d'un shampoing, sauf votre respect, le coeur me leve de degout!

--Avez-vous une autre vocation, monsieur Delavigne?

--Aucune, monsieur Salerne, mais j'aimerais assez etre souffleur a la Comedie-Francaise, ou, sauf votre respect, greffier du tribunal. Je crois que, dans ce metier-la, on a un costume etonnant, avec de l'hermine qui pend quelque part. Il me plairait aussi beaucoup d'etre poete comme cet ecrivain dont je porte le nom, parait-il, et qui etait peut-etre un de mes ancetres...

--Poete, monsieur Delavigne? Peste! Vous voici bien ambitieux!

--Monsieur Salerne croit-il que je suis insensible? Non, non, on peut être coiffeur et avoir ses déceptions, ses désillusions, tout comme un autre. Nous habitons un monde, monsieur, où le cœur n'a pas sa récompense!

On le voit, je prenais plaisir aux propos de M. Delavigne. Sous cette fleur de bonne compagnie, qui leur donnait tant de charme, je retrouvais un type en quelque sorte national, sentencieux, aimant à moraliser, vaniteux, au moment même qu'il méprisait le plus son caractère et son état; avec cela, sentimental et toujours déçu par quelque chose. Deux ou trois journaux traînaient dans sa boutique, dont j'ai su depuis qu'il ne lisait que les renseignements mondains.

--Monsieur Salerne, me disait-il, voyez-vous, ce que j'aurais aimé dans la vie, moi, c'est la société des gens du monde. Je n'étais pas né pour remplir un rôle social aussi infime.

Et il répétait comme un morceau poétique, comme le refrain d'une romance, un écho recueilli dans *Le Gaulois* ou dans *Excelsior*:
"Grand bal hier donné chez la princesse Lannes..."
Ses distractions étaient honnêtes il se plaisait à passer la soirée au cinéma ou au café-concert. Et souvent, en me faisant la barbe, me chantait-il quelque couplet tendre ou galant, d'une voix juste, mais un peu chevrotante. Le printemps venu, chaque dimanche, il courait la banlieue, sans doute avec d'aimables personnes, dont il n'osait pas me parler autrement que par des allusions mystérieuses; et le lundi, je voyais sa boutique toute fleurie de ces grandes branches de lilas, que la poussière et les cahots du chemin de fer ont fripées et qui pendent.

--J'ai la superstition du lilas, me confiait-il alors, celle du muguet aussi. Quand j'en cueille, - et je sais ce que les désillusions ont de plus amer, monsieur, - eh bien! je ne peux pas croire que l'amour ne finira pas par me rendre heureux! J'ai un ami à *La Promenade de Venus*, qui me raille quand je parle ainsi, mais est-ce un mal que de garder sa pointe d'illusion? Je peux vous avouer cela, n'est-ce pas? Monsieur, car je vous connais bien, malgré votre réserve, vous êtes un délicat comme moi!

Avouez-le, comment n'eusse-je pas été flatté par une telle appréciation?

Le jour même où elle me fut faite, je rencontrai pour la première fois M. Valère Bouldouyr.

CHAPITRE II

Portrait d'un homme inactuel.

"La meditation a perdu toute sa dignite de forme; on a tourne en ridicule le ceremonial et l'attitude solennelle de celui qui reflechit, et l'on ne tolererait plus un homme sage du vieux style.
Nietzsche.

J'etais, en effet, assis dans la boutique de M. Delavigne, ligote comme un prisonnier par les noeuds d'une serviette si humide qu'elle risquait fort de me donner des rhumatismes, et mon geolier jouait a faire pousser sur mes joues une mousse de plus en plus legere, quand la sonnette de l'etablissement, qui avait, je ne sais pourquoi, un timbre rustique, tinta doucement. Mon regard plongeait dans la glace qui faisait face a la porte. Je vis entrer un personnage qui me parut curieux, au premier abord, sans que je comprisse exactement pourquoi.

Il etait corpulent, de taille moyenne, d'aspect un peu lourd. Son front bombe, ses petits yeux vifs, se joues rondes et creusees d'une fossette, son nez pointu aux narines vibrantes, une levre rasee, un collier de barbe qui grisonnait, me rappelerent tres vite un visage bien connu; mais il y avait dans ses traits quelque chose d'amolli, de lache, de detendu. L'inconnu ressemblait certainement a Stendhal, mais a un Stendhal en decalcomanie. Il portait un vieux feutre sans fraicheur et un gros pardessus bourru, de couleur marron, qui laissait voir un col mou et une cravate usee, mais dont les couleurs autrefois vives revelaient d'anciennes pretentions. Il s'assit dans un coin, apres avoir echange avec M. Delavigne un salut cordial. Au bout d'un moment, le voyant desoeuvre, le coiffeur lui offrit un journal.

Mais le client refusa majestueusement cette proposition:

--Vous savez bien, dit-il, que je ne lis jamais de journaux, jamais! Pourquoi faire? Je n'ignore pas grand'chose des turpitudes qui peuvent se passer dans ce bas-monde. En quoi pourraient-elles m'interesser?... Vous, monsieur Delavigne, voulez-vous me dire ce qui vous interesse dans un journal?

--Mais les crimes, par exemple, dit M. Delavigne, decontenance.

--Les crimes? Ils sont deja tous dans la Bible! Ils ne varient que par le nom de la localite ou ils ont ete commis.

--La politique...

--La politique? Parlez-vous serieusement, monsieur Delavigne? La politique? Vous tenez sincerement a savoir par quel procede vous serez tracasse, vole, martyrise et reduit en esclavage? Moi, ca m'est egal! Les moutons ne seront jamais tondus que par les bergers. Maintenant, si vous preferez un berger qui porte un nom de famille a un berger qui porte un numero, c'est votre affaire. Une affaire purement personnelle, monsieur Delavigne, ne l'oublions pas!

--Enfin, j'aime a savoir ce qui se passe!

--Moi aussi! Ou plutot, j'aimerais a savoir ce qui se passe, s'il se passait quelque chose. Mais il ne se passe rien, vous entendez bien, rien!

Il s'enfonca de nouveau dans sa meditation, et M. Delavigne me fit plusieurs petits signes du coin de l'oeil, pour me signaler qu'il avait affaire a un original, un fameux original! Je m'en apercevais, parbleu! Bien.

Je clignai de la paupiere a mon tour, afin d'engager M. Delavigne a reprendre sa conversation avec le faux Stendhal.

Apres quelques instants de silence, le coiffeur debuta ainsi:

--Si vous ne vous interessez pas aux journaux, ni aux crimes, ni a la politique, monsieur Bouldouyr, a quoi donc vous interessez-vous?

Bouldouyr ne repondit pas tout de suite. Il nous regardait alternativement, le coiffeur et moi. Puis un sourire de mepris doucement apitoye erra sur ses levres gourmandes.

--Vous, monsieur Delavigne, vous aimez a jouer aux dominos a _La Promenade de Venus,_ vous ne dedaignez pas le cinema et vous nourrissez, chaque printemps, une passion nouvelle pour quelque aimable nymphe du quartier. Si j'avais n'importe lequel de ces gouts charmants, vous pourriez apprecier ce qui m'interesse, mais la verite me force a confesser que tout cela m'est souverainement indifferent. Presque tout d'ailleurs m'est indifferent, et ce qui me passionne, moi, n'a de signification pour personne.

--J'ai connu un philatelite qui raisonnait a peu pres comme vous.

--Un philatelite! S'ecria M. Bouldouyr, qui devint soudain rouge de colere, je vous prie, n'est-ce pas, de ne pas me confondre avec un imbecile de cette sorte! Un philatelite! Pourquoi pas un conchyliologue, puisque vous y etes?

--Je vous demande pardon, monsieur, je ne croyais pas vous facher...

--C'est bon, c'est bon, dit M. Bouldouyr, en se levant. Je vais prendre l'air, je reviendrai tantot.

Et il sortit en faisant claquer la porte.

--Il est un petit peu pique, dit M. Delavigne, en souriant. Mais ce n'est pas un mechant homme. Il s'appelle Valere Bouldouyr. Un drole de nom, n'est ce pas? Et puis, vous savez quand il dit que rien ne l'interesse, il se moque de nous. Il se promene souvent au Palais-Royal avec une jeunesse, qui a l'air joliment agreable. Et vous savez, ajouta indiscretement M. Delavigne, en se penchant vers mon oreille, il est plus vieux qu'il n'en a l'air. C'est moi qui lui ai fourni son postiche et la lotion avec laquelle il noircit a demi sa

barbe, qui est toute blanche...

Ces details me generent un peu. Je demandai a m. Delavigne a quoi M. Bouldouyr etait occupe.

--A rien, c'est un ancien employe du ministere de la Marine.
Maintenant il est a la retraite.

Je quittai la boutique de M. Delavigne. Je croisai M. Bouldouyr, qui s'acheminait de nouveau vers elle. Il marchait lourdement, et il me parut voute, mais peut-etre etait-ce l'influence du coiffeur qui me le faisait voir ainsi.

Je gagnai le Palais-Royal et je traversai le jardin. C'etait un jour de printemps. Le paulownia noir et tordu portait comme un madrepore ses fleurs vivantes et qui durent si peu. Un gros pigeon gris reposait sur la tete de l'ephebe qui joue de la flute. Camille Desmoulins, vetu de sa redingote de bronze, commencait la Revolution en s'attaquant d'abord aux chaises.

En regardant machinalement ces choses habituelles, je songeais a Valere Bouldouyr. Son nom ne m'etait pas inconnu, mais ou l'avais-je entendu deja?

J'eus soudain un souvenir precis, et, montant chez moi je fouillai dans une vieille armoire, pleine de livres oublies; j'en tirai bientot deux minces plaquettes: l'une s'appelait _l'Embarquement pour Thule,_ l'autre, _le Jardin des Cent Iris._ Toutes deux, signees Valere Bouldouyr. La premiere avait paru en 1887, la seconde en 1890. Il etait evident qu'apres cette double promesse M. Bouldouyr avait renonce aux Muses.

J'ouvris un de ces livrets poussiereux. Je lus au hasard, ces quelques vers:

_ Sous un ciel qui se meurt comme l'oiseau Phenix
La barque d'or eveille un chagrin de vitrail,
Sur l'eau noire qui glisse et qui coule a son Styx,
Et Watteau, tout argent, se tient au gouvernail!_

Plus loin, je lis ceci:

_ Rien, Madame, si ce n'est l'ombre
D'un masque de roses tombe,
Ne saurait rendre un coeur plus sombre
Que ce ciel par vous derobe!_

Je souris avec melancolie. Quelque chose de charmant, la jeunesse d'un poete, s'etait donc jouee jadis autour de ce vieil homme a perruque! Qu'en restait-il aujourd'hui chez ce roquentin colereux, qui s'offusquait des railleries de son coiffeur? Helas! Je le voyais bien, M. Bouldouyr n'avait pas eu cette force dans l'expression qui permet

seule aux poètes de durer, ni ce pouvoir de murir sa pensée, qui transforme un jour en écrivain le délicieux joueur de flûte, qui accordait son instrument aux oiseaux du matin. Midi était venu, puis le soir. Et j'étais sans doute aujourd'hui le seul lecteur qui cherchât à deviner une pensée confuse dans les rythmes incertains de
l'Embarquement pour Thulé!

Pauvre Valère Bouldouyr! J'avais bien voulu savoir ce qu'il pensait lui-même aujourd'hui de sa grandeur passée et de sa décadence actuelle. Mais il était peu probable que je dusse le rencontrer jamais, sinon peut-être de loin en loin dans l'antré bizarre de M. Delavigne, et cela n'était pas suffisant pour créer une intimité entre nous.

CHAPITRE III

Où l'on passe rapidement de ce qui est à ce qui n'est pas.

"La vie et les rêves sont les feuillets d'un livre unique."
Schopenhauer.

L'image de Valère Bouldouyr avait frappé mon esprit plus profondément sans doute que je ne l'avais supposé tout d'abord, car, pendant la nuit, elle revint à diverses reprises traverser mes songes.

Tantôt, couché sur une berge, je regardais une barque descendre la rivière; elle contenait une grande quantité de perruques et de têtes de cire. L'homme qui se tenait au gouvernail s'enroulait gracieusement dans une cape bleu de ciel et portait coquettement un tricorne noir. En passant devant moi, il s'inclinait profondément, et je reconnaissais alors Valère Bouldouyr, mais un Bouldouyr centenaire et dont une barbe d'argent tombait sur la poitrine.

Tantôt, au contraire, il me paraissait toute jeune, et il me faisait signe de monter avec lui, dans une voiture qui traversait la rue de Rivoli. Mais, à peine étais-je assis à son côté que le misérable cheval qui trainait le fiacre grandissait soudain, il se mettait à galoper furieusement en frappant le pavé de ses larges sabots, qui me paraissaient larges, mous et palmés comme les pattes d'un canard. Puis deux ailes de chauve-souris jaillirent de ses flancs couleur de nuée, et s'élevant au-dessus du sol, la bête apocalyptique commença de nous entraîner à travers les branches extrêmes d'une forêt.

--Où me menez-vous? Criai-je, épouvanté, à Bouldouyr.

Mais mon compagnon ricana dans sa barbe et répétait tout bas:

_Rien, Madame, si ce n'est l'ombre

D'un masque de roses tombe..._

Je recus aussitôt après un choc terrible, la voiture, heurtant un tronc d'arbre, vola en éclats, et je me retrouvai dans mon lit, inondé de sueur.

--Diable de Bouldouyr! Pensai-je. Qui m'aurait dit que son innocente présence put contenir tant de cauchemars?

Le jour suivant, j'aurais peut-être songé à m'étonner de la survivance anormale de ce souvenir, mais j'en fus distrait par le rendez-vous que j'avais donné à Victor Agniel.

À midi précis, il m'attendait dans un restaurant que je lui avais indiqué. C'était un de ces gargotes, situées en contrebas de la rue de Montpensier, dans lesquelles on descend par cinq ou six marches et qui sont grandes comme un billard. Celle-ci n'avait guère que deux ou trois clients, que l'on retrouvait à toute heure et qui semblaient étrangement innocents. Nous échangeions, quand j'entraï, des salutations amicales, mais nous ne savions guère que nos noms:

--Bonjour, monsieur Cassagnol; bonjour, monsieur Fendre...

--Bonjour, bonjour, monsieur Salerne!

La patronne de l'établissement venait me serrer la main; pour moi, elle soignait spécialement sa cuisine de vieille Bourguignonne, habituée aux repas lentement mijotés et aux savantes sauces. Bref, cette manière de cave était un des rares endroits du monde où l'on prit en considération ma chétive personnalité.

--Mon cher parrain, me dit Victor Agniel, en dépliant sa serviette, je suis content de moi. Aujourd'hui, j'ai eu le sentiment que j'étais vraiment plus raisonnable que jamais!

Victor Agniel n'est pas mon filleul, car je n'ai pas beaucoup plus d'années que lui, - une quinzaine, à peine, - mais nos deux familles étant liées depuis bien longtemps et son vrai parrain, en voyage au moment de sa naissance, ce fut moi qui le remplaçai et qui tins sur les fonts baptismaux ce grand garçon robuste, qui mange en ce moment de si bel appétit.

--Eh bien, lui dis-je, qu'as-tu fait de si raisonnable?

--Vous vous rappelez, me confia-t-il, que je vous ai entretenu de mes perplexités au sujet de Mlle Dufraise; elle est jolie, elle me plaît, je lui plais, ses parents me voient d'un bon œil, et ils ne sont pas sans posséder un petit avoir. Tout était donc pour le mieux. Mais, l'autre soir, nous étions ensemble à Saint-Cloud, dans une villa qui appartient à un de ses oncles. Je ne sais ce qui lui a pris, peut-être le clair de lune lui a-t-il tourné la tête. Quoi qu'il en soit, elle m'a tenu sur le mariage, sur l'amour, les propos les plus absurdes. Elle m'a dit qu'elle avait un grand besoin de tendresse,

qu'elle se sentait seule dans la vie et que personne ne lui était aussi sympathique que moi, mais qu'elle me priait de lui parler comme un véritable amoureux et de ne pas l'entretenir tout le temps des affaires de l'étude et de mes projets d'avenir.

--Trouves-tu à redire à cela?

--Mon cher parrain, s'écria Victor Agniel, très excité, regardez-moi! Ai-je l'air d'un Don Juan, d'un officier de gendarmerie ou d'un cabotin? Je suis un modeste clerc de notaire, employé dans l'étude de maître Racuir, jusqu'au moment où la mort de mon oncle Planavergne me permettra d'en acheter une à mon tour et de m'installer en province, avec ma femme et mes enfants. Je n'ai nullement l'intention, en me mariant, d'accomplir un acte romanesque, de rouler des yeux blancs et de parler comme une devise de marron glacé. Je suis un homme sensé, moi. Je déteste les grands mots, les grands gestes, les billevesées, je n'ai pas de vague à l'âme, je ne sais même pas si j'ai une âme et je n'en ai cure. Mon but, ma vocation dans la vie, sont de passer un bel acte de vente, de faire un testament bien régulier; je n'entends pas avoir à l'oreille la serinette d'une femme qui rêve, qui a des vapeurs ou qui veut qu'on lui parle d'amour... Ce matin, mon bon Pierre, j'ai écrit une longue lettre à Mlle Dufraise et je lui ai dit qu'il n'y avait pas lieu de donner suite à notre affaire. C'est pourquoi je suis si fier de moi. Car enfin, je peux bien vous l'avouer: personne ne m'a plu autant qu'elle.

--Eh! lui dis-je, voilà, ma foi, qui est joliment raisonné!

--Le seul inconvénient de la chose, c'est qu'il me faudra me pourvoir ailleurs, car je suis de plus en plus décidé à me marier vite. La sotte vie que celle d'un célibataire! Mais connaissez-vous rien de plus ridicule que de chercher une jeune fille, de lui dire des fadeurs et de lui faire sa cour, tout cela pour finir bonnement par l'épouser? Que j'ai de hâte que ces simagrées soient finies, que mon oncle Planavergne soit mort et que je sois installé, en province, avec ma femme et mes trois enfants!

--J'aime ta précision, lui dis-je.

--Oui, j'aurai trois enfants. Moins ou davantage, ce n'est pas raisonnable. Par exemple, je ne sais pas comment les appeler. Tous les noms ont quelque chose ridiculement romanesque, de poétique, qui m'exaspère. Voyez-vous une fille qui s'appellerait Virginie, ou Juliette, ou Marguerite?

--Tu choisiras des prénoms simples: Marie, par exemple.

--C'est bien clerical!

--Allons, lui dis-je, tu as le temps de faire ton choix!

Nous nous attardions dans le restaurant minuscule, chauffant dans notre main un verre de fine-champagne. M. Cassagnol était déjà parti et déjà

revenu. Un geai apprivoise, moqueur et malin, sautait de table en table, en appelant la patronne: "Sophie! Sophie!"

--Sophie! Murmura Victor. Voilà qui n'est pas si mal! Mon ainee se nommera Sophie. Ce n'est pas pretentieux et ca sonne sagement...

Remontant les marches du seuil, nous suivimes la rue de Montpensier. Le soleil y glissait un oeil soupconneux entre les hautes maisons noires qui la bordent. Un promeneur solitaire qui portait un grand chapeau de feutre et un costume tres clair s'en allait d'un air a la fois reveur et decide. Un chat effraye fila devant lui. Nous entendimes sonner la trompe d'une auto.

--Mon cher parrain, me dit Victor Agniel, en me quittant, je suis tres satisfait d'avoir votre approbation. Helas! Sans cette satanee soiree au clair de lune, j'aurais peut-etre epouse Mlle Dufraise, et voyez ce qu'aurait ete ma vie a Saint-Brieuc ou a Rethel avec une folle qui aurait lu des romans au lieu de repriser mes chaussettes!

J'osai mesurer d'un coup d'oeil cet abime de desolation. Victor en frissonnait encore.

Et je ne sais pourquoi je songeai tout a coup avec un elan de sympathie irrepressible a l'honnete physionomie de M. Valere Bouldouyr.

Victor Agniel s'eloignait de moi en repetant entre ses dents: "Sophie! Sophie!"

CHAPITRE IV

Dans lequel apparait l'insaisissable figure qui donnera de l'unite a ce recit.

"...brillant dans l'ombre de la seule beaute, comme les heures divines qui se decoupent, avec une etoile au front, sur les fonds bruns des fresques d'Herculanum!
Gerard De Nerval.

Pendant un mois, je cessai de rencontrer Valere Bouldouyr, et M. Delavigne ne me donna aucune nouvelle de lui.

Je ne vis pas davantage Victor Agniel, mais notre derniere rencontre ne m'avait pas laisse un souvenir bien agreable: je ne le relancai pas. Il trouverait bien sans moi, me disais-je, la jeune fille assez raisonnable a ses yeux, - et aux miens, - pour accepter de l'entendre tous les jours!

Le printemps etant lent et doux et se prolongeant en de douces soirees tieides, il m'arrivait souvent de m'attarder dans l'enclos du Palais-Royal, jusqu'a l'heure ou les vieilles dames, autrefois galantes, qui reglent la cote des berlingots et des cordes a sauter, dans des kiosques pointus, ferment boutique et regagnent leurs demeures, ou les enfants, las de courir, s'asseyent sur les bancs et soufflent, ou les gardiens rebarbatifs, enfin, sifflent, crient et ferment les grilles a lances dorees afin d'isoler dans un carre impenetrable tout l'air pur et respirable du quartier.

Ce fut pendant un de ces apres-midis que j'aperçus de nouveau l'auteur de *l'Embarquement pour Thule* et du *Jardin des Cent Iris*. La musique militaire repandait aux alentours, selon les hasards de ses cuivres, des lambeaux de pot pourri, arraches aux entrailles vives de *Carmen* ou de *Manon*. Une foule mysterieuse, venue des quatre points de l'horizon sur les promesses des quotidiens, se pressait autour des gaillards en uniformes, qui broyaient dans leurs instruments le genie de Bizet ou de Massenet et l'aspergeaient sur nous en poussiere de sons.

Je me melais a cette societe melomane quand, en face de moi, j'aperçus mon poete.

Il avait au bras l'aimable personne a laquelle M. Delavigne avait fait allusion. J'eus tout le loisir de la considerer, et je fus touche de sa grace. Tout d'abord, les suppositions de M. Delavigne me firent rougir de honte et de colere; on ne pouvait imaginer un visage plus naif, plus ouvert et plus pur que celui de la compagne de M. Bouldouyr.

Elle etait grande, - plus grande que lui, - fine, avec une certaine gaucherie de jeunesse. Un observateur impartial ne l'eut pas jugee sans defaut; elle avait des epaules un peu hautes et des dents inegales. Mais on ne pouvait rien imaginer de plus spontane que le regard gai et confiant de ses beaux yeux verts, de plus frais que son visage ovale, aux lignes douces et fondues, de plus gamin que sa chevelure blonde, dont quelques mechés echappaient au peigne et faisaient les folles, tant qu'elles pouvaient, en degingolant le long de ses tempes, - ou le soleil s'amusait a les mettre en feu, - ou en caracolant sur son front. En la regardant, M. Bouldouyr ne montrait plus rien de cette vivacite hargneuse, ni de cette bouderie, qu'il avait manifestees chez le coiffeur; mais, bien au contraire, je ne sais quel rayonnement paternel, une douceur suave se repandaient sur ses traits uses et amollis; cette jeune fille etait visiblement sous sa protection.

Je les suivis un moment; ils ecouterent les accords de *Zampa*, avec un grand serieux, puis se perdirent dans la foule. Je fus tente de m'y glisser derriere eux, mais je craignis d'attirer l'attention de M. Bouldouyr et renonçai, a mon tour, aux enivrantes melodies, dont la garde municipale berçait les badauds, les chiens et les pigeons reunis autour d'elle.

Les jours suivants, je ne revis plus M. Bouldouyr avec sa jeune amie; par contre, je le rencontrai souvent dans la societe de deux autres

personnes avec lesquelles il se promenait, alternativement. Elles étaient fort différentes l'une de l'autre. La première était un jeune homme blond, d'un blond extrême, et dont les cheveux et les favoris coupés à mi-joue avaient quelque chose d'extrêmement vaporeux et de léger; c'était moins un système pileux qu'une sorte de fumée d'or, qui flottait doucement autour de son front sans rides et de son visage riant. Il avait l'œil clair, le nez au vent et la levre gourmande, - et des vêtements trop larges qu'il ne remplissait pas.

Pour le second ami de M. Bouldouyr, il était si étrange que je ne pus douter que ce fut un idiot. Il ne marchait jamais au pas tranquille et un peu cérémonieux de son compagnon; tantôt il le précédait en toute hâte et tantôt s'attardait derrière lui. Maigre, dégingande, avec une pomme d'Adam trop visible, qui gonflait son cou de mesure, ce qu'on remarquait surtout en lui, c'était le vide extraordinaire de ses yeux et le tic qui, à chaque seconde, lui déformait la bouche et la tirillait de côté. Toute son attitude témoignait d'un extrême empressement à vous complaire, combiné avec l'impossibilité totale de savoir ce qu'il fallait faire pour cela et d'un mélange de servilité, de crainte et de distraction fatale et mélancolique. Souvent, il riait aux éclats, sans raison apparente, et soit qu'il parlât, soit qu'il écoutât, il se frottait les mains l'une contre l'autre comme s'il voulait les user, sans négliger d'ailleurs de sortir enfantinement un bout de langue entre ses lèvres secouées de soubresauts. Il pouvait avoir vingt-huit ou quarante-cinq ans, la jeunesse et la fêtrissure du temps étant mêlées sans ordre sur ses traits.

Valère Bouldouyr l'écoutait avec bonté et un peu de tristesse, mais il lui parlait lui-même avec animation, et je n'aurais pas compris de quoi il pouvait l'entretenir, si je n'avais entendu, un soir, assis sur une chaise, un bout de leur conversation.

J'étais installé, en effet, non loin du bassin central, qui anime d'écharpes et d'arcs-en-ciel la fusée pure de son jet d'eau, quand le poète et son pauvre ami s'emparèrent du banc le plus proche de moi.

Bientôt ce singulier colloque vint jusqu'à moi, coupé de loin en loin par les élans plus bruyants de la tige d'écume.

--Mon pauvre Florentin, disait doucement M. Bouldouyr, as-tu envie de m'écouter ce soir? Sens-tu que tu pourras me comprendre?

L'idiot frappa longuement ses mains l'une contre l'autre, eut un rire étouffé et finit par répondre:

--Monsieur Valère, il me semble, aujourd'hui, que tout ce que vous dites me fait des signes.

--Eh bien! mon bon Florentin, je vais t'avouer qu'hier j'ai passé une soirée bien triste: Françoise n'est pas venue.

--Pas venue! Répète l'innocent, qui essayait de suivre les paroles de son ami.

Puis, il ajouta triomphalement:

--Peut-etre que les crapauds l'ont empechee de passer!

A quel souvenir mysterieux, a quelle pensee bizarre se rattachait cette phrase de Florentin, je ne l'ai jamais compris; et, de meme, par la suite, dans mes relations avec ce pauvre diable, j'ai bien rarement demele comment il accordait a la realite les singulieres idees qui traversaient sa cervelle en desordre. Mais que de fois ai-je senti a quel point etait insensible la distance qui separait cet esprit obscur de nos intelligences satisfaites et que nous imaginons lumineuses!

M. Bouldouyr regarda melancoliquement son compagnon et continua en ces termes:

--Oui: une bien triste soiree. Quand j'attends Francoise je ne peux faire autre chose, et, quand elle ne vient pas, j'ai l'oreille au guet, pendant des heures, je tourne en rond dans ma chambre, sans but, sans desir, sans interet. Que veux-tu, Florentin, que je fasse de ma pauvre vie? Qu'ai-je a attendre d'elle? Je n'ecris plus de vers; personne au monde ne se souvient de mon existence. Je suis comme les vieux chiens qui ne chassent plus et qui se couchent devant le feu, l'hiver.

--Les vieux chiens, repeta l'idiot, a qui ces mots apporterent une image enfin precise. Je crois que j'en ai vu un autrefois. Un vieux chien... Je ne sais plus s'il etait vivant ou mort...

--Au contraire, quand Francoise apparait, il me semble que le soleil s'installe dans ma chambre, et je suis content pour une semaine. Elle me regarde de ses grands yeux clairs, et j'ai envie de rire, de chanter, d'accomplir des choses absurdes; il me semble que j'ai vingt ans! Et, cependant, je n'ai jamais rencontre dans ma jeunesse un etre comme elle...

--On n'en faisait peut-etre pas, dit l'idiot.

--Tu as raison, mon sage Florentin, on fait bien rarement une Francoise. Est-ce que tu l'aimes, toi?

Florentin sembla reflechir, il baissa la tete, et je vis sur son visage une angoisse comme celle qui passe a travers la nature, quand commence a souffler un grand vent d'orage.

--Francoise, repeta-t-il, je crois... je crois que je la connais.

Et, soudain, tout son visage se detendit, une expression heureuse anima une seconde ses traits inertes, et il cria:

--Oh! la fenetre qui s'ouvre!

--Viens, dit M. Bouldouyr, en se levant. Il faut rentrer. Tu y vois mieux que nous autres, au fond, pauvre enfant!

Le vieux poete et son etrange compagnon s'en allerent lentement. Je ne pouvais douter que cette Francoise fut la jeune fille aux yeux verts que j'avais rencontree deja. Mais que faisait-elle dans cette etrange societe et quel lien pouvait-il y avoir entre elle et M. Valere Bouldouyr, fonctionnaire en retraite, poete et auteur oublie de deux plaquettes de vers symbolistes?

CHAPITRE V

Petit essai sur les moeurs du Palais-Royal.

"Matthew. - Savez-vous que vous avez la un joli logement, tres confortable et tres tranquille?

Bobadil. - Oui, monsieur (asseyez-vous, je vous prie). Mais je vous demanderais, monsieur Matthew, en aucun cas de ne communiquer a qui que ce soit de notre connaissance le secret de ma demeure.

Matthew. - Qui? Moi, monsieur? Jamais!

Bobadil. - Peu m'importe, bien entendu, qu'on la connaisse, car la baraque est fort convenable; mais c'est par crainte d'etre trop repandu et que tout le monde ne me vienne voir comme il arrive a certains.

Matthew. - Vous avez raison, capitaine, et je vous comprends!

Bobadil. - C'est que, voyez-vous, par la valeur du coeur qui bat ici, je ne veux pas etendre mes relations! Je me borne a quelques esprits, distingues et choisis, comme vous, a qui je suis particulierement attache.

Ben Jonson.

J'ai dit que j'habitais au Palais-Royal, mais non pas ce que je considerais par mes fenetres. Ou, plutot, je n'insisterai pas sur ce jardin celebre qui, chaque nuit, se laisse envahir, par une foule d'ombres illustres. Je prefere vous montrer la maison qui ferme mon horizon, de l'autre cote de la rue, et qui doit jouer un role considerable dans cette histoire.

C'est une maison de quatre etages, dont je ne vois que l'envers, car elle a sa porte d'entree sur la rue des Bons-Enfants. Elle a l'air d'une personne qui, pendant un defile, tournerait, seule, le dos a ce qui passe pour se consacrer a un autre spectacle. Elle se compose de deux ailes en saillie et d'une facade en retrait, le tout surmonte d'un etage a mansardes. Entre les ailes et la facade, s'etend, au-dessus du rez-de-chaussee une large terrasse qui contient, d'un cote, une haute cage de verre et, de l'autre, un ciel ouvert. Dans la cage, s'agitent des etres falots qui font et qui defont sans arret des piles d'etoffes sombres: peut-etre sont-ce des condammes de droit commun. Le ciel ouvert doit donner un peu de jour a un grand atelier qui occupe toute la partie inferieure de l'immeuble, lequel, d'apres ce que m'a appris son enseigne, est voue a l'impermeabilisation. Impermeabilisation de

quoi? Je ne saurais vous le dire. Mais j'ai toujours suppose que, dans les fondements tenebreux de cette demeure, des demons s'agitaient pour repandre sans cesse dans le monde cette loi morale qui rend les etres humains impermeables les uns aux autres, et je ne passais jamais devant cet atelier mysterieux sans un serrement de coeur.

Divers bureau occupaient le premier et le second etage de ma voisine de pierre. J'y distinguais un grand nombre d'employes, qui allaient et venaient sans but visible, comme des fourmis dans une fourmilierie et deplacaient d'énormes registres, sur lesquels ils se penchaient parfois, sans doute pour faire le compte quotidien des ames humaines qu'ils avaient rendues impermeables.

Le reste de la maison se divisait en appartement bourgeois. Parfois, je voyais se pencher a une fenetre l'un ou l'autre de ses habitants. Au troisieme, c'etait, d'une part, un vieux couple si uni que, lorsque se montrait la femme, le mari aussitot accourait et, d'autre part, une famille si nombreuse que je n'avais jamais l'impression que le meme enfant se penchat sur l'allege. Au quatrieme, deux ouvrieres, jeunes et fraiches, deux soeurs, paraissaient souvent dans l'encadrement de la croisee; je les regardais et elles me souriaient. Souvent, l'une d'elles, en train de se coiffer, venait jusqu'a la fenetre, mais, si elle m'apercevait, elle s'enfuyait aussitot, toute rougissante de ses epaules nues.

Cependant, sur le meme etage, le second appartement ne semblait habite que la nuit.

Une lampe allumee y veillait toujours jusqu'a l'aube.

Cette petite goutte d'or qui s'eteignait si tard excitait mon imagination. J'essayais de me représenter l'homme ou la femme qui la prenait pour temoin de sa vie, de son travail, de ses reves ou de ses amours. Il m'arrivait meme de ne pas me coucher pour surprendre le secret de cette veille. Mais rien ne remuait derriere les parois de verre qui me cachaient les occupations de l'inconnu. Avant de me mettre au lit, je jetais un coup d'oeil sur la maison endormie; sa facade blanche luisait a peine dans l'ombre, tout reposait; mais, en face de moi, la petite etoile scintillait toujours.

Or, un soir, dans ces chambres si singulierement desertes, malgre leur lampe vigilante, j'aperçus un va-et-vient surprenant. Non pas une personne, mais plusieurs passaient et repassaient derriere les vitres; elles le faisaient avec une rapidite extraordinaire, et je finis par comprendre qu'elles dansaient. Ma stupeur fut sans bornes. On dansait dans ces pieces, que, sans leur lumiere, j'eusse pu croire inhabitees! Je fis vingt suppositions; je me demandai si un nouveau locataire avait remplace l'homme ou la femme a la lampe, ou bien s'il ne louait pas son appartement a une de ces societes qui organisent des bals ou des banquets dans les maisons tranquilles du quartier. Mais la platitude de mes inventions augmentait ma deconvenue et ma curiosite. Vers onze heures, les couples cesserent de passer devant l'ecran. A minuit, tout s'eteignit, et, une demi-heure apres, la petite lampe mysterieuse se

ralluma.

Le lendemain, a peine leve, je courus a ma fenetre dans l'espoir que mon voisin paraitrait a la sienne. Personne. Plus tard, une musique bizarre mit toute la rue en emoi. C'etait un vieil orgue de Barbarie poussif et criard, auquel manquaient des notes et qui, avec des grincements de poulie, des soupirs de bete malade et des sursauts, desossa, pour ainsi dire, un air du _Trovatore._

Je decouvris une singuliere machine, montee sur une voiture trainee par un ane; un cul-de-jatte, attache a un banc parallele aux brancards, tournait d'une main la manivelle de l'instrument et, de l'autre, conduisait la pauvre bete. Un singe, habille comme un doge, d'une longue robe rouge, et coiffe d'un bonnet de fourrure, trepignait a l'arriere de l'equipage et agitait un tambour de basque. Quelquefois, un sou tombait d'une croisee, et le petit infirme attendait avec majeste qu'un passant voulut bien le ramasser et le lui porter, ce qui ne manquait jamais.

Un spectacle aussi curieux fit apparaitre tous les visages. Les Comptables d'en face surgirent avec leurs registres sous le bras et leurs plumes sur l'oreille; le vieux couple amoureux s'enlaca; autour de la mere de famille, vingt tetes rouges se montrerent, ouvertes du meme rire beat qui les transformait en ces tirelires qui ont la forme de pommes. Les deux ouvrieres accoururent, l'une, qui etait en corset, se cachant a demi derriere sa soeur.

Mais, meme en cette circonstance memorable, mon travailleur nocturne ne daigna pas jeter un coup d'oeil sur la rue, et l'infirmes'eloigna avec son _Trovatore_ desequilibre, son ane docile et son singe de pourpre, sans avoir reussi a le troubler dans son detachement supreme des choses de la chaussee.

CHAPITRE VI

Qui traite de la prevision, de la prudence et de la moderation.

"Reflechis a ce que le corps a dit un jour a la tete: 'O tete, puisse la raison etre toujours la compagnie de ta cervelle!' "
Abou'lkasim Firdousi.

Au moment ou je sortais, quelqu'un me frappa le bras: Victor Agniel me cherchait. Jamais encore je n'avais vu sur son visage une telle solennite, ni dans son attitude, plus grave apparat.

--J'ai a vous parler, me dit-il.

--C'est presse?

--J'ai besoin de vos conseils.

J'avais, le matin meme, guigne un livre chez un bouquiniste voisin; le desir de le posseder ne s'etant pas eveille tout de suite en moi, j'avais passe sans m'arreter. Mais il m'obsedait depuis le dejeuner; je craignais que quelqu'un ne s'en emparat, et je trainai mon filleul jusqu'au passage Verot-Dodat.

Je l'ai deja avoue, j'aime ces vieux passages de Paris a qui une voute vitree donne un air a la fois d'aquarium et d'etablissement de bains. Le jour y est egal et comme mort: il semble que rien n'y puisse jamais changer, boutiques, ni passants. C'est de l'eternite dans un bocal. Il est difficile de croire que les etres qui y vivent soient reels, ardents, pareils a ceux qui gravitent dans les rues brulantes ou glacees; on les prendrait plutot pour des ombres, des larves, des emissaires de l'Informule. Pourtant, quand on leur parle, ils laissent tomber de leurs levres blemes les memes paroles que les notes. Sans doute, leur Laponie sous verre n'ignore-t-elle pas nos passions. Ici, on voit une confiserie, la, un libraire, un empailleur ou un chemisier, un orthopediste, plus loin, un cafe. Tout semble ancien, falot, conserve dans du sucre, comme ces antiques bonbons que l'on mangeait chez nos vieilles tantes et qui representaient un mouton ou un chien, - et le moindre etalage de fleurs naturelles, avec de minces violettes et des roses fantomes, posees sur des fougères, prend la-dedans une luxuriante de foret vierge.

Mon livre acquis, je ramenai chez moi Victor Agniel. Il prit d'instinct un des fauteuils de mon minuscule salon, car il sentait bien que, pour la revelation qu'il avait a me faire, il ne serait jamais assez imposant.

--Mon cher parrain, me dit-il, je vous annonce mon prochain mariage.

Je le felicita et je lui dis que, cette fois-ci, j'esperais bien qu'il etait entierement satisfait de cette union, au point de vue du raisonnable.

--Je crois que je n'ai pas a me plaindre, dit-il. L'enfant que j'epouse est douce, soumise, pratique, faite aux soins du menage.

--Jolie?

--Suffisamment pour me plaire: pas assez pour attirer l'attention. On ne se retourne pas pour la regarder.

--Voila qui va des mieux!

--Son pere et sa mere sont d'honnêtes commercants de la rue du Sentier. Ce sont eux, surtout, qui m'enthousiasment. Quelle sagesse! Quelle experience! Jamais un mot vague, une de ces expressions troubles qui vous portent sur les nerfs!

--Le mot amour, par exemple?

--Oui, oui, et tous les autres qui lui ressemblent, vous savez, ces expressions ridicules de chansonnettes! Avec eux, pas de surprise! Ils ne connaissent rien au-dessus de la comptabilité.

--Riches, par conséquent?

--Oh! non, le père a fait différentes reprises de mauvaises affaires. Mais c'est un hasard, n'est-ce pas, une déveine. J'aime mieux un esprit positif qui se ruine qu'un exalte qui fait fortune. La raison, la prudence, la méthode, mon cher, sont tout ce que j'estime ici-bas!

--Je suis ravi de t'entendre parler ainsi. Et cette enfant t'aime-t-elle?

--Vous plaisantez, parrain! Toujours vos badinages. Non, je ne lui ai encore rien dit de notre mariage, mais je suis persuadé que cette union ne lui déplaira pas. D'ailleurs, ses parents m'admirent beaucoup; ils savent qu'ils n'auront jamais un gendre plus sensé!

--Les as-tu pressentis, du moins?

--Pas encore. Je ne suis pas très pressé de me marier. Mon oncle Planavergne n'est pas encore mort. J'étudie l'enfant, je la surveille, je la forme peu à peu, je fais bonne garde autour d'elle. Quand la poire sera mûre, je me présenterai, et tout sera dit. Je connais ces gens, d'ailleurs, de la manière la plus pratique du monde; ils sont venus dans l'étude de maître Racuir pour passer un acte, j'ai eu affaire à eux, nous nous sommes plu tout de suite. Ils m'ont invité à leur rendre visite, dans l'espoir, bien entendu, que leur fille me conviendrait. Vous savez, je n'ai pas fait le discret. J'ai montré un bout de l'oreille de l'oncle Planavergne. Alors, une ou deux fois par semaine, je passe la soirée chez mes amis; ils me servent un bon potage, un excellent fricot, et nous jouons au loto avec une cousine de la fillette ou un camarade de l'étude que j'amène quelquefois...

Je voulais le taquiner.

--Tu n'as pas peur que ta fiancée devienne amoureuse de lui?

Il partit d'un bon éclat de rire:

--Pas de danger. Tu le connais: c'est Calbot, un véritable monstre!

Je me souvins, en effet, d'un pauvre diable, très laid, vrai souffre-douleur de l'étude, avec un nez cassé, à peu près privé de toute arête médiane et une bouche fendue jusqu'aux oreilles, un de ces êtres que la nature enfante quelquefois sans autre but visible que de rejouer les hommes normaux, - Agniel, en particulier - et, par comparaison, de leur faire croire en leur beauté.

--D'ailleurs, le plus drôle, ajouta-t-il, c'est que l'enfant se plaît

avec ce gnome. Elle a pitie de lui, dit-elle. Au fond, je crois qu'elle est tres bonne et devouee, ce qui a bien son prix chez une femme.

--Est-ce que, dans certains cas, les expressions de chansonnettes que tu stigmatisais tout a l'heure retrouveraient grace a tes yeux?

--Parrain, cher parrain, je vous aime bien, mais vous etes un etourdil! Ces expressions-la sont ridicules quand il ne s'agit que d'amour, mais, dans un menage, elles retrouvent leur sens; la femme doit avoir de ces vertus qui font la vie de l'homme plus agreable.

Il parla encore longtemps de la sorte, avec cette certitude tranquille que j'appréciais tant en lui. Il me confia que chaque soir, avant de se coucher, pour ne pas avoir d'aleas, plus tard, il etablissait la comptabilite d'une de ses journees futures. Il savait le prix de toute chose, et il prenait plaisir a additionner les depenses de son menage, celles de sa femme et les siennes propres, afin de voir ce qu'il aurait a gagner et ce qu'il pourrait economiser la-dessus.

--Cela n'a l'air de rien, mais mes petits calculs sont des plus utiles. On sait ou on va. On supprime l'imprevu. Il n'y a pas de methode plus raisonnable.

Je convins de son excellence. Agniel me quitta pour aller grossoyer chez maitre Racuir. Mais, quand il m'eut quitte, je m'aperçus tout a coup qu'il avait omis de m'apprendre le nom de sa fiancee future.

CHAPITRE VII

Dans lequel l'invraisemblable devient quotidien.

"Avoir perdu la tete lui paraissait une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue que l'esprit sans jugement envisage le malheur d'autrui."

Duclos.

Cependant les reveries de mon jeune ami ne me faisaient pas oublier les mysterieuse occupations de mon voisin d'en face. Pendant plusieurs mois, j'observai sa fenetre sans y voir autre chose que la lumiere de sa petite lampe, mais, un soir, un eclat inaccoutume me revela que cet inconnu donnait a danser de nouveau dans son etroit appartement.

Je remarquai d'abord une profusion de clartes. Au bout d'un moment, on ouvrit une des fenetres, et j'entendis alors distinctement les accents d'un violon. Il jouait avec un sentiment delicat et triste des pieces du XVIIIe siecle, des airs de Mozart, de Rameau et de Scarlatti. Puis, apres un assez long silence, j'ouis de vulgaires valsees et des polkas

surannees. Et je vis passer des couples. Je les distinguais d'abord mal a cause des rideaux de mousseline blanche, derriere lesquels ils evoluaient. Mais je me souvins tout a coup d'une lorgnette de theatre oubliee au fond d'un tiroir, et, des que je l'eus appliquee a mes yeux, je faillis la laisser tomber de surprise! Mon extraordinaire voisin donnait, en effet, un bal costume!

Au premier moment, je discernai difficilement les costumes. Ce ne fut qu'apres un long examen que je reussis a isoler les danseurs, a les reconnaitre et, non point a juger avec precision, mais a entrevoir, peut-etre meme a imaginer, la defroque dont ils etaient affubles. Il faut dire qu'ils approchaient rarement des croisees et que, meme avec ma lorgnette, je voyais passer et repasser des silhouettes, plutot que des etres vivants!

Pourtant, je finis par apercevoir un Pierrot, sans doute a cause de la simplicité de son costume. Il ne semblait pas danser, mais il allait et venait d'un air hesitant, surtout dans les instants ou les autres couples se reposaient. Parmi ceux-ci, je demelai a la longue une jeune femme a perruque blanche, puis une autre, dont une mantille devait couvrir le front. Pour les autres hommes, ils devaient figurer un Incroyable, un Mousquetaire et un Pecheur napolitain, car j'aperçus un chapeau de feutre a longues plumes, un vaste tricorne et un bonnet rouge a gland. Quant aux visages, bien entendu, il ne fallait pas penser a les distinguer.

Je passai deux heures derriere la fenetre, sans voir autre chose que les allees et venues de ces six personnes, qui constituaient evidemment tous les invites de cette fete etrange. Mais j'etais si surexcite que je resolu de les examiner de plus pres. Quand la musique s'arreta, quand les lumieres s'eteignirent, je degingolai en hate mon escalier et courus me poster au coin de la porte par laquelle je supposai qu'ils devaient sortir. Mais sans doute arrivai-je trop tard; la rue etait deserte, personne ne parut. Je revins a pas lents, songeant a ces circonstances. La petite place du Palais-Royal dormait dans le silence de la nuit, solitaire et theatrale, avec les becs de gaz qui n'eclairaient qu'a mi-hauteur de grandes maisons tranquilles; le passage Verite ouvrait son porche beant et vaste ou pendait une pale lanterne; la rue Montesquieu s'enfonçait au dela dans de molles tenebres. Comme je tournais le coin de la rue, j'aperçus M. Valere Bouldouyr. Il marchait plus lourdement que d'habitude en pesant sur sa grosse canne. Il ne me remarqua pas, et son pas trainant et inegal fit peur a un long chat noir, qui jaillit presque d'entre ses pieds et alla se cacher dans un angle du mur. Il disparut au tournant du passage Verite.

Le lendemain, je le rencontrais de nouveau. Il faisait avec sa jeune amie le tour des charmilles du jardin. L'idiot les accompagnait. Je les suivis, tout fremissant du desir d'entendre leur conversation, mais ce fut a peine si, de loin en loin, une phrase venait jusqu'a moi.

Cependant, M. Bouldouyr et sa compagne causaient avec tant d'animation qu'ils en oublierent l'idiot, qui resta en arriere a considerer le jet

d'eau. Or, juste a ce moment, une bande de jeunes galopins, echappee de quelque college, traversait en criant le Palais-Royal. Ils aviserent l'egare et, selon la coutume de leur race, resolurent de le cruellement brimer. Ils firent aussitot une ronde qui se noua autour de lui et l'entoura de son mouvement vertigineux et de ses hurlements repetes. Le pauvre ahuri s'efforçait de leur echapper, et, a chaque elan qu'il prenait pour rompre la chaine, il recevait une bourrade qui le rejetait en arriere. Il appela au secours, mais ses amis etaient maintenant trop loin pour distinguer ses cris au milieu du tumulte general. Le dessein des garnements etait visiblement d'amener leur victime jusqu'au bord du bassin et, en ouvrant brusquement leur cercle, de produire une bousculade au cours de laquelle il tomberait a l'eau.

Ce fut a ce moment que j'intervins. Comme il passait devant moi, je saisis par l'epaule le plus dechaine de ces energumenes.

Il etait temps. L'innocent venait de rouler a terre et son front, frappant rudement la margelle du bassin, laissait deja couler un filet rouge. Je giflai violemment le bonhomme que j'avais happe et j'en jetai un autre sur le sol. Tous reculerent et commencerent a me huer. Mais l'arrivee des gardiens du square, qui firent mine de mener deux ou trois de ces forcenes au commissariat de police et le retour de M. Bouldouyr et de sa compagne, protecteurs visibles de la victime, firent evanouir toute la bande. Il ne nous resta plus qu'a conduire le blesse chez le pharmacien, qui lui fit un pansement rapide, la blessure n'ayant aucune gravite.

Comme nous sortions de la boutique, M. Bouldouyr, au nom de son jeune ami, m'offrit ses remerciements, auxquels l'infortune joignit les siens.

Après quoi, M. Bouldouyr temoigna du desir de me mieux connaitre. Je lui dis qui j'etais et ce que je faisais dans la vie, ce qui ne fut pas long. Il voulut aussitot se faire connaitre, mais je le previns en l'appelant par son nom et en lui recitant une de ses strophes:

_Rien, Madame, si ce n'est l'ombre
D'un masque de roses tombe,
Ne saurait rendre un coeur plus sombre
Que ce ciel par vous derobe._

Jamais je n'ai vu homme a ce point stupefait. Il balbutia quelques mots qui exprimaient son impossibilite de croire a une telle felicite.

--J'ai vos livres dans ma bibliotheque, monsieur Bouldouyr, dis-je avec assurance, et je les admire beaucoup.

Il me serra alors les mains avec une grande effusion; il etait bouleverse. Enfin il reprit ses esprits et me presenta a la jeune fille qui l'accompagnait et qui etait, me dit-il, sa niece, Francoise Chedigny. Il m'apprit ensuite que l'idiot s'appelait Florentin Muzat et qu'il l'aimait beaucoup. Ledit Florentin executa en mon honneur un extraordinaire plongeon et se mit a rire angeliquement.

--Monsieur, me dit Valere Bouldouyr en me quittant, serait-il indiscret

a moi de vous exprimer le desir de vous revoir? Je ne suis qu'un vieux poete oublie de tous, mais vous m'avez montre tant de sympathie que vous excuserez, j'en suis sur, mon indiscretion.

--J'ai le meme souhait a formuler, monsieur!

Il me serra de nouveau la main et nous primes rendez-vous. Mlle Chedigny m'adressa un sourire qui me fit fremir de tendresse emue, tant il etait amical et presque intime, et Florentin Muzat plongea de nouveau jusqu'a terre, n'ayant pas encore compris, d'ailleurs, de quel facheux bain l'avait sauve ma providentielle intervention.

CHAPITRE VIII

Ou le lecteur commencera de savoir ou mene l'escalier d'or.

"Le besoin de la correspondance parfaite entre le dedans et le dehors des choses, entre le fond et la forme, n'est pas dans sa nature. Elle ne souffre pas de la laideur; a peine si elle s'en apercoit. Pour moi, je ne puis qu'oublier ce qui me choque, je ne puis pas n'etre pas choque.

Henri-Frederic Amiel.

Quelques jours apres, je me rendis a l'invitation de M. Valere Bouldouyr. Quelle ne fut pas ma surprise, devant sa porte, de reconnaitre qu'il habitait la maison ou mon mysterieux voisin donnait d'invraisemblables fetes! La pensee, un moment, m'effleura que c'etait lui; mais je ris de cette tournure d'esprit qui pousse toujours au roman mon imagination trop logique.

L'escalier de vieille pierre usee, large, doux au pas, se developpait entre une muraille peinte en faux marbre et une rampe basse, dont la ferronnerie alerte etirait des entrelacs elegants comme une signature de poete. Mais, au troisieme etage, il cessa pour faire place a un palier, sur lequel deux autres escaliers se greffaient, l'un a droite, l'autre a gauche, ceux-ci etroits, incommodes et tournants. Je ne savais dans quel sens m'orienter, lorsque je m'avisai que l'un d'entre eux grimpeait le long d'un mur tendu d'etoffe, ce qui me decida. Je reconnus au passage des les de damas ancien, d'une belle couleur d'or, autrefois eclatants, maintenant ternis et taches par places, mais encore magnifiques. On montait, je dus me l'avouer, dans une sorte de rayonnement, qui vous caressait et vous faisait oublier les marches hautes et non cirees et l'humilite melancolique de l'endroit.

--Ce Bouldouyr, me disais-je, est encore plus fou que je ne croyais. Pourquoi diable accroche-t-il au dehors ces vieux lampas?

Je m'arretai devant une petite porte a laquelle pendait une tresse de

soie, terminée par un masque japonais.

Ce fut M. Bouldouyr lui-même qui m'introduisit chez lui. Un étroit corridor franchi, nous entrâmes dans une pièce qui faisait face à la mienne. C'était donc bien ici qu'avaient lieu ces réunions nocturnes qui m'avaient tant intrigué! Mon bonheur, à cette découverte, devint une sorte de frénésie, dont j'eus toutes les peines à cacher à mon hôte l'anormal excès. Lui-même, ignorant mon caractère, put prendre pour les marques d'une nature exceptionnellement expansive les effusions que je lui prodiguai, - ou peut-être aussi pour délire d'une admiration longtemps comprimée.

Notre conversation se ressentit, bien entendu, de cette équivoque.

--Je suis ému, monsieur Bouldouyr, plus ému que je ne saurais vous le dire, d'entrer chez vous.

--Vous me comblez.

--Non, non, vous ne pouvez pas me comprendre! Il y a des mois que j'attends ce moment, cette heure unique pour moi...

--Ah! mon ami, vous feriez rougir le vieil homme que je suis!

--Quel merveilleux endroit vous habitez!

--Vous voulez plaisanter... Le gîte bien humble d'un pauvre diable...

--Et cet escalier extraordinaire qui vous mène on ne sait où!

Ici, mon voisin sourit tristement:

--Je l'appelle l'escalier d'or. Je voudrais qu'en s'y engageant, on comprit qu'il vous conduit ailleurs, en un lieu où les autres ne vous conduisent guère, dans l'illusion, peut-être! Il n'y a ici qu'une misérable mansarde, monsieur, mais quelqu'un habite cette mansarde, qui a failli être un poète et qui n'a jamais cessé, quelque triste et reclus que fut sa vie, d'aimer la poésie plus que tout! De mon temps, on était ainsi; je crois que les nouvelles générations sont différentes. "Un homme au rêve habitué", voilà ce que je suis, monsieur, si l'ose employer, pour mon humble usage, l'expression dont mon maître s'est servi pour qualifier un des plus purs d'entre nous. Peut-être me prendrez-vous pour un vieil imbécile, mais je vous jure que ma foi dans cette déesse n'a jamais faibli!

Bouldouyr tint à me faire visiter sa maison et admirer ses trésors, trésors bien modestes pour tout autre que lui, - ou que moi! La pièce où je venais d'entrer lui servait à la fois de salon et de bureau; de bons gros meubles commodes et sans grâce y prenaient ces airs tranquilles, accueillants, qu'ont les domestiques qui ont vieilli dans une même maison. Mais, dans un coin, j'avisai un secrétaire vénitien,

en marqueterie, avec des tiroirs bombes et une double glace verdie, sous une corniche ornée de fruits et de fleurs.

--C'est mon ami Justin Nerac qui me l'a laissée, me dit modestement Bouldouyr.

La salle à manger était à peu près vide, mais, dans la chambre, à côté d'un divan bas, qui servait de lit, une belle commode Louis XVI étalait ses formes élégantes et solides à la fois et les riches rosaces de ses bronzes dorés.

--Matin! Dis-je avec admiration.

-C'est mon ami, Justin Nerac qui me l'a laissée, repeta Bouldouyr, avec la même modestie. Tout ce qu'il a de bien dans cette maison me vient de lui.

Je distinguai au-dessus du divan de petits cadres; je m'approchai: c'étaient deux billets, ornés des caractères admirables d'une écriture unique au monde.

--Stephane Mallarme m'a fait l'honneur de m'écrire plusieurs fois, monsieur. Ce sont là mes titres de gloire!

--L'avez-vous connu?

Il ne répondit pas tout de suite.

--Oui, dit-il enfin; il a daigné me recevoir. J'ai entendu plusieurs fois le plus grand artiste de tous les temps créer avec de simples paroles, les mêmes qui servent à tous, ces images divines et ces histoires enchanteresses qui donnaient à l'univers sa vérité éternelle. Ma vie n'a pas été veine. Je n'ai rien obtenu de ce qu'ont possédé les autres hommes, non, rien; mais cette dignité suprême, du moins, m'aura été conférée...

Et, ouvrant les tiroirs de son bureau vénitien, il me désigna des monceaux de lettres.

--Et voici toute la correspondance de mon ami Justin Nerac, que personne ne connaît plus et qui avait l'intelligence, la grâce et l'esprit d'un homme qui, en songe, aurait été chaque nuit l'hôte de Titania... Il est mort dans un asile de fous, monsieur!

Je vis bien autre chose dans le logis de mon nouvel ami, je vis des plaquettes rarissimes et les premières éditions d'écrivains aujourd'hui illustres et naguère encore inconnus, - ai-je laissé comprendre que ma seule passion en ce monde était la bibliophilie? - je vis une curieuse vue d'optique, ou un palais qui semblait bâti par un architecte nègre pour jouer Racine aux îles Haïti laissait voir la perspective d'une mer démontée, - et peut-être démontable, - je vis une frégate, avec toute sa voilure, captive dans les pôles verdâtres d'une bouteille, ou un marin l'avait carenée et matée, je vis ces boules de verre à cœur

multicolore, ou il semble toujours neiger des confettis, je vis des coffrets de coquillages, une statuette negre, des affiches representant Anna Held, la Goulue ou Mephisto, - touchants temoignages d'une epoque perdue! - je vis un baton qui avait appartenu a Verlaine et un vieux chapeau de Petrus Borel, enfin mille objets excentriques, charmants ou saugrenus, qui composaient a mon vieil ami le plus bizarre musee.

J'avisai une mauvaise photographie d'amateur dans un joli cadre rococo. Je la regardai mieux: ce pale visage aux yeux clairs...

--Vous la reconnaissez, me dit Bouldouyr, c'est Francoise... Et ici encore, je ne me plaindrai pas de la vie, j'ai connu, monsieur, la royaute de l'esprit, j'ai connu la beaute d'une amitie inalterable, et je connais maintenant le miracle de ce monde: la tendresse unie a la purete!

... Je ne sais pas s'il y a, de-ci, de-la, monsieur Bouldouyr, un seul vers, dans votre oeuvre, qui soit digne d'aller a la posterite, je ne sais meme pas si quelque chose de vivant les a animees au jour de leur naissance, mais la poesie qui regne dans votre coeur, ah! celle-la, je la sens profondement, et elle me touche jusqu'aux larmes; celle-la, aucune deconvenue, aucune deception, ni l'age lui-meme, ne l'ont detruite, et jamais je n'ai mieux compris a quel point vous etes un poete veritable qu'en vous entendant parler d'un grand ecrivain, d'un ami mort ou d'une petite fille vivante et que vous aimez!

CHAPITRE IX

Origines de M. Valere Bouldouyr.

"Chez la fee Verite, tout etait, au contraire, d'une extreme simplicite: des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau. Diderot."

Valere Bouldouyr tenait a me rendre ma visite. Quelques jours apres, il sonnait chez moi. Je le trouvai pale et de souffle court. Je lui demandai s'il ne se sentait pas souffrant, mais il jura qu'il ne s'etait jamais mieux porte.

Assis dans un fauteuil, il regardait d'un oeil distrait les gros piliers du balcon, sa large rampe, et au dela, les maisons d'en face, avec leurs pilastres, a mi-hauteur, leur rangee de vases noirs, les pentes des toits gorge de pigeon, et plus haut encore, le herissement de cheminées, de bouts de toitures, de briques et d'ardoises qui les surplombent.

--Comme j'aime Paris! me dit-il. Ce Paris-ci, le vrai, pas celui qui s'étend autour de l'Etoile! Mon Paris, a moi, est si varié, si curieux, si amusant, si beau! Que de romans n'y ai-je pas rêvés, mais aussi que d'extraordinaires personnages n'y ai-je pas connus! Oui, je lui ai sacrifié ma vie. Autrefois, j'avais un ami tout-puissant aux Colonies. Il voulait m'entraîner avec lui, très loin, en Afrique, je crois. J'y serais devenu quelque chose d'important, Manitou, ou bon dieu, ou chef des gendarmes, je ne sais plus au juste. Mais il me fallait quitter Paris. Peut-on vivre ailleurs? Je suis resté ici, je ne le regrette pas...

Il soupira un moment, regarda une bande de grands nuages noirs, liserés d'or, qui jouaient à l'horizon, puis reprit à voix plus basse:

--Je ne le regrette pas, car il m'est arrivé, un jour, tout récemment, une aventure bien extraordinaire. Je ne vous ai pas dit, monsieur, que mes parents étaient d'honnêtes marchands de drap, les meilleurs gens du monde, mais qui n'imaginaient rien au-delà du commerce et du droit et avoir. Comment si humble soit-elle, une goutte de la divine ambrosie a-t-elle pu tomber sur ma caboche? Je ne le saurai jamais. Quoi qu'il en soit, quand mon père apprit que j'entendais me consacrer aux Muses, ce fut une belle scène. Nous nous disputâmes six mois; après quoi, sur mon refus de devenir marchand drapier, il me mit à la porte. J'étais jeune, monsieur Salerne et, bien entendu, obstiné. Je menai deux ou trois ans une existence absurde de bohème, vivant, je ne sais comment, de gains inattendus, rarissimes et bizarres, quatrains pour le savon du Sénégal, distiques pour les papillotes du Jour de l'An, reportages occasionnels, etc... Puis un jour, je me fatiguai de courir de garni en garni, de manger des charcuteries pas toujours fraîches et de me soutenir avec de l'alcool dans les cafés, où nous revivions une bataille d'Hernani, plus tragique encore que la première, et où Sarcey aurait été immolé. Un ami, poète comme moi, me fit entrer au ministère de la Marine. Peut-être le connaissez-vous, il s'appelait Justin Nerac, et il a laissé, lui aussi, deux ou trois petites plaquettes, _les Essors vaincus, le Breviaire de Jessica, etc. Il vivait sans souci, ayant quelque part, en province, des parents qui lui envoyaient un peu d'argent, quand il en manquait. Ce fut ainsi que je devins fonctionnaire. Mon père, même après cette concession au goût du jour, ne voulut jamais me revoir. À la fin de sa vie, il fit entrer dans son affaire mon frère cadet, qu'il aimait beaucoup et qui avait, paraît-il, l'esprit commercial; à eux deux, ils réussirent si brillamment que, lorsque mon père mourut, il ne laissait que des dettes. Quant à mon frère, il a hérité de la haine familiale, il me méprise et ne veut pas me connaître. Moi non plus, d'ailleurs, car c'est un terrible imbécile.

Ici, mon interlocuteur sourit malicieusement.

--D'ailleurs, peut-être me recevrait-il plus volontiers aujourd'hui, s'il savait la vérité, car je ne suis pas tout à fait dénué de ressources. Mon pauvre ami Nerac, en mourant, a tenu à me laisser une petite partie de son avoir, ainsi que ses meubles et quelques souvenirs; cela me permet de vivre honorablement, quoique poète,

ajouta-t-il, en songeant aux prejuges de sa famille...

--Vous ne pouvez vous imaginer, me dit-il ensuite, quel esprit charmant etait Justin Nerac. Mais il ne savait pas s'imposer, il etait doux, craintif, silencieux, n'aimait que les entretiens tranquilles et les fleurs, dont il avait toujours chez lui de belles gerbes. C'etait a peu pres son seul luxe. Il ne s'est pas marie par timidite, car jamais il n'a ose avouer son amour a une jeune fille. Celle qu'il aimait a epouse depuis un huissier; je la rencontre quelquefois. Elle est grosse, rouge, satisfaite, et elle a trois enfants qui lui ressemblent en laid. Et hormis de moi, Nerac est maintenant oublie, - comme je le serai d'ici peu de temps, monsieur Salerne, - comme je le suis deja, aurai-je dit meme, il y a un mois, avant de vous rencontrer...

Le vieil homme s'attendrit, une larme trembla au bout de ses cils, il se leva et vint longuement me serrer la main. Puis il se rassit, et son regard se perdit de nouveau sur les maisons du Palais-Royal et sur les verdurees neuves des charmilles, dont la couleur paraissait acide et trop claire entre les pierres presque noires.

--Mais je ne vous ai pas confie encore l'extraordinaire aventure a laquelle je faisais allusion tout a l'heure, continua-t-il. J'ai rencontre, un jour, rue de Rivoli, sous les arcades, une jeune fille, dont la vue me fit sursauter, car c'etait tout vivant, tout frais, tout jeune, le portrait de ma mere. Je fus si frappe, monsieur, si emu, que je courus derriere elle et que je l'abordai. Je suis vieux, hélas! Aujourd'hui, je peux me permettre de le faire sans epouvanter personne. La jeune fille me considera d'abord avec stupeur et refusa de repondre a mes questions: mais quand elle connut le motif de ma curiosite: "Je m'appelle Francoise Chedigny," me dit-elle.

Je ne savais meme pas que mon frere se fut marie. - "Alors, repondis-je, vous etes ma niece!" Je croyais jusque-la que ces reconnaissances ne se passaient que dans les melodrames; je fus bien force de croire a leur realite.

J'interrompis ici le narrateur:

--Mais vous vous appelez Bouldouyr?

--Pour ne pas trop deshonorer mes parents, j'ai pris le nom d'une grand-mere. En realite, je suis Valere Chedigny; et, encore, ajouta-t-il, Valere n'est peut-etre ici qu'une concession a l'esprit de roman! Eh bien, monsieur, conclut-il, qu'en pensez-vous? N'ai-je pas bien fait de rester a Paris? Ou aurais-je pu rencontrer ailleurs une autre niece, la plus tendre, la plus primesautiere, la plus charmante? Car la meme seve mysterieuse qui a fait pousser de si bizarres fleurs dans mon cerveau a filtre dans son esprit. La propre fille de mon ane de frere, de ce butor, de ce pilier de la comptabilite integrale, ne goute dans la vie que ce qui est rare, mysterieux, elegant, romanesque. Une musique joue en ce coeur, dont, avant de me connaitre, elle n'entendait pas les echos. Moi seul ai su epanouir cette ame mefiante et retive. Elle va, vient, accomplit de sottés besognes; ses parents

sont fiers d'elle et, parce qu'elle se tait, croient qu'elle est de leur race. Elle est de la mienne, monsieur! Pour elle, comme pour moi, l'escalier d'or a un sens! Elle sait ou il nous mene!

Il se tut, et j'allais me hasarder a lui parler de ses reunions dansantes, quand il me prevint et me dit:

--Voulez-vous la connaitre mieux? Je suis sur qu'elle vous plaira. Venez souper avec quelques amis et moi, jeudi prochain... Tenez, je vais tout vous avouer, au risque de vous sembler ridicule. Pour amuser cette fillette, pour lui donner une vague image d'une vie qu'elle ne connaitra jamais, j'ai organise chez moi de petits bals masques. Un vieux costumier de mes amis a taille quelques amusantes defroques, et, pour de pauvres enfants, recueillis, de-ci, de-la, et qui vivent une existence lamentable et decolorée, il n'y a rien de plus feerique, de plus etourdissant que ces fetes nocturnes, chez l'oncle Valere... Que voulez-vous? J'admire les philanthropes qui donnent aux necessiteux des gilets de flanelle et des os de cotelettes, mais moi, je voudrais n'offrir a tous que du plaisir, - et de l'illusion, quelque chose comme la demi-realisation d'un reve... Oui, je sais, je sais, un papillon attrape n'est plus un papillon! Mais cette poussiere multicolore que l'on a au bout des doigts, qui est reelle, que l'on peut toucher, qui semble faite avec de la poudre d'or, de la cendre d'orchidee et de la fume de feu de Bengale, cette poussiere, ou il y a tous les tapis de Cachemire et toutes les nacres de la mer, ah! monsieur Salerne, n'est-ce donc rien?

Il s'etait dresse, et, a travers le bourgeois un peu lourd, au pardessus bourru, j'entrevois le poete de la vingtieme annee, qui avait jongle avec les metaphores et voulu clouer au ciel de la poesie une constellation nouvelle. Helas! l'instant d'apres, cette vision avait disparu, et M. Bouldouyr a peine moins pale pesamment, descendait mon escalier de bois.

CHAPITRE X

Nouvel essai sur les moeurs du Palais-Royal.

"On me dit: 'Pourquoi es-tu triste?' Pourquoi serais-je gaie? Comme tout repond peu a ma vie interieure! Chaque effet a sa cause: l'eau n'ira pas courir gaiment, en chantant et en dansant, si son lit n'est pas fait pour cela; ainsi, je n'irai pas rire si une joie intime ne m'y porte."

Bettina D'Arnim.

Quand j'etais jeune et que j'allais au bal, - si tant est, ce qu'a Dieu ne plaise, que j'aie jamais mene une vie mondaine! - j'eprouvais, certes, moins de fievre et d'impatience qu'au moment de me rendre chez

mon voisin, qui faisait danser quatre chats dans une soupente, - ou presque! - de la rue des Bons-Enfants. Mais c'était justement la que phenomene que Blaise Pascal appelle "divertissement" prenait son caractere et pour ainsi dire essentiel.

L'age des deguisements etant passe pour moi, je ne revetis point le pourpoint a dentelles de Don Juan, ni la souquenille de son valet, ni tout autre attirail, destine a donner le change sur ma mince personnalite. Cependant, je n'en sentais pas moins se former en moi un personnage desinvolte, hardi, curieux et sentimental, qui representait assez bien a mon imagination l'habitude des bals masques.

Aussi arrivai-je chez Valere Bouldouyr de fort bonne heure. Pare d'une vieille robe de chambre a fleurs, il errait d'un air assez content dans ses trois petites pieces. Elles etaient ornees de fleurs en assez grand nombre, et l'une d'elles, transformee en buffet, montrait sur une table blanche des patisseries, des boites de conserves, un saladier d'ananas et quelques bouteilles a tete d'or. A cote, j'entendis de grands eclats de rire.

--Les enfants s'habillent, me confia-t-il.

Au bout d'un moment, je vis apparaitre Francoise Chedigny, toute poudree, vetue de la robe a paniers, semee de fleurettes roses, et du corsage lace en echelle, que j'avais apercus de ma fenetre. Decolletee assez bas, elle montrait des epaules de perle, grasses et finement tombantes, et une poitrine, dont le charmant volume s'accordait bien avec son deguisement. Sous ses cheveux couleur de neige, ses grands yeux verts s'ouvraient avec une candeur et une gaité, qui vous inspiraient pour elle mille sentiments emus, tendres et contradictoires.

Elle fut suivie peu apres par deux jeunes personnes, ses amies, a ce que j'appris, qui s'appelaient Marie et Blanche Soudaine, l'une en Espagnole, l'autre, toute jeune, et qui portait le plus galamment du monde un travesti napolitain.

Mon insolite presence n'arriva point a tarir l'entrain, la joie, l'abandon de ces trois fillettes. A les entendre, je comprenais la secrete joie de Valere. Y en a-t-il une plus grande, quand on a son age, que d'offrir a des etres jeunes une source de plaisirs, que les circonstances memes de leur vie leur defendront toujours?

Tandis qu'elles parlaient, dans un pepiement ininterrompu de voliere, je vis surgir le compagnon habituel de Bouldouyr. Sous le bicorne d'un Incroyable, vetu de jaune et de noir, un lorgnon carre dans l'oeil, le col entoure de plusieurs etages de mousseline, je retrouvai son visage agreable et distrait, ses boucles blondes qui flottaient au vent. Son nom, - Lucien Bechard, - ne me renseigna guere sur ses singularites. Florentin Muzat, en Pierrot, survint tout aussitot en compagnie d'un mousquetaire efflanque et myope qui me fut presente comme M. Jasmin-Brutelier. Ces trois personnages sortaient d'un cabinet etroit, ou ils s'habillaient a tour de role. Il ne manquait plus que le violoniste, et, des qu'il fut arrive, la fete commença.

Singuliere fete, en verite! Ces gens valsaient dans un bien etroit espace, aux sons nostalgiques que le violoniste tirait de son instrument. Mais leurs yeux brillaient, mais une animation extraordinaire les entraînait, mais il me semblait qu'un petillement d'esprit faisait jaillir de leurs levres des paroles vives et joyeuses, - sauf en ce qui concernait le pauvre Florentin Muzat, qui, tantot avec l'une, tantot avec l'autre, s'efforçait de reconstituer, pas a pas, les elements d'un rythme dont la cadence lui manquait. Une telle bienveillance dirigeait cependant les trois jeunes filles que chacune, a tour de role s'efforçait de faire partager a l'innocent un peu du bonheur qu'elle éprouvait.

Quand chacun se fut bien tremousse, la musique un instant s'arreta, et l'on vaqua aux soins du souper.

Francoise, essoufflee, venait de s'asseoir et s'efforçait de rafraichir ses joues enflammees a l'aide d'un grand éventail de plumes noires.

Je m'installai a cote d'elle.

--Eh bien, mademoiselle, lui dis-je, etes-vous contente?

--J'aime tellement le monde! Repondit-elle, avec feu.

Je ne pus m'empecher de sourire. Ainsi, c'était la ce qu'elle appelait le monde, et ces petites pieces bizarres ou il y avait exactement place pour trois couples, lui tenaient lieu des plus belles soirees! Mais quoi, les elements qui y etaient reunis n'etaient-ils pas les memes que partout ailleurs? Mlle Chedigny n'avait-elle pas raison de les trouver chez Bouldouyr, aussi bien que chez cette princesse Lannes, dont les receptions donnaient a mon coiffeur des bouffees de snobisme innocent?

--Jamais, jusqu'ici, je n'avais assiste a un vrai bal, dit encore Francoise. J'ai ete si severement elevee par mes parents et je me suis tant ennuyee chez eux! Notre maison est une prison veritable, on ne sort pas, on ne parle jamais que de commerce, on ne voit que les marchands respectables et vaniteux du voisinage. Ceux qui sont gentils et de relations agreables, mes parents les meprisent. Ils croient que c'est distingue de s'ennuyer! Mon seul plaisir est de venir ici. Le jour ou j'ai declare a mon oncle que je serais heureuse d'assister a une petite sauterie, il a organise ces reunions ou je m'amuse tant!

--Mais vos parents?

--Je suis dactylographe, je travaille tout le jour a la banque privee Cain freres. J'ai dit a ma famille que nos patrons nous demandaient quelquefois de fournir des heures supplementaires, le soir, et, comme je leur remets fidelement le produit de ce travail nocturne, ils me croient et me laissent sortir...

Elle riait de son mensonge, avec cette espieglerie puerile qui avait tant d'attraits dans ce visage deja pensif. Ses grands yeux verts

respiraient une telle confiance et une telle sincérité que l'on eut voulu, tout aussitôt, aider au bonheur de Mlle Chedigny, lui donner un sourire, à se plaire, entrer en lutte avec ses ennemis pour la protéger et se dévouer à sa cause. Pourquoi, par leur seule vue, certaines femmes nous rabaissent-elles? Et pourquoi d'autres, tout aussi spontanément, nous civilisent-elles? Françoise Chedigny, qui n'était qu'une humble dactylographe, rien qu'en vous regardant de son beau regard couleur d'algue flottante et d'horizon marin, vous poussait tout doucement dans un roman de chevalerie!

Je revais ainsi, en l'écoutant me dépeindre la tristesse de son enfance, l'intérieur familial, morne et grondeur, toujours traversé par des orages financiers, un père rancunier, bouffi de vanité, injuste, une mère acariâtre, violente, jalouse, et la triste succession des jours dans un local sombre et puant la moisissure.

Mais M. Jasmin-Brutelier nous interrompit:

--Venez, dit-il, tout est prêt! On soupe!

--Patron, criait Lucien Bechard, où sont les tenailles? Les bouteilles sont diablement bien bouchées!

Nous nous approchâmes de la table; quatre candelabres surmontés de bougies l'éclairaient; la nappe était semée de violettes. Les boîtes de conserves, ouvertes, exhalaient des parfums divers. Une salade de homard, préparée par les petites Soudaine, était vouée, dans cette nature-morte à la figuration des blancs et des roses.

--Crois-tu que c'est chic? Répétait Blanche Soudaine, en sautant sur ses pieds. Je suis sûre que ce n'est pas mieux chez les princes!

Nous nous assimes. Le repas commença...

Je ne crois pas avoir assisté de ma vie à un souper aussi gai. Je ne dirai pas combien de fois l'on fit les mêmes plaisanteries; je ne répéterai pas les phrases dont se servit M. Bouldouyr pour porter un toast dans lequel, en mon honneur, il usa tout particulièrement, d'un vocabulaire symboliste, qui, je le crains, ne fut pas goûté par son auditoire autant qu'il le méritait; je ne dénombrerai pas les coups d'oeil langoureux complices, moqueurs ou passionnés, échanges d'une part entre mon amie Françoise et M. Lucien Bechard, et d'autre part, entre M. Jasmin-Brutelier et Mlle Marie Soudaine; je ne décrirai pas la gaieté avec laquelle on décida de considérer les bouteilles vides comme des bêtes de battue et d'en faire un tableau que l'on dénombra avec fierté.

À la fin du souper, Blanche Soudaine, qui avait une petite voix aigüe, accepta de chanter et, grimée sur une chaise, nous berça d'une barcarolle langoureuse, à laquelle son costume ajoutait plus de conviction. Je ne sais pas d'ailleurs si la vue de ses jolis yeux noirs, brillants comme ceux d'une mésange, d'un cou blanc, qui se

continuait par une charmante naissance d'épaules, et de deux jambes poteles et nerveuses, fut tout a fait etrangere aux compliments que nous lui fimes sur son sentiment musical. L'impression generale de confort et de bonheur que nous eprouvions, ce fut le pauvre Florentin Muzat qui se chargea de la resumer.

--On se sent du velours partout! declara-t-il.

Mais Marie Soudaine s'ecria:

--Ciel! Deja onze heures et demie!

Ce fut une bousculade. Les trois jeunes filles coururent a la chambre de Valere Bouldouyr, les hommes, au cabinet de debarras qui leur servait de vestiaire. Peu de temps apres, tout le monde reparut: helas! plus de robes a paniers, de perruques, de plumes, de grandes manches flottantes, de cravates de mousseline! Chacun avait revetu son habillement du jour, ici, de mornes vestons, la, de simples corsages gris ou noirs, un peu de paille d'ou pendait une rose de toile. Ce fut une belle deroute dans l'escalier!

Je compris pourquoi, le jour ou j'avais voulu trouver la clef de l'enigme, je n'avais vu qu'une rue deserte et un coin de porte fermee.

--Restez encore un moment, me dit M. Bouldouyr, vous n'avez pas de bureau, vous, ni de famille soupconneuse...

Le souper, tantot si brillant, n'etait plus qu'un pauvre amas d'assiettes sales, des serviettes en tapons, de bouteilles couchees, de fleurs qui se fripaient. Cela avait quelque chose de piteux et de desolant.

--Ma femme de menage debarrassera cette table demain, dit Bouldouyr. Vous etes gentil, monsieur Salerne, de ne pas vous ennuyer avec nous! Que voulez-vous? Amuser ma niece est le seul bonheur de ma vie... Vous avez lu mes vers, mon cher ami, vous savez combien de fois j'y evoque des fetes mysterieuses, dans des parcs de Watteau, avec des cygnes qui traient sur les eaux, des statues qui blanchissent dans les sous-bois, et des femmes au beau nom sonore, des princesses de Decameron, des infantes, Cleopatre ou Titania... Je les ecrivais dans une pauvre chambre sale et sans meubles, dont le seul ornement etait une affiche de Cheret, qu'un ami m'avait lisse... Et maintenant, j'organise de petits soupers, afin de donner la meme illusion feerique a une niece qui n'a aucun plaisir de la vie, a deux de ses amies, dactylographes comme elle, a un voyageur de commerce sans grand avenir, a un commis de librairie qui a des lettres et a un idiot... Vous voyez que c'etait bien ma destinee: elle a toujours eu quelque chose de mediocre et de rate!...

--Allons donc! votre reunion, je vous assure, n'avait rien de rate. Jamais je ne me suis senti dans une societe plus agreable, ni plus jeune!

--Est-ce vrai? Est-ce bien vrai? Tant mieux alors! Vous reviendrez?

Et comme je le lui promis, il ajouta:

--Moi, je vais lire. Lire des vers. Les poètes de ma jeunesse. Je souffre d'une cruelle insomnie. Je ne m'endors jamais avant quatre ou cinq heures du matin. Mais qu'importe, n'est-ce pas? Avec de bons livres, ses souvenirs...

Il n'acheva pas, je vis dans son regard ému passer l'ombre légère de Françoise Chedigny. Au fond, n'était-il pas un peu amoureux d'elle?

Mais moi-même ne pensais-je pas, plus que de raison, à ses épaules rondes et grasses, à sa bouche riieuse et un peu grande et à ses yeux, si candidement ouverts, troubles comme de l'eau remuée, tandis que, butant un peu et un pauvre bougeoir de cuivre à la main, je descendais les marches de l'escalier d'or?

CHAPITRE XI

Coup d'oeil général sur le passé.

"Qu'est-il arrivé de cette société? Faites donc des projets, rassemblez des amis, afin de vous préparer un deuil éternel!
Chateaubriand.

À dater de ce jour, commença mon intimité avec M. Valère Bouldouyr et la petite société qui s'était réunie autour de lui. Toutes les occasions étaient bonnes pour nous rencontrer, tantôt chez moi, tantôt rue des Bons-Enfants. Le plaisir que j'éprouvais dans leur groupe venait, je crois, de la liberté qu'on y respirait. Personne n'y montrait le moindre contrainte, et sans morgue, comme sans vanité, s'abandonnait aux mouvements d'une nature demeurée spontanée et parfois même puerile.

J'ai reçu du ciel le don d'inspirer la sympathie. Bientôt, Lucien Bechard devint un de mes amis les meilleurs. Il voyageait pour le compte d'une grande maison d'édition, et, de temps en temps, il s'en allait en province inspecter les librairies et leur offrir les dernières nouveautés de ses patrons. Il exerçait ce métier avec plaisir, et il y déployait une gentillesse qui l'aidait à y réussir. Il partait tantôt pour l'Auvergne, tantôt pour le Bourgogne, et je remarquai que, lorsqu'il était absent, Françoise Chedigny semblait moins heureuse. Une sorte de voile faisait ses yeux moins lumineux, - plus grave, son visage souriant. Il fallait le retour de Bechard pour qu'elle retrouve le secret de sa lumière et de ses expansions. Le remarquait-on autour de moi? Je l'ignore. En tout cas, rien n'eut paru plus naturel, car tout le monde adorait Lucien Bechard, et comment

en eut-il été autrement? Avec son caractère imprévu, capricieux, sa gaieté naïve, ses sautes d'humeur, sa loyauté, il répandait autour de lui autant de confiance que d'agrément.

Quand je le voyais actif, passionné, plein de desirs, de projets et d'inventions délicates et burlesques, je me disais avec mélancolie qu'il était beau d'avoir vingt-cinq ans et de les avoir à sa façon.

Jasmin-Brutelier était plus sérieux et même un peu dogmatique. Il aimait les conversations suivies et méthodiques et parlait volontiers de politique et de philosophie avec une intolérance extrême. Mais nous excusions ses violences à cause de la générosité de ses théories. Il avait une de ces cultures, si fréquentes de nos jours et qui donnent facilement à ceux qui en sont victimes l'illusion néfaste qu'ils savent tout. C'était un camarade d'enfance de Bechard, lequel était fils d'un petit éditeur que Bouldouyr avait beaucoup connu et qui avait fait faillite en imprimant dans un moment d'enthousiasme, le *„Jardin des Cent Iris,“* les *„Essors vaincus“* et autres manifestations littéraires de ce genre. Pour Muzat, l'oncle Valère, comme nous l'appelions tous, l'avait rencontré par hasard, un jour où il s'était égaré, et l'avait adopté, un peu par pitié, un peu aussi à cause de la curiosité qu'il apportait aux oracles bizarres de cet innocent.

Tels étaient mes nouveaux amis; telle était la petite société où j'accoutumai de passer bien des heures. Elle est dispersée aujourd'hui, aussi loin de moi, aussi perdue dans le vaste univers que les fleurs, réunies par le caprice d'une saison, quand l'automne est venu, mais je n'y pense jamais sans un serrement de cœur, ni parfois, sans une larme. Il faut bien dire que j'en ai peu connu de plus propre à nous reconcilier avec l'humaine nature: chez ces petites gens, rien m'empoisonnait le plaisir de vivre; ni ambition démesurée, ni vanité, ni amour trop exclusif de l'argent, mais ce plaisir de vivre, il faut le dire, était rare et limité. Le travail constant, bien des soucis de famille ou d'établissement leur laissaient peu d'issues pour se rejouer; aussi chaque occasion de divertissement leur donnait-elle une vraie portion de paradis et la goûtaient-ils en connaisseurs. Et le meilleur à leurs yeux était de se réunir et de mettre en commun leur humeur du jour, grise ou dorée, - ou ces apparences de bal et de soupers que Bouldouyr leur offrait, afin que sa nièce Françoise eût sa part d'illusion, ou comme il disait dans son langage naturellement affecté, "montat quelques marches de l'Escalier d'Or"!

Je me souviens qu'un soir j'étais accoudé au balcon avec Mlle Chedigny.

Dans l'intérieur de l'appartement, Bouldouyr recitait quelques vers des poètes de son temps à Bechard et à Jasmin-Brutelier, qui n'en comprenaient pas toujours le sens, mais qui n'eussent osé l'avouer pour un empire. La jeune fille regardait, au-delà des toits d'en face, le soleil, avec ses rayons et ses écumes d'or, former une sorte de gloire qui descendait lentement, s'enfonçait dans le ciel.

--Que c'est beau! me dit-elle.

Puis elle soupira. Et comme je lui en demandais la raison, elle ajouta:

--Je n'aime pas me sentir heureuse. Quand je suis triste, je sens que cela passera, et cette pensée me donne du courage, mais quand j'ai du bonheur, je sais aussi qu'il va passer, et cela me désespère...

--Bah! votre bonheur n'est pas si grand que vous puissiez avoir peur pour lui!...

--Vous ne savez pas ce qu'il est pour moi, murmura-t-elle, et moi-même, je ne pourrais pas vous dire en quoi il consiste. Mais je le sens et cela suffit bien. Je voudrais que rien ne changeât. Auprès de l'oncle Valère, de tous nos amis, j'éprouve une telle paix, une telle sécurité que je me dis que cela ne peut pas durer. Si vous soupçonniez ce qu'est ma vie, vous me comprendriez! J'ai toujours été étouffée, comprimée, maltraitée. Je suis comme un prisonnier qui, de temps en temps, sortirait de son cachot pour se promener dans un beau jardin des Tropiques et qu'aussitôt après on replongerait dans la nuit... Je ne peux pas croire que j'échapperai un jour à mon destin véritable: le jardin des Tropiques me sera interdit, et je ne saurai plus rien de ce qu'on y voit! Il suffirait que mon père apprit un jour ou je passe mes soirées pour que le cachot refermât pour toujours sa porte sur moi...

--Allons, ne vous effrayez pas, dis-je en riant, sans comprendre encore combien la pauvre enfant avait raison. Si on vous remet en prison, nous irons en chœur vous délivrer.

A ce moment, Lucien Bechard passa sa tête dans l'entrebaillement de la porte-fenêtre. Le soleil dora sa tête, ses favoris, ses cheveux, et il eut, un moment, l'air d'un personnage de flamme, qui venait nous emporter sur un char de feu, loin des géolés familiales et des pauvres tourbières de ce monde.

--Françoise, dit-il, vous nous abandonnez! Que deviendrons-nous, Seigneur, si notre Providence se retirait de nous?

CHAPITRE XII

Les promenades de Lucien Bechard.

"Je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regardait d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.
Fontenelle.

Je me doutais bien que Françoise Chedigny était en effet pour Lucien Bechard une Providence, mais il ne l'avouait pas, ou sinon, comme ce jour-là, en manière de plaisanterie. Même à moi, il ne confiait pas ses sentiments, et cependant il m'aimait beaucoup et, souvent, sa journée finie, il venait me chercher.

Nous nous promenions le long des quais en remontant vers Notre-Dame. Au coin du Pont-Neuf, nous nous arrétions toujours un moment pour contempler les lumieres croisees ou contrariees du couchant, - quand le crepuscule etait autre chose qu'une voile de cendres compactes. Nous aimions qu'un palmier, en cet endroit, erige au-dessus d'une baraque de bains, ouvrit sur le ciel sa paume raidie, qui avait l'air d'un panache en fils de fer. Sa vue donnait generalement a mon jeune ami de grands desirs de vagabondage. Il avait dans la bibliotheque de sa chambre de nombreux recits d'explorateurs, et il parlait en connaissance de cause des Nouvelles-Hebrides ou de Singapour, de Pernambouc ou de la Cordilliere des Andes. Les tournées qu'il faisait chez les libraires de province attisaient plutot qu'elles n'apaisaient sa fringale d'espace. Et pourtant, elles éveillaient en lui tout un monde de pensees romanesques ou poetiques, dont parfois il me confiait l'écho.

Ses voyages le ramenaient periodiquement aux memes villes; il y voyait les memes personnes aller et venir dans un champ d'occupations identiques. Il ne les connaissait generalement pas, mais, a force de les perdre et de les retrouver, il finissait par les considerer comme des amis, dont le destin le tenait eloigne, mais auxquels il pensait souvent et avec une sorte de tendresse fantastique.

Par ses conversations avec les libraires, il apprenait souvent leurs noms, ou bien il leur donnait lui-meme une appellation en rapport avec leur figure. D'autres fois, au contraire, leur situation lui offrait le loisir de les frequenter, comme cette grande jeune fille, par exemple, dont les parents tenaient a Langres une hotellerie, et qu'il comparait a Pomone, a cause de sa venuste riche et tranquille, de sa peau lactee, semee de rousseurs et de son epaisse chevelure, couleur de mais brule.

Je me demandais alors si Lucien Bechard avait pour Francoise Chedigny un sentiment plus vif que pour ces passantes qu'il rencontrait dans sa course et qui etaient a ses yeux comme les etapes d'un etrange voyage sentimental. Mais, comme il ne me parlait jamais d'elle, je supposais que le gout qu'il en avait etait moins superficiel et moins cerebral. Je m'étonnais aussi qu'un simple voyageur de commerce put avoir a sa disposition un aussi rare clavier d'émotions delicates et raffinees, mais depuis que je frequentaient le petit monde de l'oncle Valere, il me fallait bien reconnaitre que ces emotions ne constituaient pas l'apanage exclusif d'une classe riche et oisive, mais se retrouvaient a bien des echelons de l'edifice social, d'autant plus naturellement d'ailleurs que le gout de la lecture, en se repandant chez des lettres moins blases, alimentait plus facilement leurs reves. Aussi m'étonnais-je moins d'entendre Lucien Bechard me raconter, par quelque crepuscule, sous les grands arbres penchants du quai des Augustins ou dans l'ile du Vert-Galant, une anecdote dans le gout de celle-ci:

--Je vous ai plusieurs fois parle, vous rappelez-vous? de cette belle jeune femme aux yeux violets que je voyais souvent a Dijon et qui habitait une petite maison, non loin de l'hotel de Vogue. Figurez-vous que je l'ai retrouvee, la semaine derniere, et a Bordeaux, au Jardin

public. J'en ai été si troublée que je l'ai suivie. Vous savez l'émotion inexplicable que l'on éprouve, à croiser en voyage quelqu'un que l'on ne connaît pas et que l'on a aperçu dans un autre coin du monde. Elle entra dans un hôtel. Le lendemain, je m'y installais à mon tour, et trois jours après, sachant son nom, je lui demandais un rendez-vous, en lui rappelant toutes les circonstances de nos précédentes rencontres, et même la couleur des robes qu'elle portait, ces jours-là, car j'ai une mémoire inflexible des frivolités. L'heure suivante, Mme Chataignerès m'envoyait un bout de billet pour me dire qu'elle voulait bien me rejoindre sur le quai Louis XVIII. Elle m'y raconta qu'elle repartait le lendemain pour Dijon, qu'elle était veuve et qu'elle était venue à Bordeaux régler une affaire d'intérêt.

"-Votre lettre m'a bien amusée, me dit-elle, est-il possible que vous m'ayez remarquée à Dijon?"

"Je lui avouai que, sans même savoir son nom, je pensais souvent à elle, et que mon premier acte, en arrivant, était de rôder autour de l'hôtel de Vogue et de Notre-Dame, dans l'espoir de la rencontrer. Nous nous promenâmes longtemps sur le quai, admirant les belles figures qui animaient de petits hôtels du XVIII^e siècle et les pointes effilées des mâts qui se détachaient sur un azur doré. Je lui demandai d'aller lui rendre visite à Dijon, mais elle prétextait que cela ferait jaser, qu'elle habitait avec une mère malade et scrupuleuse et qu'au surplus le charme de ces rencontres était justement qu'elles ne devaient pas avoir de lendemain."

--Et c'est tout? dis-je, un peu interloquée.

--C'est tout. Avant de me quitter, elle ôta ses gants, sur ma demande, et me les donna en souvenir d'elle. Quand je les regarderai et que je respirerai leur odeur rauque et douce, je reverrai la douce Mme Chataignerès, avec ses yeux violets, - et aussi, toutes ces vergues minces qui se détachaient sur le soir lumineux!

Celui que nous regardions ne l'était pas moins. Des glaces vertes et dorées moiraient et laquaient la Seine courante. Mille petites brisures écaillaient sa surface. À l'avant de l'île, un grand saule retombait, dont toutes les branches semblaient prises dans une matière fluide et multicolore, qui les vitrifiait en un dessin d'émail. Les bateaux-lavoirs, noirs et gris, derrière nous, avaient une couleur de tourterelle. Les premiers feux naissaient sur les rives et sur les ponts.

Et je me demandais une fois de plus ce qu'était Françoise Chedigny aux yeux de Lucien Bechard et si, après des mois d'intimité, il lui suffirait, en s'éloignant d'elle, d'emporter un bout de fausse dentelle ou une boucle de vrais cheveux. Mais elle, ne l'aimait-elle pas? Ne souffrirait-elle pas, si jamais elle s'apercevait qu'elle n'était pour lui rien de plus qu'une Pomone ou une Mme Chataignerès? Et moi-même, ne me trompais-je pas? Que savais-je du vrai caractère de Lucien Bechard? Il ne lui manquait, sans doute, que de réaliser avec force un

sentiment profond pour faire évanouir eux quatre vents le souvenir de ces émotions fugitives, qui amusaient son imagination sans pénétrer son cœur. Que de fois ne fus-je pas sur le point de lui dire:

--Françoise vous aime. Je vous jure qu'elle vous aime!

Mais la pudeur me fermait la bouche.

Rien d'ailleurs n'aurait pu empêcher la destinée de s'accomplir, et mon intervention n'aurait pas changé le cours des choses.

CHAPITRE XIII

Qui pose un point d'interrogation redoutable.

"Que cet audacieux dédain de toute raison, ce brillant éloge de la folie, cette fougue de paradoxe préparent de revers à la parfaite sagesse, qui fuit toute extrémité!"

Renan.

Je devais aussi, à plusieurs reprises, recevoir les confidences de Françoise. Elle venait parfois me voir, en sortant du bureau où elle travaillait. Elle aimait à me dire diverses choses qu'elle cachait à son oncle, sans doute parce que l'exaltation de celui-ci et la tendresse qu'il lui manifestait ne lui permettaient pas d'entendre certaines vérités.

Un jour que nous causions ainsi, accoudés au balcon, regardant entre les charmilles jouer et courir les enfants, autour des kiosques et des pelouses, elle s'abandonna jusqu'à faire ces aveux:

--Il y a des jours où je regrette presque d'avoir rencontré l'oncle Valère. Peut-être aurais-je vécu, sans lui, tranquille et stupide, suivant ma vie. Mais où me mènera, comme il dit, son escalier d'or? Un de ces jours, mes parents vont me proposer quelque projet de mariage. Que répondrai-je? Autrefois, sans doute: "Oui!" sans chercher mieux, sans réfléchir... Mais aujourd'hui?... Il m'a ouvert une route que je soupçonnais à peine, il a donné à la vie, pour moi, un sens que je ne lui connaissais pas. Que de rêves romanesques, fous, irréalisables ne m'a-t-il pas mis dans l'esprit! Ces livres, ces fêtes, ces conversations, tant d'anecdotes étranges et charmantes qui lui reviennent à la pensée, tout cela, je le sens, me grise peu à peu. Il me semble qu'on peut ainsi s'entourer d'enchantements. Et puis, je rentre chez moi, je retrouve un intérieur modeste et morne, les soucis les plus ennuyeux, des parents maussades, uniquement occupés à se disputer sur les incidents de ménage, aucune liberté d'esprit, et je pense qu'il me faudra mener une existence pareille à la leur, et je maudis l'oncle Valère qui m'a permis d'entrevoir qu'il pouvait y avoir

autre chose, - autre chose...

--Mais, Françoise, il n'est pas sur que vous soyez contrainte d'épouser un parti proposé par vos parents.

--Qui alors, dit-elle en riant, un lord, un prince italien?

--Non, mais un gentil garçon, moins esclave de cette vie bourgeoise que vos parents, un être plus aimable, plus vivant plus aventureux! N'en connaissez-vous point?

--Ma foi, non, je n'en connais point!

Et ce fut moi qui n'osais pas insister.

A quelques jours de là, me trouvant dans la boutique de M. Delavigne, qui raccourcissait mes cheveux, je vis entrer Valère Bouldouyr qui venait acquiescer je ne sais quelle lotion. Il me serra la main, son flacon enveloppe, il s'en alla.

--Tiens, me dit le coiffeur, vous connaissez M. Bouldouyr maintenant?

--Mais oui, pourquoi pas?

--Vous ignoriez même son nom, il y a quelques mois. Pauvre M. Bouldouyr! Il n'a pas de chance avec son amie, vous savez, cette personne blonde, qui se promène à son bras dans le Palais-Royal. Elle a presque tous les soirs des rendez-vous avec un jeune homme à favoris dans les petites rues du quartier. Je les rencontre souvent en allant faire ma partie à la Promenade de Venus, ou bien quand j'en reviens. Ils rodent autour des Halles, reviennent par la rue du Bouloi, la rue Baillif, la galerie Vivienne. Il y a là un tout petit café dans lequel ils entrent. Et pendant ce temps, l'honnête M. Bouldouyr garde à cette petite rouée sa confiance. Ma parole, il y a des moments où j'ai envie de tout lui dire...

Delavigne parlait ainsi, tandis que, plonge dans la cuvette, j'avais le chef oint et malaxé d'une main énergique. Je ne pouvais guère protester. Le shampoing fini, je me levai comme un Jupiter tonnant, et je fis descendre la foudre sur l'obscur blasphémateur:

--Monsieur Delavigne, si vous voulez conserver ma clientèle et celle de M. Bouldouyr, je vous conseille de tenir votre langue tranquille et de ne plus répandre ces calomnies. La jeune fille dont vous parlez si légèrement est la propre nièce de M. Bouldouyr, et ce jeune homme blond qui l'accompagne, son fiancé. Apprenez dorénavant à respecter les gens honnêtes.

--Je vous demande pardon, monsieur, je ne savais pas...

--C'est bien, monsieur Delavigne. Mais maintenant que vous savez, ne recommencez pas, je vous prie!

Majestueux et rase, je sortis de l'etroite boutique. Mais j'etais moins satisfait que je ne le paraissais. Ce jeune homme blond, c'etait sans doute Lucien Bechard; je n'en etais pas sur cependant. Si c'etait lui, pourquoi me cachait-il ses rendez-vous avec Francoise, et Francoise, elle-meme, pourquoi me faisait-elle ces demi-confidences, puisqu'elle me dissimulait l'essentiel? En un mot, comme en cent, j'etais vexé. Je faisais la mine du tuteur dupe, et je ne me sentais pas d'age a etre traite en oncle gateux.

Ma mauvaise humeur fut telle que je demurai plusieurs jours sans monter chez Bouldouyr, ni repondre a un petit mot par lequel Bechard demandait a me voir. Achille, sous sa tente, ne se montrait ni plus susceptible, ni moins ombrageux que moi, mais du moins, lui avait-on ravi son esclave, - a moi qu'avait-on derobe?

Je dois avouer cependant que mon ressentiment ne resista pas a la premiere visite de Mlle Chedigny. Quand elle m'apparut avec son regard humide de Naiade, avec son sourire clair et pur, avec ses cheveux aux meches mal retenues, mes soupcons et ma mefiance s'evanouirent comme la poussiere au vent.

--Hou! le mauvais ami! dit-elle. On ne vous rencontre plus! Que devenez-vous?

J'objectai des courses importantes chez des librairies, un petit voyage en province, un rhume. Pour mieux mentir, pour m'innocenter a ses yeux, je me fusse pare du mariage d'un cousin, de la mort meme d'un oncle!

--Et pourtant, me dit-elle encore, j'avais tant envie de vous voir! Vous m'avez donne un tel courage, il y a quinze jours! Oui, je crois maintenant que je peux rencontrer le mari qui me delivrera de l'oppression des miens, celui qui aimera ce que j'aime, ce que l'oncle Valere m'a revele, celui qui me conduira a la terre promise... Oh! monsieur Pierre, si cela pouvait etre vrai!

--Lucien a parle, me dis-je.

Je me representai le couple errant dans les demi-tenebres du soir; suivant la rue Baillif, la rue du Jour, la rue du Bouloi, s'arretant devant la _Promenade de Venus,_ entrant enfin dans un humble cafe de la galerie Vivienne. Ici, sont les tenebres, a peine touchees d'un peu de lumiere artificielle, qui glisse sur une porte, ourle un trottoir; une blanchisserie tiede, ou un bras nu, hors de tant de linges repandu, d'une joue rouge approche un fer; une epicerie, avec ses sacs accroupis comme des Turcs qui dorment, enturbannes; un modeste auvent ou sont les fleurs, fatiguees du jour, sur des lits de fougères; et la, c'est l'intimite, la confiance, la vie abordee a deux, comme la cote que l'on gravit legerement, parce qu'on s'appuie l'un au bras de l'autre, c'est le royaume de la foi complete, sans fausse lumiere, ni froides ombres.

--Il me semble parfois, reprit Francoise, naivement, que jamais aucune

femme n'a eu, autant que moi, le desir d'etre heureuse.. Mais le serai-je? Je reve bien souvent, monsieur Pierre, que j'entre dans une belle propriete, dans un grand parc. Tantot, je vois une succession d'etangs, de bassins immenses, dont on ne distique pas les rives et qui sont separees par des digues de pierre et traverses par des ponts de marbre, tantot des allees enormes, plantees d'arbres en fleurs des arbres des Tropiques, que je n'ai jamais vus. Il fait toujours a demi-obscur, humide et chaud. Des brouillards lourds montent du sol, qui, en s'ecartant, me montrent des objets jusqu'alors caches: une pagode, avec des sonnettes qui carillonnent, un pavillon ou j'entends de la musique, une orangerie avec des grenadiers et des cypres, couverts de fruits d'or. Enfin, j'approche du chateau, qui est toujours magnifique, precede d'un grand parterre de roses, j'etends la main pour en cueillir une, et, au moment ou je vais la saisir, je me reveille, si triste et si bouleversee que j'eclate en sanglots.

Malgre moi, je me laissai impressionner par le recit de Francoise, mais je la grondai de se montrer aussi superstitieuse. Je lui prouvai que nos songes portent l'empreinte de nos craintes, mais non la forme de notre avenir. Et je redoublai d'eloquence a mesure que je voyais la gaité renaitre sur le visage de l'enfant.

Elle avait jete son grand chapeau blanc sur un fauteuil, toute sa jeunesse riait a travers elle, comme le soleil dans le feuillage d'un arbre. Ses cheveux lourds, d'ou glissaient quelques boucles rebelles, avaient des reflets d'or rose.

Elle se jeta dans mes bras en s'ecriant:

--Meme si je vous decois, un jour, monsieur Pierre, promettez-moi de ne pas m'abandonner!

Et comme elle posait sa tete sur mon epaule, j'appuyai mes levres sur son front; mais jamais je n'eus une aussi grande crainte de faire une erreur de direction.

CHAPITRE XIV

Dans lequel Valere Bouldouyr perd quelque peu de sa personnalite.

"C'est que nous ne perissons meme pas en qualite d'originaux, mais seulement comme copies d'hommes disparus depuis longtemps qui nous ressemblaient en corps et en esprit, et qu'il naitra apres nous des hommes qui auront encore le meme air, les memes sentiments et les memes pensees que nous, et que la mort aneantira aussi.

Henri Heine.

Il m'arrivait souvent, l'apres-midi, de monter chez Valere Bouldouyr.

J'aimais a lui faire evoker les fantomes de sa jeunesse; il me parlait des poetes qu'il avait connus et dont il etait fier d'avoir serre la main. Il me repetait sans fin les propos que Stephane Mallarme avait tenus devant lui, dans cette petite salle a manger de la rue de Rome, celebre aujourd'hui. Il me depeignait aussi Verlaine, assis dans un coin de cafe, engonce dans son cache-nez rouge, avec son visage de Gengis-Khan, traverse d'eclairs mystiques. Il avait croise, un jour, au seuil d'une revue, Laforgue, frele, pale et delicat comme le spectre de son propre Pierrot. A maintes reprises, il avait rendu visite a Leon Dierx, affable, mais lointain et ceremonieux, a demi aveugle deja, et qui le recevait avec dignite dans un petit salon, aux murs duquel flambaient deux fetes galantes de Monticelli.

Mais c'etait surtout de Justin Nerac que Valere Bouldouyr me parlait. A force de me le depeindre, il finissait par lui rendre une existence veritable; j'en arrivais a penser a lui comme a quelqu'un que je connaissais, que j'avais frequente et presque aime. Valere vivait a la lettre avec son souvenir. A l'entendre, Justin Nerac avait eu une sorte de genie, comme tant d'autres etres, helas! qui ne l'ont pas manifeste davantage et qui ont emporte dans leur mort prematuree des projets sans nombre et l'illusion de leur grandeur meconnue.

Je vis un portrait de ce Justin Nerac: une longue figure chevaline, avec des joues rebondies et molles d'enfant, un regard de myope, un enorme front bombe, traverse par une meche de cheveux mal alignee.

J'appris par Bouldouyr qu'il etait d'une taille demesuree, qu'il marchait en vacillant un peu, comme si une tete trop lourde, sur son long corps maigre, allait l'emporter a terre, et qu'il etait si bon et si timide que tout le monde abusait de sa douceur, de sa faiblesse et de sa bienveillance.

--Je vous ai parle souvent de Nerac, me dit un jour Bouldouyr, mais, au fond, vous ne le connaissez guere. Je vais donc vous preter quelques-unes de ses lettres; vous les lirez et vous comprendrez alors mes regrets et mon desespoir.

J'emportai chez moi une liasse de papiers a peine jaunis. Les lettres de Justin Nerac etaient curieuses, en effet; je compris que l'ami de Valere Bouldouyr etait un de ces hommes qui mettent dans leur conversation et dans leur correspondance ce qu'ils n'auraient jamais la force, ni la patience d'exprimer par une oeuvre durable et qui donnent a ceux qui les entourent l'illusion d'un grand esprit, parce que cette illusion est plus sensible dans une presence vivante qu'en un froid et volontaire volume, incorruptible temoin des pensees de son auteur.

Je recopiai quelques-uns des fragments les plus significatifs de ces lettres, et je les cite ici; elles contribueront a eclairer, par reverberation, la physionomie de Valere Bouldouyr.

_Paris,

27 octobre 1887._

Mon cher Valere,

_J'ai passe hier une journee melancolique a regarder tomber les dernieres feuilles des arbres dans mon petit jardin. Il faisait un temps un peu gris, comme je les aime; pas de pluie, mais un ciel tres bas et couleur de tourterelle, de rameau d'olivier, de perle, que sais-je encore?

Tu sais que j'ai toujours eu beaucoup de gout pour ce genre d'occupations et quelques autres du meme style. Je serais bien capable, comme ce delieeux personnage du "Misanthrope", qui ressemble deja a un heros de Musset, de passer mon apres-midi a cracher dans un puits pour faire des ronds dans l'eau. Je sais aussi jouer au bilboquet, susciter d'interminables ricochets ou gonfler des bulles de savon, irisees et lourdes comme des vessies de reves. Et je regrette que les circonstances ne me permettent plus de lacher dans le ciel ces cerfs-volants que celebre un vers de Coppee.

Or, j'ai cru longtemps que ces diverses manifestations de mon activite temoignaient d'un irresistible penchant a la poesie; mais c'est la, mon cher ami, une grossiere erreur. Les vrais poetes ne font rien de tout cela, mais ils travaillent et ils enferment dans une forme savante des emotions qu'ils n'ont pas toujours, tandis que nous, pauvre Valere, nous les ressentons, mais nous ignorons l'art de les exprimer. Nous allons, nous venons, nous fumons, nous flanons, nous causons, nous parlons du but de l'art, nous cueillons de boutons d'or et des millepertuis, nous sommes amoureux de simples filles a qui nous offrons des galanteries exquises et que nous traitons en reines de Saba, sans voir que leurs diamants sont du strass, nous nous comparons mentalement a Virgile, a Tibulle, a Theophile de Viau, a Aloysius Bertrand; en un mot, nous pechons, ou mieux, nous cherchons a pecher la lune! Mais nous ne sommes pas des poetes, mon cher Bouldouyr, nous sommes des reveurs, c'est-a-dire des paresseux.

Voila ce que j'ai decouvert hier, en regardant tomber mes feuilles; elles etaient bien jolies, roses, violettes, dorees, sous ce ciel gris comme une fumees de cigarette. Mais, quand elles s'entassaient dans un coin du jardin, elles devenaient brunes, sales noires, pourries. Ca faisait un assez vilain spectacle...

Pas des poetes, mon bon Valere, des abstracteurs de quintessence, des faineants! N'est-ce pas que c'est a se briser la tete contre un mur?..._

_Albi, 30 septembre

1889._

_Me voici depuis huit jours dans ma ville natale, mon cher ami, et deja je brule de m'enfuir; le paysage est beau, cependant, et quand je regarde les jardins croulant de l'archeveche, les eaux epaisses et compactes du Tarn, couleur d'angelique, et les petits moulins qui detachent sur elles leurs silhouettes vieillottes, je retrouve mes plus

heureuses impressions d'enfance; elles se rabattent sur moi, chaudes et douillettes comme la pelerine a capuchon que je portais quand j'allais au Lycee! Mais, au milieu des miens, je me sens aussi etranger que si je venais de tomber en terre laponne. La misere de leurs pauvres existences me donne de veritables nausees. Leur vie s'ecoule sans douleur, ni joie dans un pele-mele d'interets puerils, de calculs derisoyes, d'apres disputes. Rien n'existe pour eux hors de leurs mornes combinaisons et de leurs potins stupides. Mon beau-frere, Gaillardet-Pomponne, ne pense qu'a la chasse; mon beau-frere de Figerac-Lignac, qu'a accroitre ses terres, et mon frere Eudoxe se meurt d'envie, de mechancete et d'intrigues mal ourdies. Quand ils sont tous reunis et que je les ecoute, il me vient une veritable sueur d'angoisse. Je souffre de ce qu'ils disent, de ce qu'ils pensent, comme je souffrirais de leur arrestation, de leur condamnation par une cour d'assises; j'ai honte pour eux de leurs propos, de leurs desirs, comme si les anges nous jugeaient. Se peut-il que le meme sang coule dans mes veines et dans celles de mes soeurs? Oh! m'en aller d'ici, etre seul, ne plus rien ecouter ou me promener avec toi, tranquillement, sur les quais de Paris, m'attarder au Vachette ou au Procopie, me cacher n'importe ou, mais ne pas rester dans ma famille a entendre parler d'argent, d'argent, toujours d'argent!_

Paris, 2 mars 1895.

_Imagine-toi qu'il m'est venu, hier, mon cher Valere, le plus extraordinaire sujet de roman qui se puisse voir. Si j'avais quelques loisirs, comme je serais heureux de l'ecrire! Mais, hélas! quand donc aurai-je quelques loisirs? Enfin essaie de te représenter l'histoire d'un homme qui ferait toutes les nuits le meme reve, ou plutot qui aurait en songe une vie aussi logique, aussi continue, aussi evidente que la notre. Le jour, il serait comme toi et moi un petit employe de ministere, mais, les paupieres closes, il se retrouverait grand seigneur a la cour d'Angleterre, dans les dernieres annees du XVIe siecle ou les premieres du XVIIe. Il connaîtrait le luxe et l'opulence, il aurait des aventures, des amours, des amities celebres; il vivrait dans l'intimite de la comtesse de Bedford, de la comtesse de Suffolk, de lady Susan Vere, de lady Dorothy Rich, de lady Walsingham, de la comtesse de Northumberland, il frequenterait sir Walter Raleigh, il irait a la _Mermaid_ boire avec Shakespeare et Ben Jonson, il assisterait a ces _masques_ qui faisaient alors la joie des courtisans et prendrait meme sa part de tant d'allegories mythologiques, qui melaient au monde des vivants celui des entites et des dieux. Au milieu des Heures, vetues de taffetas noir et constellees d'etoiles, entre la Fantaisie, qui a des ailes de chauve-souris et des plumes de toutes les couleurs, et l'Eternite qui porte une robe tricolore, longue comme les siecles, il représenterait tour a tour le Temps, le Sommeil, Hesperus et Promethee. Puis le jour venu, il reprendrait sa triste place au ministere entre toi, Lardillon, Tubart, Cacaussade et moi. Peux-tu te représenter a la fois l'orgueil, l'humiliation, l'apothose et la decheance de ce malheureux? Il en arriverait, bien entendu, a croire que sa vie reelle est a Londres et que, chaque jour, le meme cauchemar le ramene a Paris, dans un bureau de ministere. D'ailleurs

quelle preuve aurait-il qu'une de ses existences est plus authentique que l'autre, sinon parce qu'elle a commence plus tot?

Je ne sais encore comment se terminera mon histoire: peut-etre par le suicide de mon heros. Un jour, brusquement, sans motif appreciable, il cessera de rever. Alors il ne pourra plus supporter cette miserable vie que nous menons, une fois prive des compensations que chaque nuit lui apportait. Mais quand aurai-je le temps d'ecrire? Les annees passent, passent, et tout s'en va en projets, en velleites, en brouillard..._

_Sanary, 16

août 1897._

_Je vieillis, je vieillis, Valere, c'est affreux a dire. Je ne sais ce que je vais devenir, mais cela me fait peur. J'etais a la campagne, hier soir, chez un ami, par la plus belle nuit du monde, assis sur un vieux banc de pierre, encore tiede de la chaleur du jour, au pied d'un cypres enorme. La nue etait pale; le croissant de lune qui s'abaissait a l'horizon avait tant d'eclat et de relief qu'on aurait pu le toucher de la main. Un vent vague et doux se roulait dans les arbres; on entendait des cors qui jouaient faux, puis ce sifflement infatigable que font, je crois, les courtilieres. Et je me souvenais des emotions ou une pareille nuit m'eut jete dans ma jeunesse: une ivresse desesperee, le desir de se perdre en sanglotant dans l'amour d'une femme, de se rouler par terre, de s'aneantir et de se confondre avec la nature, une melancolie effrenee d'homme primitif, trouble par le voisinage de Dieu. Mais, hier, tout au contraire, je n'eprouvais rien qu'une paix legere et un peu ennuyee, je reconstruisais par le souvenir ces delires de ma jeunesse, et je les jugeais factices et puerils. J'en souriais meme, je ne desirais rien, je ne souffrais pas, je ne regrettais plus. Je me plaisais a mon indifference, je m'estimais d'avoir l'esprit assez lucide pour bien comprendre la cause de ces enthousiasmes et de ces ardeurs. Et puis, soudain, je me suis dit: "J'ai perdu le pouvoir divin! Que m'importe cette raison dont je suis sottement fier, cette maitrise de moi-meme, cette moderation, cette sagesse etriquee! Ce qui etait beau, ravissant, c'etait de sentir aussi furieusement, d'etre emu, de pleurer, de se tordre d'amour en appelant Semiramis, Ophelie, Diane de Poitiers, la fille du jardinier, ou meme la mort, parce que la mort, c'est encore une femme... Quand je possedais tout cela, j'etais un millionnaire; aujourd'hui, avec ma mesure, mon ordre, ma clairvoyance, je suis devenu un mendiant!

Je n'ai pu dormir de toute la nuit; je me levais de temps en temps, je me regardais dans une glace; il me semblait que, sous mes yeux, je voyais mes tissus vieillir, s'user, mes cellules, mes cheveux grisonner. J'aurais tout donne, mon bon ami, pour retrouver cette frenesie, dont j'avais fait fi d'abord; mais que peut-on donner quand on n'a plus rien?_

_Pau, 2 avril

1899._

_Helas! non, mon cher Valere, je ne vais pas mieux. Mes crises augmentent et deviennent de plus en plus douloureuses. Je lis entre les paroles reservees des medecins qu'ils me considerent comme condamne. Je n'affecterai pas avec toi, mon meilleur ami, un stoicisme que je n'ai guere; Je mourrai, certes, sans plainte, mais non pas sans regret. Il est impossible d'imaginer, avant d'en etre reduit la, la figure que prend la mort, lorsqu"au lieu de nous apparaitre tres loin, au bout de la vie, comme une chose inconcevable, on s'apercoit tout a coup de sa presence a nos cotes. Je pense a elle nuit et jour. Chacune des emotions agreables que me donne encore la vie m'arrache ce cri: "Et cela aussi, il me faudra le quitter!" Et ces emotions deviennent aujourd'hui si nombreuses que cette vie elle-meme, que je jugeais mediocre, me semble un lieu de delices.

Si j'avais rempli la mesure exacte de ma destinee, je mourrais avec moins de tristesse. Mais je n'ai rien ete, et je ne laisserai rien derriere moi: ni oeuvre, ni enfant, rien qui porte le temoignage que j'ai appartenu a ce monde. La paternite est une belle chose, moins belle cependant que la gloire. Ah! Bouldouyr, s'en aller ainsi tout entier, et encore jeune, quelle misere! Etre un de ces morts anonymes que l'on oublie le lendemain de leur trepas et n'avoir meme pas la satisfaction de se dire que l'on revivra dans l'herbe et dans les fleurs, puisque, dans notre absurde pays d'Occident, on isole les cadavres derriere des planches, comme des marchandises de luxe, au fond de caveaux ridicules qui les separent de la nature!

Entre un homme qui voit la fin devant soi, toute proche, et celui pour qui elle est encore lointaine et irrealisee, entre toi et moi, il n'y a plus aujourd'hui de langage commun; je suis entre deja dans la solitude effroyable de la mort. Les paroles humaines commencent a perdre tout sens pour moi, et cependant je suis plus que jamais avide d'en entendre d'affectueuses et de consolantes. Ecris-moi encore, écris-moi souvent, mon cher Valere; j'essaierai de te comprendre une derniere fois..._

Quand je rendis ce paquet de lettres a Valere Bouldouyr, il me dit que la lettre de Pau etait la derniere, en effet, et que son ami etait mort quinze jours apres.

Il ajouta sentencieusement:

--Avez-vous jamais rien lu d'aussi beau?

--N..., non, murmurai-je, interloque par la naivete d'une telle question.

Mais je compris aussitot que Valere Bouldouyr ne trouvait aussi belles ces quelques lettres que parce qu'elles refletaient sa vie intime, a lui, tout autant que celle de Justin Nerac.

CHAPITRE XV

Ici M. Valere Bouldouyr se peint au naturel.

"C'est une antipathie naturelle que j'ai pour les croisades, et cela des mon enfance. Je hais Don Quichotte et les histoires de fous; je n'aime point les romans de chevalerie, ni ceux qui sont metaphysiques; j'aime les histoires et les romans qui me peignent les passions et les vertus dans leur naturel et leur verite.

Mme Du Deffand."

Quand un ecrivain realise son oeuvre, son imagination suit une pente naturelle; aussi lui est-il aise de vivre dans un bonheur relatif.

Mais chez celui a qui le destin a refuse le pouvoir extraordinaire de l'expression, l'imagination fermente et stagne sur place, l'empoisonnant peu a peu, viciant les sources de son emotion.

Jamais cela ne me parut plus evident que certain soir, ou Valere Bouldouyr me demanda de diner avec sa niece. Comme nous etions tous les trois seuls, il s'abandonna librement a sa verve, et j'eus alors l'occasion de constater a quel point mon pauvre ami avait une felure - ou qui sait? une etoile! - dans le cerveau.

Il me parut tres surexcite quand j'arrivais chez lui. D'ailleurs, l'odeur qu'il degageait et la vue d'une bouteille sur un gueridon m'eussent revele, si je ne l'avais pas soupconne deja, que le vieux poete ne dedaignait pas de demander des secours a celle que Barbey d'Aurevilly appelait la Maitresse rousse. Aussi commença-t-il immediatement a s'attendrir et a exalter. Il tournait en rond dans ses minuscules pieces et, de temps en temps, s'arretait pour jeter un coup d'oeil de satisfaction sur la table deja dressee et sur les quelques vases ou trempaient de greles glaieuls.

L'arrivee de Francoise acheva de le griser. Elle etait d'ailleurs plus charmante que d'habitude. Ses yeux, d'un beau vert jaune, riaient, et les mechés deroulees et luisantes de sa chevelure d'or brun lui donnaient, une fois de plus, l'air d'une fraiche naiade, qui sort matinalement de quelque lac, encore inconnu aux mortels.

Des truites saumonees, montees toutes chaudes du restaurant d'en face, un pate onctueux, achete avenue de l'Opera, et une salade russe composee et preparee par Bouldouyr lui-meme, composaient notre festin.

Je ne crois pas avoir jamais vu une physionomie plus heureuse que celle de Valere, ce soir-la. A tout instant, il me prenait la main et la serrait avec energie, ou bien, s'emparant, par-dessus la table, de celle de Mlle Chedigny, il la baisait passionnement.

--Ah! disait-il, y a-t-il un plus grand bonheur au monde que d'être enferme chez soi, avec des gens que l'on aime, et de partager ces trésors de l'intelligence et de la sensibilité, qui sont le prix de notre vie! Le ciel est noir, il va pleuvoir tantôt, sans doute, mais qu'importe! Qu'importe le tonnerre, la grêle, la neige, même (il ne risquait pas grand'chose à la narguer, par cette lourde soirée de juin). Je me sens libre et gai, aujourd'hui, comme un adolescent. Il me semble que j'ai vingt ans, tout l'avenir devant moi et que, cette fois-ci, la vie tiendra enfin ses promesses. Ah! Françoise, si je t'avais rencontrée à l'aube de ma destinée, que n'eusse-je accompli pour toi! Tu m'aurais donné le courage, que je n'ai pas eu, et le Walhall m'est demeuré ferme. - A ta santé, Françoise! A la votre, mon bon Salerne!

Il buvait beaucoup, sa nièce l'imitait, et ses yeux de plus en plus brillants, ses rires nerveux, me révélaient qu'elle était prête à suivre fidèlement son oncle dans le monde funambulesque de sa fantaisie.

--Depuis la mort de mon pauvre Justin, dit-il, je n'avais pas connu des heures pareilles! Quand il vivait, nous passions souvent toute la nuit à causer. Nous nous plaisions à nous raconter les mille incidents d'une vie imaginaire, dans un intarissable dialogue. Je m'asseyais à un coin du divan, Nerac, à l'autre, et nous commencions ainsi:

"-Je suis le sultan Haroun-Al-Raschid.

"Et Justin Nerac, me répondit:

"-Et moi ton premier vizir!

"Et le colloque continuait en ces termes:

"-C'est la nuit, je sors secrètement de mon palais, je me faufile le long des rues obscures.

"-On dirait qu'on a mis la nuit au frais dans un vaste seau ou trempé un glaçon...

"-La lune, en effet, fond lentement au-dessus des palmiers qui s'égouttent... On entend, au loin, aboyer de petits chacals.

"-Les souks sont fermés; quelques bons Arabes dorment accroupis au pied des maisons, pareils à de gros tas de sel...

Il fallait entendre Valère mimer la conversation, imiter la voix rocailleuse et sonore de Nerac, certes, sans arrière-pensée de moquerie, mais parce qu'il avait gardé le souvenir précis de son timbre. Il fallait l'entendre nous raconter l'enlèvement d'une jeune fille par un cavalier, la surprise de Justin Nerac reconnaissant en elle la personne dont il était justement amoureux, leur irruption à tous deux dans un caravansérail plein de chevaux, leur poursuite éperdue à travers la ville, puis dans le désert... Ou bien, il était

empereur de la Chine, grand seigneur a la cour des Valois, legionnaire romain, poete romantique; et toujours d'extraordinaires aventures lui survenaient!

Le bon Bouldouyr rougissait, s'animait. J'avais peine a croire que, de l'autre cote de la rue, se trouvat mon modeste interieur, que la jeune fille qui l'ecoutait fut une pauvre dactylographe. Je courais derriere Valere de siecle en siecle! Une existence entiere vouee a lire des vers, des romans, des memoires historiques, semblait crever par places et laisser entrevoir de grands morceaux de reves irrealisees, comme l'on decouvre parfois, pris dans la vitrification d'un glacier, un cadavre qui y sejourne, intact, depuis des annees.

Je ne sais si Francoise Chedigny pouvait suivre son oncle dans cette orgie de souvenirs imaginaires. Je crois que la plus grande partie de ses discours lui echappait, mais le peu qu'elle en comprenait devait lui monter au cerveau, en bouffees romanesques, plus surement encore que le vin mousseux qu'elle buvait dans un verre de Venise depareille, que Justin Nerac avait legue a son ami avec le secretaire de marqueterie et la commode Louis XVI.

Et comme si Bouldouyr eut craint que sa niece ne participat point suffisamment a la fete spirituelle qu'il lui donnait, il se tourna vers elle et s'ecria comme un vieux fou qu'il etait:

--Ah! Francoise, je ne me console pas de penser a la pauvre existence que tu menes et que tu es condamnee sans doute a mener toujours! Jamais je n'ai autant souffert de ma misere! Je voudrais avoir de l'argent a te laisser, beaucoup d'argent! Je voudrais que tu fusses riche, puissante, adulee, que tu jouisses de tout ce qui fait la vie digne d'etre vecue: l'amour, la fortune, le plaisir. Ceux qui ont comme toi la beaute, la jeunesse, l'esprit, ne meritent-ils pas de posseder ce monde qui est cree pour eux? Moi, j'ai souffert affreusement, miserablement, de ma mediocrite, de la mediocrite dans laquelle je suis ne, dans laquelle j'ai vecu, dans laquelle je vais mourir, mais j'avais mon imagination pour lui echapper, j'avais quelque part dans un coin de ma maison une petite porte qui ouvrait sur l'ecurie de Pegase... Oh! c'etait un pauvre Pegase, un Pegase a demi boiteux: n'importe, c'etait lui encore et je l'enfourchais, et nous nous allions tous deux loin, loin, bien loin... Ah! quel beau temps c'etait!

Il cessa de parler, ses yeux se fermerent a demi. Ou regardait-il et que voyait-il?

J'aurais voulu savoir, - et je ne l'ai jamais su, - en quoi consistait cette reverie qui avait console Bouldouyr. Cette croyance a sa propre imagination ne constituait-elle pas le plus clair de cette imagination?

Des lectures, de vagues reveries, d'interminables conversations avec Justin Nerac, voila, je pense, quelle avait ete cette part de songe que Bouldouyr jugeait si belle. Mais peut-etre aussi avait-il eprouve des delices inconnus, l'influence d'une magie secrete que je ne pouvais meme pas entrevoir! En ce cas, j'etais bien force de reconnaitre

combien un pauvre bonhomme comme lui, un rate, m'était encore supérieur, et j'acceptais docilement cette leçon d'humilité.

Valère Bouldouyr s'était levé; il fit quelques pas dans la pièce en chancelant un peu, et, comme Françoise le suivait, il la prit par la taille et l'entraîna jusqu'à la fenêtre. Au-dessus de ma maison, quelques étoiles très pâles apparaissaient. Le vieux poète les regarda:

--Croyez-vous, Pierre, me dit-il, qu'on souffre, qu'on désire, qu'on rêve là-haut comme ici? Est-ce que, d'étoile en étoile, des êtres identiques éprouvent les mêmes vanités? A quoi bon alors? Je veux croire que, dans ces mondes scintillants, on obtient ce que l'on a inutilement espéré ici-bas. Ainsi, Françoise, dans une de ces planètes, quand tu seras immortelle, tu vivras dans un enchantement perpétuel, et belle comme Cléopâtre, célèbre comme Valentine de Pisan, tu improviseras les plus beaux chants du monde, devant un auditoire de poètes qui baiseraient tes pieds nus.

--Vous y serez, mon oncle?

--Si, j'y serai! Tiens, d'ici, en regardant bien, Françoise, tu pourrais distinguer ma place, là, dans ce coin à gauche? La vois-tu? Et je n'y serai pas seul! Tous mes bons camarades, les symbolistes, y seront avec nous. Car on peut bien nous adresser toutes les critiques qu'on voudra, ce qu'on ne nous contestera jamais, à mes amis et à moi, c'est d'avoir aimé la poésie plus que tout!

Françoise, troublée par tant de paroles, laissa tomber sa tête blonde et décoiffée sur l'épaule de son oncle et demeura ainsi, sans parler.

--Pauvre petite! Murmura-t-il.

Ils revinrent à pas lents vers la table; Bouldouyr s'assit lourdement et remplit de rhum un verre à bordeaux.

--Ne buvez plus, mon oncle, dit-elle.

--Si, si, dit-il, j'ai besoin de boire aujourd'hui. Les anciens appelaient cela le Lethé, je crois. Mais il suffisait d'en avoir goûté une fois, et la vie terrestre était oubliée. Moi, j'ai beau boire, je vois toujours la vie terrestre sous mes yeux: la vie terrestre! Cela tient du lazaret et de la ménagerie, de la fosse commune et du marché d'esclaves... Pouah!

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées!

Mais toi, toi, Françoise, que vas-tu devenir là-dedans!

A ce moment, Françoise Chedigny consulta sa montre:

--Il est onze heures, mon oncle! Laissez-moi m'échapper bien vite! Que dirait-on chez moi si j'étais en retard!

Elle mit son chapeau en toute hate et s'elanca vers l'escalier. Nous l'entendimes encore crier de marche en marche:

--Bonsoir, mon cher oncle! Merci, merci!... A bientot!

Je regardai Valere Bouldouyr tasse sur sa chaise, les yeux injectes de sang, le visage enflamme.

--Salerne, me dit-il, d'une voix rauque, j'ai menti toute la soiree, menti pour amuser Francoise. Mais elle sait que je lui ai menti. Et je me suis menti de meme tout le long de mes jours. Chacun de nous en fait autant. Je crois que, si nous avions, une fois, le courage de nous dire la verite, sur nous-memes et sur la vie, nous nous reduirions aussitot en poussiere, a force de honte et de desolation.

CHAPITRE XVI

La derniere fete.

"Nous nous taisions. Parfois un craquement dans un verger, c'etait une branche de prunier surchargee, qui cassait, c'etait cent jeunes fruits voues a la mort. Parfois un cri dans un sillon, c'etait la musaraigne saisie par la chouette. Une etoile filait. Toutes ces petites caresses d'une mort puerile, ou d'une mort antique et perimee, flattaient notre coeur et lui donnaient une minute son immortalite."
Jean Giraudoux.

Je devais une fois encore assister a l'une des fetes de mon ami M. Bouldouyr, et comme ce fut la derniere, elle a laisse dans mon esprit un souvenir ineffacable.

Nous croyons, en general, que nous n'avons aucune prescience de l'avenir; mais, si nous reflechissions mieux, nous nous rendrions compte que, sans savoir exactement ce qui va nous arriver, nous avons, a certains moments de notre destinee, une sorte de pressentiment, non une vision precise et limitee, mais une sensation confuse, indefinie comme une ombre, intense, penetrante, de certains etats d'esprit, que les circonstances vont bientot developper en nous.

S'il en etait autrement, pourquoi aurais-je ressenti une telle melancolie en entrant dans le petit appartement de mon vieux poete, pourquoi une impression de tristesse aussi morbide, aussi continue, m'aurait-elle accompagne durant ces heures nocturnes, - et pourquoi chacun de nous semblait-il mal a l'aise, trouble, fremissant, au lieu d'eprouver l'aimable et puerile gaité que nous manifestions d'habitude dans ces invraisemblables reunions?

Nous etions aux derniers jours du printemps. Apres des giboulees tardives, des orages intempestifs, venaient soudain des journees

lourdes, egales, brulantes. Deja, aux fleurs a peine nees des avenues succedaient des feuilles roussies, deja, au plaisir printanier de vivre une torpeur angoissee une indifferance animale et presque hostile.

Je revois la petite piece ou Valere avait dresse le souper, avec sa table servie, ses argenteries, ses candelabres blancs et les bouteilles d'Asti dans un coin, - je revois les livres de Valere, ses chers livres bien ranges sur une etagere, et au-dessus, dans un cadre de chene, une eau-forte d'Odilon Redon, qui montrait un Pegase blanc se debattant dans une mer de tenebres, je revois les fleurs qui s'epanouissaient dans chaque vase, - jamais il n'y en avait eu autant, - ces roses sans regard et qui ne sont qu'une bouche ouverte et pamee, ces lys alourdis, qui vous contemplant du haut de leurs pistils d'or, avec une ineffable pitie, ces hortensias sterilises des leur naissance, ces iris sortis d'une armurerie, tous ces lilas. Bouldouyr se doutait-il, lui aussi, que c'etait la derniere fois?

Et je le revois, lui-meme, avec sa robe de chambre bariolee et ses larges conserves d'ecaille, son air de magicien et de bourgeois de Chardin, et je revois le petit musicien italien, zezayant et timide, tout basane sous ses cheveux blancs, et nous tous, enfin...

On dansa peu; il faisait chaud. Chaque couple causait, et Valere, ouvrant un livre, me montrait du doigt un vers de Samain, un vers d'Albert Saint-Paul, le violon disait ces choses tristes qu'on imagine entendre, dans un pavillon de Vienne, devant une archiduchesse poudree et qui va devenir cendre.

Nous passames a table; la conversation etait lente, incertaine, genee; on s'adressait moins a son voisin, a sa voisine, qu'a un autre soi-meme, qui aurait ete la, invisible, faisant figure de double, de fantome, proposant un intersigne ou une enigme. Parfois, une rose s'effeuillait sur la table, une bougie inclinait soudain sa flamme au coeur noir a un courant d'air insensible pour nous. Si un meuble craquait, nous tressaillions, si un papillon tournait autour des lumieres, nous avions un serrement de coeur... Il y a des soirs comme cela ou l'on refuserait l'invitation du Commandeur!

Seul, le vieux violoniste semblait ne se douter de rien et riait aux anges. Bouldouyr l'appelait Pizzicato, et je ne lui ai jamais connu un autre nom.

--Allons, Pizzicato, mon ami, donnez-moi votre verre que je le remplisse. Vous ne buvez rien...

--Oh! si, si, _Signore._ Deja, tout tourne autour de moi et si j'etais dans ma ville, bien sur, je verrais deux tours de Pise se balancer a cote l'une de l'autre et finir par se casser le nez...

--Pour si peu, _amico_Pizzicato?

--Helas! _Signore,_ repondit le petit musicien, en rougissant sous son

hale, je ne bois que de l'eau, vous savez, tout le long de la vie...

Et il jeta un regard apitoyé sur sa petite veste rapée, sur sa cravate noire roulée en corde.

Cette allusion à sa misère rembrunit le bon Bouldouyr.

--Ah! dit-il, en hochant la tête, ce monde est mal fait, mal fait! Les meilleurs de nous n'ont que leurs rêves. Nous sommes comme des oiseaux-lyres, comme des paradisiens qui se débattraient sous un filet en regardant l'espace, tandis que les oies, les pintades, les corbeaux, en pleine liberté, nous nargueraient en se dandinant autour de nous.

Les images de Valère Bouldouyr n'étaient pas très supérieures à sa poésie, et il le savait bien. Il me regarda d'un œil suppliant: il espérait toujours que je ne m'en apercevrais pas. Je l'approuvai d'un sourire sans réticence, et son visage s'illumina:

--Ne vous plaignez pas, Bouldouyr, lui dis-je, vous laissez derrière vous quelques belles plumes!

Il savait aussi que ce n'était pas vrai, mais il s'épanouit tout de même. Il n'avait pas tendu en vain de beaux damas dorés les tristes murs de son pauvre escalier. Et puis sait-on jamais quelle coquille égarée sur la grève le grand océan de la gloire va soulever, puis remporter?

--Pourquoi, oncle Valère, dites-vous qu'il n'y a que des rêves? Il me semble que je vois, moi, surtout des réalités fit la petite Blanche Soudaine, qui, avec son œil malicieux, son bonnet rouge et ses culottes courtes, faisait le plus drôle de petit pêcheur napolitain que l'on put imaginer.

Et elle ajouta en reniflant:

--Dame! et j'en vois de toutes les couleurs, des réalités, moi sur le pavé de Paris!

Florentin Muzat sembla sortir de la distraction perpétuelle; il agita ses vastes manches blanches de Pierrot, et il murmura:

--Des réalités? Est-ce que j'en ai vu, moi? Est-ce que c'est vivant, est-ce que c'est mort? Dites, oncle Valère, ça remue?

--Non, non, rassure-toi, Florentin, ça ne remue pas. Tu as raison, comme toujours, mon enfant. Les réalités ne sont pas vivantes, ce sont des ombres sur un mur, des cercles tracés dans la cendre d'un foyer éteint par un doigt distrait, des graines de pavots que le vent qui passe emporte bien loin! Les vérités sont ailleurs.

--Ou? dirent en même temps Blanche Soudaine et l'innocent.

Valère Bouldouyr hocha la tête et ne répondit pas, mais en se tournant

tout bas vers moi, il murmura le beau vers de Mallarme:

Au ciel anterieur ou fleurit la Beaute!

--Et l'amour, oncle Valere, demanda Marie Soudaine, est-ce un reve, une realite?

Sa mantille faisait plus scintillants ses larges yeux magnetiques, une rose rouge flambait a son oreille, et je voyais, par l'entre-baillement de son corsage, s'arrondir et glisser dans la nacre les tons tabac d'une chair brune.

Jasmin-Brutelier la regarda et sourit:

--Il me semble, Marie, que vous etes bien innocente pour votre age?

--Demandez a Francoise! cria soudain Blanche.

Mlle Chedigny rougit.

--Tais-toi, petite peste, murmura-t-elle.

Jasmin Brutelier reprit de la salade de homard, d'un air entendu. Pizzicato vida sa coupe d'Asti. Une rose acheva de s'effeuiller, et nous ne vimes plus que son coeur nu, un coeur ebouiriffe, jaune, inutile. Lechee par une flamme trop courte, une bobèche eclata.

Nous nous levions de table; Bouldouyr s'appuya lourdement sur mon bras, et nous vinmes ensemble jusqu'a la fenetre. Je lui montrai la mienne.

--Bien souvent, lui dis-je, j'ai vu passer et repasser les ombres charmantes de vos amis dans le cadre de cette croisee. Je ne comprenais guere alors ce qui se passait ici...

--Le comprenez-vous mieux maintenant? Repondit brusquement le poete. Allez, allez, Salerne, je suis un vieux fou... Avais-je besoin de troubler cette jeunesse avec mes pauvres imaginations desordonnees? Regardez-les tous a present! Qu'est-ce que la vie va leur donner? Quand on est Mithridate soi-meme, on n'offre pas du poison a ses amis! Ah! Salerne, que je suis las de ce monde! Comme je voudrais m'endormir!...

Il me quitta brusquement et s'en alla vers sa bouteille de cognac.

Pres de la table, Jasmin-Brutelier parlait bas a Marie Soudaine. Il tenait dans les siennes sa main courte et nue. Je m'eloignai, je poussai la porte...

Il faisait noir dans la piece voisine, la chambre de Valere. On avait eteint les lumieres. Personne ne m'avait entendu approcher. La voix vibrante de Lucien modulait ces mots:

--Je reviendrai alors et je vous epouserai, Francoise. Six mois seront

bien vite passes. Ayez confiance en moi et vous serez heureuse...

--J'ai confiance, Lucien, confiance. Mais, serai-je heureuse?

Je me retirai discrettement. Le pauvre Muzat, accroupi sur une chaise, battait des mains et poussait des cris sourds en regardant, sur le mur, osciller des ombres, quand la brise agitait les flammes des bougies.

Je retournai a la fenetre; nuit d'orage; aucune etoile au ciel; des gémissements d'arbres remues venaient du Palais-Royal. J'entendis au loin un tonnerre. L'air semblait contenir en soi une eponge brulante qui l'absorbait; on respirait on ne sait quelle poussiere compacte. Un enfant pleura dans la maison voisine...

Une petite main passa sous mon bras; Blanche Soudaine s'appuya contre moi.

--Vous ne m'aimez pas un peu, vous qui n'avez jamais rien a faire, monsieur Salerne? Personne ne pense a moi. Je suis trop petite. Je vais cependant avoir bientot seize ans, vous savez... Embrassez-moi, monsieur, voulez-vous? On embrasse bien Marie, on embrasse bien Francoise, et moi jamais! Dites, on m'embrassera plus tard aussi?

Je caressai doucement la jolie tempe delicate et les fins cheveux ondes.

--Helas! Blanche, on t'embrassera aussi, et bien vite, et beaucoup trop tot! Garde, oh! garde encore longtemps cette idee que tu as de l'amour, et du monde, et de tout... Cette idee confuse et noble, dont tu aspires a te debarrasser, c'est ce que l'amour et le monde te donneront de meilleur...

Un eclair ouvrit le ciel, au-dessus de Montmartre, dont le Sacre-Coeur apparut soudain dans une blancheur crue comme de la craie. Blanche poussa un cri de terreur.

--Oh! monsieur Salerne, fit-elle, ne me quittez pas! Il me semble que j'aurai moins peur pres de vous!...

Et le petit pecheur fremissant vint se blottir contre moi, cachant ses yeux d'une main deja abimee par le travail.

Je l'ai deja dit tout a l'heure: c'etait la derniere soiree.

CHAPITRE XVII

Le depart et l'adieu.

"Et cette maladie qu'etait l'amour de Swann avait tellement multiplie, il etait si etroitement mele a toutes les habitudes de Swann, a tous

ses actes, a sa pensee, a sa sante, a son sommeil, a sa vie, meme a ce qu'il desirait pour apres sa mort, il ne faisait tellement plus qu'un avec lui, qu'on n'aurait pas pu l'arracher de lui, sans le detruire lui-meme a peu pres tout entier: comme on dit en chirurgie, son amour n'etait plus operable.

Marcel Proust.

A quelques jours de la, je recus la visite de Lucien Bechard.

Son air solennel, decide, un je ne sais quoi d'absent qui remplacait deja, dans toute sa personne, sa bonhomie, sa gaité habituelle, m'avertirent qu'il avait a me dire quelque chose de grave, - quelque chose que je savais deja, que j'avais appris, en entendant, l'autre soir, deux phrases de sa conversation avec Françoise.

Il me confirma, en effet, son depart. La maison d'edition pour laquelle il voyageait le chargeait d'une importante tournée en Amerique du Sud; s'il reussissait dans cette entreprise, ses patrons lui promettaient de lui faire une situation tres differente de celle qu'il avait chez eux.

--Il faut savoir accepter les responsabilites, dit-il, je pars!

--Quand?

--Dans une semaine.

Je me tus un moment, puis tout bas:

--Et Françoise?

--Je reviendrai, fit-il, sobrement, mais en mettant dans cette parole toute son energie, toute sa foi en elle et en soi.

Je n'osai pas insister davantage, mais, malgre moi, j'avais la gorge douloureusement serree.

Nous parlames un moment encore de choses et d'autres, avec cette hesitation, cette peine que l'on eprouve en face de ceux qui s'en vont, comme si l'espace et le temps, qui vont nous separer d'eux, s'insinuaient deja, faisait entrer soudain entre nous ces mille preoccupations et incidents que nous ne connaissons pas, qui ne se glisseront jamais dans le cercle de notre propre vie!

Quand Lucien se leva pour aller a la porte, il me demanda la permission de m'embrasser, puis il me dit:

--Pierre, s'il m'arrivait quelque chose, la-bas, je vous la recommande. Valere est vieux. Je sais que vous l'aimez aussi, prenez soin d'elle.

Je lui serrai longuement la main sans lui repondre.

--Merci! me dit-il.

Je le regardai sur la dernière marche de l'escalier, souriant et sympathique, avec ses cheveux blonds ébouriffés, ses favoris presque flottants, toute cette vapeur d'or qui baignait son visage rose et frais. Je l'imaginai déjà, un plaid bizarre sur ses épaules, assis sur le pont, voyageur de commerce romantique. Nos goûts littéraires, après avoir été les prérogatives, à leur origine, d'un groupe privilégié, ne sont-ils pas, en effet, adoptés successivement par des classes sociales de plus en plus simples à mesure qu'ils s'éloignent de leur point d'origine? Werther est horloger aujourd'hui, et René, reporter, sans doute, dans un petit journal de province, en une de ces villes si pauvres en faits divers que les chiens écrasés eux-mêmes y sont remplacés par des disparitions de lapins!

Et puis, Lucien Bechard disparut, en me jetant un "au revoir!" sonore.

Je demeurai deux jours sous l'influence mélancolique de ce départ. Après quoi, je me rendis chez M. Bouldouyr, mais sans réussir à le rencontrer. À ma troisième visite seulement, il vint m'ouvrir sa porte!

--Vous savez, cria-t-il aussitôt, Françoise a disparu!

--Disparu!

--Enfin, je ne l'ai pas vue. Elle avait donné rendez-vous à Lucien le matin de son départ. Elle n'y était pas. Il se passe quelque chose d'extraordinaire! Depuis ce jour-là, je suis comme un fou. Ou est-elle? Que fait-elle? J'ai rôdé autour de sa maison, mais je ne l'ai pas aperçue. Je n'ose pas lui écrire: que diraient ses imbéciles de parents en reconnaissant mon écriture? Françoise est mineure, vous savez: mon frère et ma belle-sœur ont encore tous droits sur elle. Je suis fou, vous dis-je!

De fait, avec sa barbe mal faite, ses yeux rouges, son visage hâlé et tiré, il me fit pitié. Et d'ailleurs, comme tous les autres, ne m'étais-je pas laissé attirer par le charme de Françoise, par ses yeux de naïade ou de chatte, par ce qu'elle avait de souple, de glissant et de spontané? Françoise disparue! N'allais-je pas à mon tour en perdre l'esprit, comme Valère Bouldouyr, comme, sans doute, Lucien Bechard, voyageur de commerce romantique, qui se désespérait en ce moment sur le paquebot qui l'emportait vers le Brésil!

Je promis à Valère Bouldouyr d'interviewer la concierge des Chédigny. Je trouvai une avenante personne qui portait sur tous ses traits la révélation de sa tendresse pour l'eau-de-vie. "Mlle Françoise n'est pas malade, me dit-elle, ça, j'en suis bien sûre! Mais elle ne sort plus, il y a eu toutes sortes de micmacs que je ne sais pas... Monsieur a-t-il quelque commission à faire transmettre à Mlle Françoise on pourrait peut-être s'arranger?"

M. Bouldouyr fut atterre?

--On la sequestre, criait-il, pourquoi? Est-ce a cause de moi? A cause de Lucien? Mais Bechard, en somme, c'est un excellent parti pour elle, aux yeux meme de ses idiots de parents, puisqu'elle n'a pas un sou et qu'elle est dactylographe. Je n'y comprends rien!

Helas! je ne comprenais pas davantage. On convoqua Marie et Blanche Soudaine; mais elles ne purent, malgre leurs efforts reiteres, approcher Francoise Chedigny. Elles lui ecrivirent; les lettres leur revinrent, evidemment decachetees et lues par ses parents.

--En plein xxe siecle! Grommelait M. Jasmin-Brutelier. Quelle honte!

--Je n'avais qu'elle au monde, me disait souvent Bouldouyr, c'etait ma joie, mon amour, ma vie! Que deviendrai-je si je ne la vois plus? J'en mourrai, voyez-vous, Salerne!

Je m'efforcai de la rassurer, mais j'etais moi-meme en proie a la plus vive inquietude.

Florentin Muzat mit quelque temps a comprendre qu'il ne rencontrait plus Francoise. Il croyait toujours qu'il l'avait vue la veille. Enfin, quand on eut reussi a lui faire accepter l'idee de sa disparition, il prit un air mysterieux et nous confia solennellement:

--Je vous l'ai toujours dit: ce sont les crapauds qui l'empechent de passer!

CHAPITRE XVIII

Après lequel le pauvre lecteur n'aura plus grand'chose a apprendre.

"... et ce desir, cher a tout grand esprit, meme retire, de donner des fetes..."

Stephane Mallarme.

J'etais reste plusieurs mois sans nouvelles de Victor Agniel. La petite societe que je frequentai avec tant de plaisir m'avait, je l'avoue, un peu distrait de mon filleul. C'est un trait de mon caractere qu'une peur constante de peiner, de froisser les gens. En cette occurrence, - oubliant tout a fait quelle carapace solide formait l'epiderme de ce jeune homme, - j'eus, Dieu seul sait pourquoi! des remords de ma negligence, et je lui envoyai un bout de billet.

J'en recus un autre par retour du courrier: Agniel m'invitait a dejeuner avec lui, dans une rue voisine, ou je trouvai un charmant restaurant Empire, a medallions de stuc, et dont j'appris avec agrement

qu'il etait l'oeuvre de Percier et Fontaine.

Mais j'y decouvris aussi Victor Agniel, congestionne devant un _whisky and soda._

--Ma parole, lui dis-je, je pourrais mourir vingt fois sans que tu daignes t'informer de moi!

--Vous n'etes pas mort, n'est-ce pas? repondit-il avec une certaine brutalite. C'est l'essentiel! D'ailleurs, mon vieux, je vous l'avoue, j'ai eu d'autres chats a fouetter que de m'occuper de votre sante.

--Je te remercie de ta bonte.

--Vous savez que je suis un homme franc et raisonnable. Je dis les choses comme elles sont, comme je les pense...

J'eusse pu lui objecter qu'il y avait sans doute un abime entre sa maniere de voir les choses et ce qu'elles sont en realite; mais je preferais ne pas faire deriver la conversation sur un terrain a ce point philosophique, et je me contentai de lui demander la cause de ses inquietudes. Il n'hesita pas a me la confier:

--Mon vieux, me dit-il, en deux mots, comme en cent, voila la chose: je n'ai pas de chance avec les femmes. Vous vous souvenez de cette malheureuse creature qui, a Saint-Cloud, a voulu m'interesser au clair de lune, - savez-vous qu'elle vient d'epouser un bottier? - eh bien, cette excentrique n'etait rien a cote de celle que j'ai choisie ensuite, a cause de son air tranquille et pondere et de la profonde sagesse de ses parents! Figurez-vous que son pere a eu le malheur de posseder un frere, une sorte de boheme, de rate, qui vit dans un atelier et avec lequel il est brouille depuis vingt ans. Il a rencontre un jour cette pauvre enfant, l'a embobinee, je ne sais trop comment, et a fini par l'entraîner dans son bouge, ou elle assistait a des sortes de bals pares, d'orgies romaines, de messes noires, enfin...

Je lachai de surprise et de desespoir ma fourchette et le morceau que j'allais porter a ma bouche: cette fiancee modeste, cette fleur de boutique, que mon imbecile de filleul se flattait d'avoir decouverte, c'etait Francoise Chedigny, _notre_ Francoise, et j'avais devant moi le mari qui lui etait destine!

J'eus d'abord un tel sentiment de degout et d'horreur que je faillis quitter le restaurant; mais je fis reflexion que cette maniere d'agir m'arrangerait en rien nos affaires et qu'il valait mieux les surveiller de pres, et debrouiller, dans cet echeveau, le fil de Bouldouyr et celui de Bechard.

--Continue, dis-je, d'une voix etouffee.

--Cette pauvre jeune fille, vous l'ai-je dit? etait dactylographe dans une banque. Elle declarait a ses parents qu'elle avait des heures de travail supplementaire et s'en allait courir chez son oncle, qui a ete,

paraît-il, dans son temps, un poète, un décadent! Elle retrouvait la
une bande d'énergumènes, de gens douteux, il y avait même un fou,
paraît-il. En faisant un jour une opération dans cette banque, le père
Chedigny...

--Tu ne m'avais pas dit son nom...

--Vous le savez maintenant! Le père Chedigny, dis-je, a fait allusion,
auprès d'un employé, à ces heures supplémentaires, et appris ainsi la
vérité. On a suivi la petite et découvert le pot aux roses. Ah! je
vous assure que la matine a su de quel bois le père Chedigny avait
l'habitude de se chauffer! Aussi elle n'en mène pas large maintenant!
Elle est enfermée chez elle et ne sort plus qu'avec sa mère, et ce sera
ainsi jusqu'à notre mariage...

Cette fois-ci, je fis un bond sur la banquette.

--Votre mariage! Tu vas l'épouser?

--Pourquoi pas?

--Après ce que tu viens toi-même de me raconter! Un homme raisonnable
comme toi! Tu perds la tête!

--Nenni, nenni, mon petit vieux! Victor Agniel ne perd jamais la tête!
Évidemment, je ne sais pas à quels spectacles écoeurants la pauvre
petite a pu assister chez ce satyre, mais elle est, j'en suis sûr,
scrupuleusement honnête et pure. D'ailleurs, au retour de sa dernière
équipée, je l'ai interrogée longuement; eh bien, je vous assure qu'elle
a beaucoup de bon! Ce n'est pas une irrémissible détraquée comme celle
de Saint-Cloud, l'épouse du bottier. Elle sait raisonner, elle voit
juste. Le vieux décadent et sa bande de fétards à la manqué n'ont pas
eu le temps de la détraquer. Ah! par exemple, un peu plus, et elle
était perdue! Il était moins cinq quand nous sommes arrivés! Enfin,
j'ai confiance en elle; elle a abjuré ses erreurs, elle a reconnu
elle-même que tous ces gens-là étaient des imbéciles et promis qu'elle
n'en reverrait aucun. Elle se rend compte que la vie est une chose
sérieuse et qu'il vaut mieux repriser ses bas, faire des confitures et
compter avec la blanchisseuse que de se gargariser avec des phrases qui
n'ont pas de sens et de parler de la lune, comme d'une chose que
personne n'a jamais vue, sauf trois ou quatre initiales! Moi,
voyez-vous, je voudrais qu'on envoyât à Cayenne tous ces malfaiteurs,
tous ces empoisonneurs de l'esprit public!

--Elle va se marier, répétais-je intérieurement. Ce n'est pas
possible, c'est une feinte. Elle ne peut pas abandonner ainsi Lucien
Bechard, elle l'aime. Fine et délicate comme elle l'est,
supportera-t-elle jamais l'animal qui me parle d'elle en ce moment?

Mais je me disais aussi que Françoise Chedigny pouvait être une
coquette, une comédienne, que je ne la connaissais guère, qu'une série
d'attitudes ne fait pas un caractère et que Victor Agniel semblait bien
sur de son fait.

--Le mariage est-il fixe?

--Oui, je l'épouserai le 1er septembre. Et d'ici là, personne ne la verra que ses parents et moi! Ah! si sa bande espère me l'escamoter de nouveau, elle en sera pour ses frais! Il y a même un escogriffe qui est venu demander des renseignements auprès de la concierge! Celui-là, si je l'y repince, je lui casserai la figure!

Malgré ma cruelle déconvenue, j'eus une forte envie de rire. Agniel continuait:

--Et puis, je ne vous ai pas tout dit: l'oncle Planavergne file un mauvais coton. D'ici à peu de temps, je toucherai la bonne galette!

Je tentai de nouveau de le décourager, de le dissuader de son projet; je lui représentai le danger qu'il y a à épouser une fille qui n'est pas équilibrée, le grand nombre de celles qui sont à l'abri de toute tentation, les hasards de l'avenir.

Mais Victor Agniel secouait la tête:

--J'en fais mon affaire, disait-il; celle-là, je saurai la mater. D'ailleurs, je connais la manière: en trois séances, son père l'a rendue aussi douce qu'un agneau.

Et comme j'insistais, il ajouta:

--Ah! vous êtes bien obstinés! La connaissiez-vous, par hasard?

Sa méfiance éveillée, il ne me restait plus qu'à battre en retraite. Je lui souhaitai ironiquement beaucoup de bonheur.

--J'en aurai, me dit-il, en réglant l'addition, le bonheur est un état raisonnable. Après tout, peut-être qu'une femme a besoin de traverser une crise poétique ou romanesque ou tout ce que vous voudrez. Il vaut mieux qu'elle soit antérieure au mariage; Françoise a eu sa crise, c'est fini; elle est vaccinée. À bientôt, Pierre, je vous inviterai à la noce et vous vous casserez les dents avec mes dragées!

En attendant, je rentrai chez moi, la mort dans l'âme.

CHAPITRE XIX

Le testament de Françoise.

"Des bijoux, de beaux chevaux, une voiture élégante! Versac avait raison. Tout cela vaut mieux que les plaisirs monotones de l'étude. On ne connaît guère le monde, en restant enseveli dans son cabinet.

Berquin.

Je n'eus pas le courage d'apporter tout de suite a Valere Bouldouyr d'aussi funestes nouvelles. Nous n'osons pas envisager dans leur totalite les evenements qui nous affligent; nous croyons toujours qu'il y a en eux une issue secrete, une fente, par laquelle nous pourrions leur echapper. Ou bien, nous nous imaginons qu'un malheur comporte une part de miracle qui va annihiler ses effets. Je me flattai donc quelques jours de cette esperance vaine et vague, qui n'etait, en somme, qu'un masque de ma lachete. Malheureusement, plus j'examinais sous tous les aspects le fait nouveau revele par Agniel, moins j'y decouvrais d'interpretation differente; il etait brutal, evident, massif. Il ne se pretait a aucune elasticite. Je decidai donc d'en aviser mon voisin.

--J'ai des nouvelles de Francoise! s'ecria-t-il, aussitot qu'il me vit.

--Moi aussi!

Il ne m'ecoutait pas, il allait pesamment a un meuble, ouvrait un tiroir et me tendait une lettre chiffonnee. Je la depliai; je lus les lignes suivantes:

Mon cher oncle,

_C'est une lettre d'adieu que vient vous ecrire votre pauvre petite niece, une lettre bien desolee! Ce que je craignais est arrive: mon pere et ma mere ont appris que je vous connaissais! Apres plusieurs scenes effroyables, ils m'ont enfermee dans ma chambre. J'y suis encore sequestree, et si vous recevez cette lettre, ce sera par l'obligeance entremise de la concierge... Mon cher oncle, je ne soupconnaissais pas moi-meme de quoi mon pere etait capable; c'est une brute, une vraie brute! Je tremble encore d'avoir essuye sa colere. Il m'a brisee! Je n'oserai jamais plus affronter son ressentiment! Comment se fait-il que vous, qui etes si bon, vous ayez un pareil frere?

Maintenant tout est fini, je n'ai plus aucun secours a attendre de personne. J'aurai la vie que j'ai toujours redoutee, la vie affreuse et sans esperance, que j'entrevois devant moi comme un enfer! Pres de vous, j'ai cru un moment a la beaute du monde; mais c'est encore plus triste d'etre chassée du Paradis terrestre, quand on a goute a ses fruits!

Oh! mon oncle, mon cher oncle, qui me rendra votre affection si paternelle, si tendre, si vraie? Pourquoi ne suis-je pas votre fille, moi qui vous ressemble tant? Pourquoi ai-je vu le jour entre ces deux corps sans ame? Il est peut-etre tres mal de parler de ses parents comme cela, mais je souffre tant, j'ai tant souffert deja! Il me semble que je vais mourir, que ma vraie existence est finie et qu'on m'enterrera toute respirante dans un caveau sans air, dans un caveau noir et glace.

Pendant que je vous écris, mon cher oncle, il me semble que je cause avec vous et que vous allez vous pencher vers moi et m'embrasser sur la tempe, comme vous le faisiez si affectueusement naguère. Et tous ces souvenirs me reviennent; suis-je déjà une vieille femme?... Gardez mon beau costume et regardez-le quelquefois: je croirai que la petite Françoise du Palais-Royal n'est pas tout à fait morte!

Vous rappelez-vous, mon cher oncle, tous les rêves que nous faisons ensemble? Vous m'entraîniez avec vous à Verone et nous habitions un grand jardin planté de cyprès, qui dominait la ville: un jour, vous creusiez votre parc et vous déterriez une statue de Flore, qui me ressemblait... Ou bien c'était Venise: un peintre célèbre y faisait mon portrait, et quand il était fini et que c'était son chef-d'œuvre, il mourait subitement: alors on ouvrait son testament, on y lisait que, par ses dernières volontés, il désirait être roulé et enterré dans le linceul de cette toile. Vous imaginiez aussi que j'allais épouser un Maharajah et vivre au fond d'un palais fabuleux, occupée à regarder danser les bayadères ou à chasser le tigre dans des forêts bruisantes de paons. Je vous écoutais au crépuscule me bercer de ces contes, - et je me sentais emportée par un grand bonheur! Quelquefois encore, vous me rapportiez les paroles que Mallarmé avait prononcées devant vous, ou vous me racontiez votre unique entrevue avec Villiers de l'Isle-Adam.

Je songe aussi, avec quel désespoir! à nos petites réunions. J'essaie de me représenter tous ces salons illuminés, et ces fleurs partout, et ces corbeilles de fruits, et ces plats pleins de choses extraordinaires, et ces vins que vous m'avez appris à aimer et dont je n'ai pas même su retenir les noms. Et je pense à tous nos amis, et à Pierre, qui était toujours si gentil avec moi, et au pauvre Florentin, que tout le monde croit idiot, et à Jasmin-Brutelier, si comique avec ses idées politiques, et à mes pauvres petites camarades que je ne reverrai plus! Dites-leur à tous combien je les aimais et combien je les regrette et suppliez-les de ne pas m'oublier.

Et vous non plus, mon oncle, ne m'oubliez pas! Mais il ne fallait pas vous faire tant d'illusions sur mon compte. Vous m'avez trompée sur moi-même. J'ai cru à la statue de Flore déterrée, j'ai cru au chef-d'œuvre dans lequel on ensevelissait le peintre de génie, j'ai cru aux chasses au tigre... Comment avez-vous pu me parler sur ce ton? Vous ne voyiez donc pas que j'étais une Chedigny, la fille d'un homme que vous connaissiez bien pourtant! Ce qui me torture le plus, c'est de trahir votre confiance...

Et merci, mon cher oncle, merci pour tout! Vous m'avez donné plus de joie que je n'en méritais. Maintenant, je vous embrasse en pleurant...
Adieu! adieu!_

Valère Bouldouyr pleurait aussi; je lui rendis la lettre. Françoise ne soufflait mot de son mariage avec Victor Agniel: je jugeai prudent de n'en pas avertir le pauvre homme.

--Avez-vous remarqué? fit-il. Lucien n'est même pas nommé!

--Elle lui aura sans doute écrit.

Je n'en croyais rien, mais j'entrevois la cause de ce silence volontaire. Sans doute était-il trop cruel à Françoise de prononcer même le nom de Bechard. Pourtant, si elle l'aimait, comment se résignait-elle à cette sottise union?

--Et vous, Salerne, qu'avez-vous appris?

J'avais appris la prudence; je répondis que les quelques renseignements que je tenais du hasard étaient moins explicites que cette lettre. Valère Bouldouyr n'insista pas. D'ailleurs, son désespoir l'enfermait dans un cachot si étroit que tout lui devenait indifférent.

--Elle reviendra, dis-je, pour lui donner courage, elle s'échappera quand elle sera majeure, et vous la reverrez ici!

Le vieil illusionniste reparut une seconde: il étendit le bras et me dit:

--Je la reverrai sans doute, s'il y a une autre vie, nous nous rencontrerons certainement dans Sirius ou dans la Lyre; mais ici-bas, Pierre, aussi vrai que je suis vivant à cette heure, je ne la reverrai jamais.

L'événement, hélas! devait bientôt donner raison à Valère Bouldouyr.

CHAPITRE XX

Qu'est devenu Pizzicato?

"Adieu, noble reine! Ne pleure pas Mortimer, qui méprise le monde et, comme un voyageur, s'en va pour découvrir des contrées inconnues. Christopher Marlowe.

Ici, il y a dans mes souvenirs un grand espace vide...

Trois jours après ma visite à Valère Bouldouyr, une dépêche m'appela en province: mon frère, avoué à Nantes, venait d'être frappé d'une attaque, et ma belle-sœur m'appela en toute hâte. Je partis sans revoir personne.

Je passai à Nantes trois mois, n'osant quitter un cher malade, chaque jour plus tendre, mais aussi plus exigeant, et sollicité par sa femme de ne pas le décevoir par un adieu prématuré. Cependant, je songeais à

mes amis du Palais-Royal, et m'inquietant d'autant plus d'eux que mes lettres restaient sans reponse, j'avais grand desir de rentrer.

Enfin, mon frere, sinon gueri, du moins hors de danger, je pus revenir a Paris.

A peine arrive, je cours rue des Bons-Enfants, je veux monter, la concierge m'appelle, tandis que je traverse la grande cour, et comme je me retourne, me reconnait.

--Mais ou allez-vous donc, monsieur?

--M. Bouldouyr n'est-il pas chez lui?

--M. Bouldouyr? Comment? Ne savez-vous donc pas?... Nous l'avons enterre dans les premiers jours d'octobre.

En une seconde, je revis mon vieil ami, ses petits yeux vifs, son collier de barbe, sa lourde demarche, et ses fetes modestes, et la douce Francoise au bras de Lucien Bechard; j'eus l'impression d'un immense ecoulement, et les larmes me vinrent aux yeux.

--Mort, Valere Bouldouyr! Et de quoi donc?

--On n'a jamais bien su. Au fond, monsieur, il est mort de tristesse.

Depuis que sa niece ne venait plus le voir, il ne vivait quasiment plus, le pauvre homme! Parfois, il me disait: "M'ame Bonguiou, ca ne durera pas encore longtemps comme ca, j'ai trop de chagrin. A mon age, on ne s'attache pas aux gens pour s'en detacher aussitot apres! Ca va tourner mal!" Il ne croyait pas si bien dire! Il a pris un refroidissement et, tout de suite, il a ete perdu. On sentait qu'il n'avait plus de gout a vivre, il s'est laisse aller. Il est mort comme un poulet, voyez-vous, le temps de dire ouf, et c'etait fini...

Avant de me retirer, je demandai a Mme Bonguiou ce qu'on avait fait de ses livres, de ses meubles.

--Comme il n'avait pas de testament, son frere a herite de tout. C'est un vilain homme, vous savez! Il est venu avec une charrette, il a tout emporte, et on m'a dit qu'il avait tout vendu pour ne rien garder du defunt.

Ainsi il ne restait rien, rien, de cet homme obscur qui avait ete mon ami et en qui, quelques annees, le monde avait pris conscience de sa beaute quotidienne, presque invisible aux autres humains! Il me faut ajouter ici qu'a mon chagrin se melait quelques regrets moins desinteresses.

C'est un dur esclavage que d'etre un collectionneur, un bibliophile! Malgre moi, je songeais a ces beaux livres que j'avais vus la-haut, a ces premieres editions des compagnons d'armes de Bouldouyr, aujourd'hui si rares, aux precieux autographes de Mallarme, a la gravure d'Odilon Redon. Tout cela aussi etait perdu sans remission!

Je me retirai, je regagnai mon appartement, je vins contempler les fenetres closes de mon voisin. Le front contre la vitre, je pleurai a leur vue. L'injustice de cette vie et de cette mort me glaçait de colere et de tristesse. Pourquoi une telle ferocite du Destin, pourquoi mon ami n'avait-il pu, du moins, conserver jusqu'au bout la seule consolation de sa malheureuse existence?

L'automne devastait notre jardin; les charmilles essayaient de conserver quelques feuilles, qui s'agrippaient desesperement a elles, mais il suffisait d'un peu de vent, de moins encore, je pense, de l'ombre tourbillonnante d'une fumee, de la moiteur du brouillard, pour qu'elles se detachent tout a coup, renoncent a la lutte, se laissent tomber. Le grand bassin en etait tout constelle, et le lierre, qui grimpe aux jambes de Victor Hugo, en retenait des grappes. La-dessus trainait un ciel sans eclat, aveugle comme une vitre depolie, et la nuit, les plaintes maussades du vent, soufflant et gromelant dans les cheminees, obsedaient mes oreilles.

--Qu'est devenu Pizzicato? Me demandais-je alors. Et qu'etait devenue Francoise? Je ne pouvais m'en informer chez elle, mais il me restait la concierge de Victor Agniel, rue de la Femme-sans-Tete. J'y appris que mon filleul, apres son mariage avec Mlle Chedigny, avait donne conge sans laisser d'adresse.

--Il n'a pas meme voulu qu'on fasse suivre sa correspondance, ajouta le jeune fille lymphatique, qui me communiqua ces renseignements. Personne ne sait ce qu'il est devenu!

Cette fois, c'etait bien fini! Il ne me restait aucun espoir de revoir la claire enfant aux yeux de naiade. Ces etres charmants que j'avais approches un moment, - juste celui de m'attacher a eux! - avaient glisse de ma vie sans laisser de traces. Jamais une petite societe ne s'etait evaporee aussi vite, et deja ce passe redevenait a mes yeux irreal et fantomatique.

Le soir, j'allais souvent a ma fenetre et je regardais l'immeuble d'en face, muet maintenant, obscur. Savais-je quand j'etais l'hotel de Valere Bouldouyr que son amitie, que celle de Francoise, m'apportaient un tel bonheur? Helas! il en est toujours de meme, nous ne regrettons nos biens veritables que lorsque nous les avons perdus, et, a l'heure de leur possession, nous en convoitions d'autres d'un moindre prix!

Ces regrets et ces remords me troublaient dans mon sommeil. J'y revoyais mes chers disparus. Tantot Valere Bouldouyr m'apparaissait dans son gros paletot de bure marron; il tenait par la bride un Pegase tout blanc et me disait:

--Venez-vous avec moi Salerne? Je vais vous conduire a la verite!

Mais je le perdais aussitot apres, au milieu d'une foule compacte. Une

fois cependant, je réussis à le suivre.

Il allait comme le vent à travers une plaine ronde, aride et nue, où j'avais toutes les peines du monde à ne pas me laisser distancer. Des nuées basses, spongieuses, traînaient au ras du sol. À l'horizon, tout proche, de longues vagues boueuses arrivaient, avec un déferlement sinistre, sous un floconnement d'écume. Bientôt, nous aperçûmes dans la campagne une haute tour énorme, noire, carrée, au seuil de laquelle vacillait une sorte de portique égyptien de marbre blanc. Et soudain, j'eus un éblouissement, car je voyais se dérouler devant moi et s'élever vers la hauteur du monument les marches gigantesques d'un escalier d'or. Murailles, rampes, paliers, tout scintillait, tout jetait des éclairs. Aveuglé par une telle splendeur, je n'osai avancer.

--Montez! Montez! cria Valère Bouldouyr.

Pégase, qu'il avait attaché à la porte, hennissait furieusement. Nous volions presque de marche en marche, éclairés par des statues d'or qui portaient des torches. Au sommet de l'escalier, Valère Bouldouyr me cria:

--Nous entrons chez le Roi du Monde!

Nous étions dans un immense salle, tendue de noir. Partout encore des statues et des torches fumeuses. Au milieu, sur un trône de pierreries, nous vîmes Florentin Muzat. Couronne en tête, tenant d'une main un globe terrestre, de l'autre, le glaive de justice, il portait un manteau d'hermine qui descendait jusqu'à ses pieds. Il nous reconnut et nous sourit gracieusement, puis il nous dit:

--Je règne sur l'humanité entière, mes bons amis. Vous voyez bien que je n'étais pas idiot! Mais les hommes, est-ce vivant? Est-ce mort? Je voudrais bien connaître mes sujets.

Alors j'entendis des sanglots. Je m'aperçus que Françoise, agenouillée devant lui, versait d'abondantes larmes. Une blessure béante souillait son épaule nue, dont suintaient de larges gouttes de sang, qui tombaient, une à une, dans un plateau, jonché de fleurs...

Mon angoisse fut telle que je me réveillai, le cœur serré tremblant encore.

Et ce fut ma dernière entrevue avec Valère Bouldouyr. À dater de ce cauchemar, Françoise et lui désertèrent même mes rêves. La porte de l'escalier d'or était close à jamais pour moi!

CHAPITRE XXI

Fragment d'une histoire éternelle.

"Ricorditi di me che son la Pia!"

Dante Alighieri.

Cependant, deux mois après environ, comme je traversais la rue du Pelican, laquelle est particulièrement tortueuse et sordide, je m'entendis soudain hélér, et je vis sortir d'un hôtel misérable, que surmontait une vieille enseigne à l'image de ce volatile, le plus étrange quatuor.

C'était Jasmin-Brutelier qui m'appelait. Debout sur le seuil de la porte, il agitait ses bras osseux et maladroits, qui me donnaient à penser que si Chappe, en son temps, fut un merveilleux inventeur, ce fut par suite de ses relations personnelles avec quelque Jasmin-Brutelier de ces années-là.

À côté de lui, je reconnaissais Florentin Muzat, le vieux musicien que M. Bouldouyr appelait toujours Pizzicato, et une sorte d'étrange personnage à figure de gargouille gothique, en qui je finis par distinguer ce M. Calbot, qui supportait, dans l'étude de maître Racuir, les méchantes humeurs et les indignes traitements de M. Victor Agniel et de ses collègues.

--Vous voilà! Vous voilà! me disaient-ils tous avec extase. Quelle joie de vous retrouver!

Je leur parlai aussitôt de la mort de M. Bouldouyr.

--Chut! Chut! me dit Florentin Muzat, je sais les choses maintenant: Mon bon M. Bouldouyr a cessé d'être une ombre... Oui, c'est fini pour lui, de ne plus exister!

Jasmin-Brutelier se frappa le front du bout de l'index, afin de m'indiquer que la raison du malheureux jeune homme se dérangeait de plus en plus; je m'en doutais d'ailleurs aux extraordinaires grimaces qu'il faisait sans cesse et qui attiraient sur lui l'attention des passants. J'entendis alors l'accent nasillard de Pizzicato:

--Helas! oui, il est mort, le pauvre monsieur, et avec lui ma dernière espérance! Ce n'était pas un ami que j'avais là, c'était un père, monsieur! Qui me consolait quand j'étais triste? Qui me montrait, quand j'avais le mal du pays, des cartes postales, qui me rappelaient Napoli, ma ville natale? Qui me donnait un peu d'argent quand je manquais de tout? Qui appréciait en connaisseur la musique que je jouais? Lui, monsieur, toujours lui! Ah! l'humanité a bien perdu! C'était un roi Bombance que cet homme-là, c'était un saint Vincent de Paul. Il y a des saints au paradis, couverts d'honneurs et de décorations, avec leur aureole bien astiquée derrière la tête, qui n'ont pas vécu comme il a vécu!

M. Jasmin-Brutelier me pressa doucement le bras:

--Nous avons tous perdu notre meilleur ami, et chacun de nous le pleure à sa manière. Vous rappelez-vous, monsieur Salerne, ces fêtes magnifiques qu'il nous offrait? C'est ce que j'ai vu de plus beau au monde. Nous en reparlons bien souvent, Marie et moi.

--Vous êtes marié, monsieur Jasmin-Brutelier?

--Oui, oui, j'ai épousé Marie Soudaine, il y a quelques mois. Et je dois même vous dire que ma femme me donne des espérances. En un mot, je vais être père. Un grand souci, une bien lourde responsabilité! D'autant plus que depuis quelques mois déjà, je n'ai plus... j'ai perdu ma place...

--Que faites-vous alors?

--Je... je cherche une situation. C'est même fort pénible pour moi, car ma pauvre Blanche est obligée de travailler pour deux, ce qui est très dur dans sa position.

--Peut-être pourrai-je vous aider à trouver quelque chose?

--Oui, oui, me répondit M. Jasmin-Brutelier, sans enthousiasme. Le désœuvrement me pèse, vous savez...

--N'étiez-vous pas employé dans une librairie?

--Je ne le suis plus. Je ne peux plus l'être. J'aime trop la philosophie. On ne pouvait rien obtenir de moi, vous savez. J'étais toujours dans quelque coin, le nez enfoncé dans les œuvres de Spinoza ou dans celles de Roret. Non, il me faut un autre métier.

--Mais lequel?

--C'est justement ce que je cherche, monsieur, répondit avec gravité Jasmin-Brutelier, en se pressant énergiquement le menton, comme si ses maxillaires fussent une grappe d'où l'on put extraire de bonnes idées.

J'avais entraîné mes vieux amis dans un café de la rue de Beaujolais, orné de ces peintures allégoriques, mises sous verre, qui donnent à plusieurs établissements de ce quartier une vague ressemblance avec le café Florian. J'avais une grande émotion et une grande joie de les revoir. Il me semblait que l'ancien temps n'était pas entièrement révolu. Mais ce bonheur furtif n'allait pas sans une vive amertume. Je croyais me promener la nuit, dans une ville en ruines que j'eusse autrefois aimée. Je retrouvais bien les pans de murs, les colonnes, les places, mais non point l'âme qui leur donnait la vie.

Il manquait à mon bonheur la présence de Valère Bouldouyr, il lui manquait autre chose encore: je ne sais quelle forme dansante, tout enveloppée de cheveux d'or, et un rayon verdâtre, à la fois candide et mélancolique, qui venait de deux yeux clairs.

J'avais demandé à mes amis ce qu'ils voulaient boire. Ils

s'envisageaient, et Jasmin-Brutelier, parlant au nom de tous, émit la prétention de manger quelque chose. Je leur fis servir des sandwiches et des pommes de terre frites, et j'eus alors l'impression pénible que j'avais affaire à quatre affames. Ils se jetèrent sur ces aliments avec une avidité qui me serra le cœur. À mesure qu'ils se nourrissaient leurs yeux brillaient, leurs visages s'épanouissaient; ils avaient l'air de pauvres arbres desséchés par la canicule et qui tout à coup reçoivent l'eau du ciel.

--Tant qu'on est des ombres, émit même Florentin Muzat, il faut manger! Après, ça va tout seul!

Je cherchai cependant à comprendre pourquoi M. Calbot se trouvait maintenant dans la société de mes vieux camarades, et je n'y parvenais pas. Il me semblait aussi malheureux qu'eux; et lorsque j'avais examiné son vieux veston sans couleur et les belles franges de son col de chemise, je n'en voyais que mieux combien la jaquette de M. Jasmin-Brutelier luisait de graisse et d'usure, à quel point le pardessus flottant de Pizzicato avait pris la consistance d'une toile d'araignée et quelle chose sordide, informe et sans nom possible était devenue la souquenille qui harnachait mon pauvre Florentin Muzat.

--Avez-vous des nouvelles de Victor Agniel? Finis-je par demander à Calbot, qui mangeait sans parler, ouvrant et refermant sans cesse une affreuse gueule de brochet, sous son nez à l'arête rompue.

Le clerc de notaire rougit et avala précipitamment, au risque de s'étouffer, une énorme bouchée de sandwich, qui gonflait ses joues pâles.

--Non, monsieur, non... Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais il a disparu un jour sans crier gare, et jamais plus nous ne l'avons revu: maître Racuir sait sans doute tout, mais il ne nous l'a jamais confié. Maître Racuir est un homme qui en sait long sur tout le monde, mais c'est le tombeau des secrets. Quant à moi, acheva M. Calbot, absolument décontenance, je suis innocent de tout, je vous le jure!

--Je vous crois sans peine, lui dis-je. Un peu de jambon, monsieur Calbot? Peut-être boirez-vous encore un ballon, n'est-ce pas? Garçon, un bock pour monsieur! Mais n'êtes-vous plus chez maître Racuir?

--Non, je suis parti. La vie y était trop triste. Oh! elle n'y a jamais été très gaie! Mais quelquefois, on avait un plaisir, une... compensation! C'était du temps où M. Victor Agniel était encore parmi nous. Parfois, le soir, une jeune fille venait le chercher, qui ressemblait à une sirène. Elle entraînait toujours dans mon bureau pour me dire bonjour... Ah! monsieur, je n'étais pas très heureux chez M. Racuir, mais il me semblait alors qu'un ascenseur m'enlevait tout à coup et me déposait au paradis. C'était la bonté même, cette jeune fille, c'était la beauté, c'était... je ne sais quoi. Le printemps entraînait soudain, on respirait une grande rose ouverte, et on avait envie de mourir.

--Francoise, repeta tout bas Pizzicato.

Nous nous taisons tous, nous regardions au fond de nous se tenir cette image perdue.

--Elle n'est plus revenue, dit M. Calbot. C'est alors que je suis parti, je m'ennuyais trop! Et je suis alle chez Mlle Soudaine, qui venait parfois a l'etude avec elle, lui demander de ses nouvelles, et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Jasmin-Brutelier.

--Et maintenant, s'ecria celui-ci, nous sommes reunis tous les quatre, et nous cherchons Francoise ensemble!

M. Pizzicato se pencha vers moi:

--Florentin la rencontre de temps en temps. Tantot dans une rue, tantot dans l'autre, il la voit passer, mais toujours trop vite, et il n'a pas le temps de la rattraper. Seulement, il nous avertit et nous courons en hate dans le quartier qu'il nous a designe... Helas! nous arrivons toujours trop tard; nous ne la retrouvons pas!

J'etais bien sur que Francoise avait quitte Paris, mais j'admirai que ces trois hommes eussent assez confiance dans un simple d'esprit pour se laisser conduire par lui!

A je ne sais quoi de hagard et de degrade qui se peignait sur leurs visages, je compris aussi que cette poursuite eperdue de Francoise les conduisait surtout dans des bistros, et ma pitie pour eux se doubla d'une grande tristesse.

--Mais nous avons confiance, dit Pizzicato, nous la trouverons.

--Paris n'est pas grand, ajouta M. Calbot, il faudra bien que nous la decouvriions quelque jour!

--Alors notre vie a tous aura repris son sens, s'ecria joyeusement Jasmin-Brutelier.

--Oui, oui, murmura Florentin Muzat, nous la verrons surement, puisqu'elle est une ombre, n'est-ce pas? On attrape toujours les ombres... Ce sont les autres qui s'en vont.

Je pris conge de mes pauvres amis, je leur fis promettre de venir me voir. Ils le firent, puis ils s'en allerent tous quatre sous les charmilles du Palais-Royal. Leur demarche etait incertaine. Ils parlaient fort en s'eloignant; il me sembla qu'ils montaient encore l'escalier d'or de Valere Bouldouyr et qu'ils trebuchaient a chacune de ses marches usees; mais l'escalier d'or maintenant ne menait plus nulle part!

CHAPITRE XXII

La contagion.

"Il parait que l'éloignement embellit."

Jean-Paul Richter.

Après une absence qui m'avait paru si longue, je croyais éprouver une grande joie en rentrant chez moi. Mais ce fut au contraire une mélancolie profonde qui m'assaillit, lorsque je repris possession de mes chers livres, de mes meubles, de mes souvenirs. Quelque chose me manquait, quelque chose de changeant, de vif et d'imprévu, de capricieux et d'alerte, qui était peut-être le plaisir de vivre.

J'allais à celles de mes fenêtres qui commandent la rue de Valois, je regardais cette maison qui me faisait vis-à-vis et dans laquelle j'avais connus des heures si douces. L'appartement de Valère Bouldouyr était habité de nouveau; je vis bientôt paraître à une des croisées une vieille femme sinistre, au profil crochu, et une sorte d'usurier sordide, armé de lunettes bleues. Je me rejetai en arrière avec horreur, et je me représentai aussitôt, entre les vieux candelabres, Françoise avec ses cheveux poudrés, la douce Marie Soudaine, - aujourd'hui Mme Jasmin-Brutelier, - et le délicieux petit pêcheur napolitain qui se désolait que personne ne l'aimât.

Je m'assis dans un fauteuil, je relus les vers de Valère Bouldouyr, je relus ceux de Justin Nerac. Je me disais que je demeurais sans doute le seul être au monde qui cherchât encore une ombre de poésie dans ces opuscules démodés, et cela me serrait le cœur. Je tombai sur cette strophe:

_Bals, o feuilles de jade, o bosquets de santal,
Vos torches, vos flambeaux n'éclairent que des ombres,
Et je gemis, errant à travers ces décombres,
Et cherchant vos parfums sous des nuits de cristal!_

En nous réunissant ainsi, Bouldouyr n'avait-il donc, et peut-être sans le vouloir, que réalisé une volonté posthume de son ami Justin?

Je repris ma vie d'autrefois, ou plutôt j'essayai de la reprendre, mais je n'en avais plus le goût.

Quand je m'asseyais sur le balcon, entre mes gros vases de pierre, ceintures d'une lourde guirlande, quand je regardais d'un côté les lauriers en caisse, qui ornent les terrasses du ministère des Beaux-Arts, et de l'autre, s'étaler dans une lumière palie les façades qui tournent le dos à la rue de Beaujolais; quand j'entendais, à midi, le célèbre canon du Palais-Royal faire entendre cette sourde détonation à laquelle les pigeons du quartier n'ont jamais pu s'habituer; quand je regardais le jet d'eau du grand bassin épanouir une gerbe magnifique et

pulverulente, a la fois epaisse et fluide, massive et transparente, je me disais que tout cela avait donc ete charmant et que cela ne l'etait plus. Valere Bouldouyr etait-il un sorcier si dangereux?

Oui, je baillais, je m'ennuyais, je prenais en horreur mon existence naguere si tranquille, je rodais dans les rues en proie a une agitation vague et sans cause. Etait-ce Francoise qui me manquait? Allais-je me mettre a sa recherche et la poursuivre de rue en rue, comme Jasmin-Brutelier, comme Muzat, Calbot et Pizzicato?

Parfois, je croyais la reconnaitre, moi aussi, et je pressais le pas pour depasser une silhouette qui la rappelait a mon esprit. Mais la ressemblance s'evanouissait aussitot que je me rapprochais.

La premiere fois, ce fut passage Choiseul. Je m'etais arrete devant un empailleur qui avait cherche a demontrer par son etalage la grande loi biologique de l' unite des races animales. Il la prouvait pour sa part en montrant combien un ours blanc, une fourmi, un agneau, un lezard, un griffon et un perroquet peuvent arriver a avoir le meme regard s'ils sont accomodes par le meme naturaliste. Sur la vitre que je considerais, une ombre se peignit, rapide et furtive, mais en qui je crus distinguer Francoise Chedigny. (Car je lui donnais toujours ce nom, ne pouvant me resoudre a l'appeler Mme Victor Agniel.)

Je me retournai et je me mis a courir; meme costume, meme demarche! Dans ma hate, je posai ma main sur le bras de la jeune femme; elle se retourna. Comment avais-je pu me tromper a ce point? Cette pauvre figure pale et etiolee ne ressemblait en rien au beau visage rayonnant et surpris de Francoise.

--Je vous demande pardon, madame, murmurai-je, je suis tout a fait desole...

--Il n'y a pas de mal, fit la jeune femme d'une voix cassee. Vous me preniez pour quelqu'un autre, je suppose...

--En effet, mademoiselle, et je vous prie de m'excuser. Mais la verite est que je cherche quelqu'un et que...

--Quelqu'un que vous aimez, je pense, dit la personne, soudain interessee comme le sont toutes les filles de Paris, et je pense, de ce monde, a l' idee d'une histoire d'amour.

--Non, repondis-je, quelqu'un que je n'aime pas et qui...

L'ouvriere haussa les epaules et dit tranquillement:

--Eh bien! vous etes bien bon de chercher ainsi quelqu'un que vous n'aimez pas et de prendre cet air bouleverse, pardessus le marche, pour lui adresser la parole.

Je demurai coi, et je dus reconnaitre que cette jeune femme ne manquait pas de bon sens. Et cependant, je n'aimais pas Francoise, du

moins au sens ou elle entendait ce mot, mais j'aimais quelque chose qui flottait autour d'elle, quelque chose que m'apportait sa presence et dont l'absence me desolait.

Mais la seconde fois, ce fut plus penible encore: je rentrais fort tard par la galerie d'Orleans. C'est un endroit etrangement vide et desert, la nuit. Entre le vitrage opaque du toit et le dallage du sol, l'oeil ne rencontre que les vitrines, par lesquelles le ministere des Colonies tente de recruter de jeunes enthousiastes en offrant a leur vue des photographies de pays lointains. Je m'arretais toujours devant elles en rentrant, admirant tantot le morne aspect de Porto-Novo, tantot les dessins curieux que font sur le sable tunisien les ombres d'une caravane de chameaux; ou bien, une figure grimacante et cependant paisible du temple d'Angkor-Vat, ou encore le buste d'une jeune Tahitienne, dont la gorge nue et droite etait aussi belle que celle d'une deesse grecque. Je ne manquais jamais d'emporter en moi une de ces images exotiques; parfois, alors, je me rejouissais de vivre a Paris, au calme, loin des outrances et des violences de ces contrees sauvages; mais, le plus souvent aussi, je gemissais d'avoir choisi une part a ce point humble et reduite et d'ignorer les beautes et les miseres des plus magnifiques pays!

Un pas me fit tressaillir; encore une fois, je fus sujet a la meme hallucination ou a la meme erreur: une forme rapide tournait le coin de la galerie et se dirigeait vers le jardin. Je me precipitai a sa poursuite, mais, devant les grilles, je ne vis personne qui ressemblat a mon inconnue. Peut-etre avait-elle eu le temps de sortir par la rue de Valois.

Tandis que j'hesitais, ne sachant quel parti prendre, quelqu'un sortit de l'ombre; je fis une affreuse figure se rapprocher de moi; un chapeau couvert de roses hideuses se balançait sur un masque sans age, maigre et have, a en paraitre mortuaire. Ce meme fantome trainait une robe a volants poussiereux et me souriait avec une hideuse complaisance. Je ne pus comprendre si j'avais affaire a une folle, a une prostituee ou a une mendiante.

--Allons, fit-elle, comme je m'eloignais avec horreur, ne fuyez pas ainsi. N'est-ce pas moi que vous cherchez?...

Je hatai le pas pour lui echapper; elle se mit a crier:

--La femme que vous cherchez, croyez-vous qu'un jour elle ne sera pas semblable a moi? Regardez donc ou les hommes m'ont conduite! Celle que vous aimez, aussi jeune, aussi belle que vous la voyez, un homme, allez, fera d'elle ce que je suis. Vous, peut-etre, ou quelqu'un autre. Il ne manque pas d'homme, en ce monde, pour perdre les pauvres filles!

Je m'enfuis par la rue de Valois, ecoutant encore cette aigre voix qui criait dans la nuit:

--Affreuse engeance! Affreuse engeance!

Je jetai un regard de detresse sur l'appartement clos de mon ami Bouldouyr. N'avait-il pas essaye, lui, de creer a une ame jeune un asile sur ou l'affreuse engeance ne fut pas venue l'enlever? Mais, hélas! la vie est plus forte que tout; ou bien faut-il croire qu'elle accepte de combler ceux qui ne la redoutent pas et qui ne se protegent pas contre elle? Françoise n'eut-elle pas ete plus heureuse avec Victor Agniel, si elle n'avait pas, pour son malheur, rencontre son oncle Valere?

CHAPITRE XXIII

Dans lequel M. Delavigne s'eleve aux plus hautes conceptions philosophiques et promene un regard d'aigle sur le champ de la vie humaine.

"Cette terre vous sera arrachee, comme la tente d'une nuit."
Isaie.

Bien entendu, je ne revis ni M. Jasmin-Brutelier, ni Florentin Muzat, ni leurs amis. Certes, ils ne m'oubliaient pas, mais ils s'en remettaient au hasard du soin de nous reunir de nouveau; je supposai meme qu'ils me cherchaient dans les diverses estaminets de l'arrondissement, ou ils s'efforciaient de retrouver Françoise.

Je retournai chez M. Delavigne. Une vieille dame rose et blonde, qui ressemblait a une poupee mecanique, se tenait assise dans un coin de la boutique et agitait devant elle un éventail sur lequel etait peint un clair de lune romantique. Un gros monsieur en redingote, aux cheveux d'un noir outrageant, faisait a voix basse ses recommandations a M. Delavigne.

--Soyez tranquille, dit le coiffeur, tres haut, vos collegues n'y verront rien. Elle aura quelques cheveux gris artistement semes, de-ci, de-la, comme des paquerettes dans un pre. Dame, avec l'age, monsieur le doyen, il faut savoir faire quelques sacrifices! Mais ne craignez rien, vous aurez toujours l'air aussi jeune!

Le gros monsieur mit un doigt sur ses levres et s'eloigna discrettement.

A son tour, la vieille dame chuchota quelques mots a l'oreille de M. Delavigne. Je l'aurais surement vu rougir de les prononcer, si son visage n'etait isole de ma vue par un laquage minutieux.

--Bien, repondit M. Delavigne, de sa meme voix forte et timbree. Je vais vous donner cette creme de beaute, madame de Prunerelles! Avec elle, ces petits accidents n'arriveront plus. C'est un produit

parfait, je vous le jure. Aucune rougeur, aucune ride ne peut lui résister.

Je me demandai en quoi ces rougeurs, ces rides pouvaient affecter Mme de Prunerelles, puisqu'elle couvrait le tout du même vernis rose et compact, mais j'abandonnai bientôt ce sujet de réflexions, car M. Delavigne venait à moi.

--Monsieur Salerne, me dit-il, vous enfin! Ah! quel bonheur! Je suis aussi heureux de vous revoir que si on me donnait vingt francs, tenez, de la main à la main, sans que j'aie rien fait pour les gagner. Que vous faut-il? Un bon complet, n'est-ce pas? Ma parole, il y a bien six mois qu'on ne vous a aperçu dans le quartier!

Je lui racontai la cause de mon absence; il en fut extrêmement affecté et ne parut reprendre goût à la vie que lorsque je lui eus affirmé que mon frère était enfin hors de danger.

--Dieu soit loué! me dit-il. Moi aussi, j'ai eu un frère. Oh! je n'avais pour lui ni grand attachement, ni grande antipathie. Je ne l'aurais pas assassiné comme Cain, mais je ne lui aurais pas donné ma part de lentilles, comme Esaü. Il habitait l'Espagne, je ne l'ai pas vu une fois en vingt ans, et nous ne nous écrivions jamais. Mais il est mort, et, lorsque je l'ai appris, il m'a semblé d'abord que ça m'était tout à fait égal. Et puis, je me suis souvenu d'un timbre du Guatemala, avec un oiseau dessus, qu'il m'avait donné quand j'avais sept ans, et j'ai pleuré pendant trois jours.

Je demandai à M. Delavigne s'il avait appris la mort de Valère Bouldouyr. Ce fut même de ma part une parole bien imprudente, car sa surprise fut si vive qu'il faillit me couper une oreille.

--Mort, monsieur Bouldouyr, mort! À qui se fier, Seigneur!

Je crus un moment que jamais M. Delavigne ne se remettrait à sa besogne et que la mousse sécherait sur mon visage, sans que ma barbe fut endommagée.

Enfin M. Delavigne parut reprendre ses esprits:

--Voici bien des années, monsieur Salerne, dit-il enfin, que je fréquente ce quartier. J'y ai fait un grand nombre d'observations, car, avant tout, monsieur Salerne, ne vous y trompez pas, je suis un observateur. Eh bien! je suis bien forcé de reconnaître que peu à peu tout le monde finit par mourir. C'est une chose que l'on ne sait pas en général. On a peine à l'imaginer et, certainement, on ne le croirait pas, si l'esprit d'observation n'était pas là pour nous faire toucher du doigt une aussi triste réalité! M. Bouldouyr y a donc passé comme les autres! Je n'aurais jamais cru cela de lui. Il semblait si sûr de soi, si tranquille, si peu sujet aux erreurs et aux faiblesses de ce monde. Quelle leçon, monsieur Salerne! Voilà comment s'en vont les plus forts, les plus énergiques. Qu'attendre des autres?

Après un moment de silence, M. Delavigne me demanda ce qu'était devenue cette jeune fille que l'on voyait toujours appuyée à son bras. Je fus forcée de reconnaître qu'elle avait mystérieusement disparu.

--Je dois vous avouer que je l'ai aperçue récemment, me dit M. Delavigne, avec beaucoup de prudence. J'hésitais à vous le raconter car vous m'avez interdit une fois, un peu vivement, de revenir sur ce sujet... Vous savez, monsieur Salerne, que je suis un homme simple et de goûts modestes. Il m'eût, certes, été plus agréable de vivre dans un milieu élégant et mondain, où mes qualités d'observateur eussent trouvé un champ plus large; mais je dois me restreindre au milieu plus simple où la destinée m'a fait naître. Aussi, pour me distraire de mes occupations vulgaires, vais-je de temps en temps à la _Promenade de Venus_ jouer aux dominos ou résoudre les rebus de _l'Illustration_, avec quelques amis de mon goût, quelques bons garçons comme moi que rien ne rejouit davantage qu'une saine intimité et la satisfaction d'une compréhension mutuelle.

Ici, M. Delavigne perdit le fil de son discours en tentant sournoisement de me noyer; mais je résistai victorieusement à cet assaut, et je ressortis de mon bain d'écume, soufflant, grognant et à demi étouffé, pour entendre le récit de mon coiffeur.

--Donc, un de ces soirs, j'étais assis sur une banquette, quand je vis entrer cette belle jeune fille que vous savez, avec un gros monsieur rouge et content, admirablement bien rasé et passe au cosmétique. On se serait fait la barbe devant ses cheveux, tant ils ressemblaient à un miroir! Ils s'assirent tous deux à côté de moi, et le gros monsieur commanda un bock. Je fus très attristé de penser que cette demoiselle n'était ni avec M. Bouldouyr, ni avec ce jeune homme à favoris blonds, avec qui je l'ai rencontrée souvent et que vous me disiez être son fiancé. Mais je remarquai qu'elle portait une alliance. D'ailleurs, elle tutoyait son compagnon. Ici encore, monsieur Salerne, mon don d'observation m'a appris que jamais les jeunes filles n'épousent les garçons avec qui elles ont été fiancées!

--Et que disaient-ils? m'écriai-je, en proie à la plus grande agitation. Pour l'amour de Dieu, mon bon monsieur Delavigne, tâchez de vous rappeler leurs paroles!

--Ce gros monsieur si bien rasé adjurait la jeune femme de devenir raisonnable. --"Mais je le suis, je le suis, répondait-elle d'un air résigné." --"Non, disait-il, pas encore, mais je crois que vous le deviendrez à mon exemple." Et puis ils parlèrent d'un héritage, d'une ville qu'ils allaient habiter et dont j'ai oublié le nom.

--Était-elle triste? Gaie?

--Ni l'un ni l'autre, il me semble, mais tranquille et indifférente. Elle avait l'air d'être mariée depuis très longtemps.

--Et lui, comment se comportait-il avec elle? vous a-t-il paru gentil, maussade ou brutal?

--Oh! pas brutal toujours! Mais comment Vous dire? Pretentieux, pueril, protecteur...

Je reconnaissais bien dans ce portrait mon déplorable filleul! Que n'avais-je eu, malgré mon age encore tendre, la bonne idee de l'étrangler, le jour ou ses parents m'avaient demande de le tenir sur les fonts baptismaux!

--Ils resterent ainsi, a cote de moi pres d'une demi-heure; puis, au moment de s'en aller, ce monsieur fit observer au garçon qu'il lui avait donne une piece douteuse. "Rappelle-toi toujours ceci, dit-il a sa femme, en se tournant vers elle, ici-bas, chacun ne pense qu'a nous tromper. La sagesse est de se mefier de tout le monde!"

Helas! la sagesse de Françoise eut consiste surtout a se mefier de lui!
Mais que pouvait-elle faire contre le destin?

Je quittai M. Delavigne en proie a une grande melancolie. Derriere la vitrine de sa boutique, une tete de cire continuait a sourire, du meme sourire coquet, morne et froidement aguicheur, et je fis la reflexion, je m'en souviens bien, que la tete de cire de mon coiffeur eut certainement constitue l'épouse la meilleure et la plus raisonnable qu'eut pu souhaiter Victor Agniel!

CHAPITRE XXIV

Ou le retour est plus melancolique que l'adieu.

"La marquise, au comte qui lui donne la main. -C'est inconcevable que le temps ait change comme cela d'un moment a l'autre!

Le comte. -Mais, madame, c'est une chose toute simple, et qui arrive tous les jours."

Carmontelle.

Du temps passa. Des semaines d'abord, puis des mois me separerent de ce morceau de ma vie ou j'avais connu Valere Bouldouyr et ses amis. Je pensais souvent a eux et a Françoise, mais le souvenir que j'en gardais devenait chaque jour plus vague, plus indistinct. Il me semblait avoir reve cet episode plutot que l'avoir vecu. Parfois, le soir, au coin de mon feu, au retour d'une expedition sur les quais ou chez un lointain bouquiniste, - plus ou moins fructueuse! - j'essayais de me représenter les traits de mon vieil ami ou de sa niece. Deja, leur image me fuyait: je croyais toujours que j'allais saisir leur physionomie dans sa realite, dans son relief, mais ce n'était jamais qu'une image a demi perdue, comme un daguerreotype, et qui fondait, pour ainsi dire, devant mon regard.

Le printemps ramena la vie et la gaité sous les charmilles du Palais-Royal que l'hiver avait rendues après et nues. Je vis de nouveau le paulownia, tout contracté, ouvrir dans un bois charbonneux ses étoiles d'un violet pâle; de riches couleurs coururent sur les parterres, les cris des enfants monterent jusqu'à ma fenêtre; puis l'été combla de son haleine de fournaise le tranquille et noir quadrilatère aux pilastres réguliers.

Et je saluai l'anniversaire de la disparition de Françoise, puis de mon départ pour Nantes.

Un soir d'août, je lisais un de ces livres métaphoriques, obscurs et musicaux, qui me rappelaient la jeunesse de Valère Bouldouyr, quand la sonnette de mon appartement tinta. Peu après, on introduisit un grand jeune homme blond. Je me levai, et soudain je dressai les bras en signe de surprise: c'était Lucien Bechard.

Il avait beaucoup changé; il me sembla plus viril et plus triste. Ses favoris étaient rasés, ses cheveux courts; une moustache en brosse se hérissait au-dessus de ses lèvres. Hale, les épaules élargies, la voix sonore, il me rappelait à peine le voyageur de commerce romantique, qui m'avait quitté, voici plus d'un an!

Tant de souvenirs douloureux entraient avec lui dans la pièce que je ne savais que lui dire et qu'il se taisait pareillement. Enfin il vint s'asseoir dans un fauteuil bas, de l'autre côté de mon bureau.

--Je suis arrivé, il y a cinq jours, fit-il, sans hausser la voix. Ma première visite est pour vous. Je suis si ému de vous voir, Pierre! Il me semble que tout n'est pas fini...

Il ajouta:

--Vous vous en souvenez, mon voyage ne devait être que de six mois. Mais j'ai demandé à le prolonger. Je savais que je n'avais plus rien à faire ici. Je reviens avec la situation brillante que l'on m'avait offerte et que le succès de mon voyage a justifiée. À quoi bon, maintenant? Elle ne peut plus me servir à rien! Étiez-vous là quand Valère est mort?

Je lui racontai ce que vous savez déjà, mon absence de Paris, mon retour, ma surprise.

--Et elle, savez-vous pourquoi elle m'a quitté sans un mot, sans un adieu, pour épouser ce M. Agniel?

Je lui dis ce que j'avais appris, ce que je soupçonnais. Bechard, machinalement, mettait en équilibre de menus bibelots sur une pile de brochures. Soudain, l'une d'elles bascula, et l'édifice entier roula sur le sol.

--Personne ne saura ce que j'ai souffert là-bas! Moi-même, je ne me doutais pas que je l'aimais à ce point. Un soir, à Sao-Polo, j'ai pris

mon revolver et je l'ai arme... Ce qui m'a sauve, je crois, c'est le desir de savoir la verite. Il n'est pas possible qu'elle m'ait menti, qu'elle ait joue la comedie. Alors?

Il leva la tete, sa belle tete brunie et melancolique.

--Il faut que vous me rendiez un service, dit-il. Nous irons la voir ensemble.

--Mais personne au monde ne sait ou elle est!

--Allons donc! On ne disparait pas comme cela. Ne vous occupez de rien, je ferai les recherches necessaires. Je ne vous demande que de m'accompagner le jour ou je connaîtrai le lieu ou elle se cache. Comme vous etes l'ami de son mari, vous pourrez tout de meme entrer chez elle, et vous lui demanderez une entrevue en mon nom. Je veux la revoir encore une fois, une derniere fois...

Je le lui promis. Il repetait:

--Je veux savoir, savoir... Je ne peux pas croire qu'elle m'ait trahi. Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

J'admirai cette sorte de foi en Francoise, et je me demandai si j'aurais eu la force de la garder ainsi, dans le cas ou cette mesaventure me fut advenue. Et cependant, au fond de moi-meme, je conservais la meme conviction; j'etais, il est vrai, plus desinteresse dans la question.

Il m'apprit, avant de me quitter, que c'etait par son ami Jasmin-Brutelier qu'il avait ete tenu au courant de tous ces evenements.

--Il est heureux, lui, conclut-il. Il n'est pas seul au monde...

Pendant quinze jours, je fus sans nouvelles de Lucien Bechard. Il reparut au bout de ce laps de temps.

--Etes-vous toujours decide a m'accompagner? me dit-il en entrant.

--Plus que jamais!

--Eh bien! j'ai trouve la piste de Francoise. Son mari a achete une etude de notaire a Aubagne, qui est une toute petite ville, pres de Marseille. Ils y vivent tous les deux. J'ai leur adresse. Quand partons-nous?

Le surlendemain, Lucien Bechard et moi nous prenions a la gare de Lyon le train de 8 heures 15.

CHAPITRE XXV

Que contient la leçon de ce livre ?

"Le souffle est la mort, le souffle est la fièvre, le souffle est
revere des dieux; c'est par le souffle que celui qui dit la parole de
verite se voit etabli dans le monde supreme."
Atharva-Veda (Liv.XI).

A peine arrives a Marseille, nous partimes pour Aubagne. Un tramway
nous y conduisit, qui, pendant une heure, nous fit rouler dans les
flots de poussiere, entre des arbres si blancs qu'ils semblaient
couverts de neige. Bientot, nous vimes autour d'un double clocher se
serrer plusieurs etages de maisons decolorées, aux tons eteints,
tassees les unes contre les autres, avec la disposition des minuscules
cites italiennes, qui sont venues a l'appel de leur campanile.

Nous descendimes au commencement d'un boulevard, que signalait une
fontaine et au milieu duquel un marche de melons occupait plusieurs
metres carres. L'ombre legere des platanes allait et venait sur de
bourgeoises facades, d'un bon style provincial.

--Est-il possible qu'elle vive ici! murmura Lucien Bechard, jetant un
regard de mepris aux habitants qui vaquaient de-ci, de-la, plus paysans
que citadins, l'air indifferent et inoccupe.

Mais je ne partageais pas le dedain de mon compagnon de route. Quelque
chose me plaisait dans l'atmosphere de la petite ville provencale, dans
son aspect rustique (j'y voyais surtout des marchands d'objets
aratoires), dans son silence et son desoeuvrement, dans son grand
soleil blanchatre qui s'engourdissait a demi, dans ses cours ombrages
et poussiéreux.

--Cours Beaumont, m'avait dit Lucien.

Nous le trouvames sans peine: vaste esplanade, fermee sur trois cotes
par des maisons de deux etages, aux volets demi-clos, et que la rue de
la Republique longe en contre-bas. Quatre rangs de hauts platanes
poudeux y formaient deux voutes fraiches, et au milieu, un grand
bassin d'eau presque putride, verte comme une feuille, portait un motif
en rocaille, dont la fontaine etait tarie.

Nous distinguames tout de suite l'habitation de Victor Agniel; c'etait
une facade en trompe-l'oeil, peinte a l'italienne, couleur de fraise
ecrasee, avec de faux pilastres et de fausses corniches cafe au lait.

J'y sonnai hardiment.

--Monsieur Agniel est en voyage, me dit une servante mal tenue. Il ne
reviendra pas avant apres-demain. Madame est sortie, mais elle
rentrera pour dejeuner... Si Monsieur veut revenir cet apres-midi.

Je laissai ma carte et rejoignis Bechard.

--Nous avons de la chance, lui dis-je, je crois que nous verrons Françoise toute à l'heure.

Mais il me jeta un coup d'oeil douloureux et ne me répondit pas. Nous flanâmes un moment encore sur le cours; trois ouvrières, sorties d'une usine toute proche, se moquèrent de nous; des mouchoirs de couleur, serres autour de la tête, protégeaient leurs cheveux. La plus belle, les genoux croisés, laissait voir qu'elle avait les jambes nues, des jambes rondes, musculeuses et brunes. Un certain air d'animalité heureuse, de joie de vivre puissante, animait ces jeunes femmes, et toutes celles que nous rencontrâmes ensuite en déambulant par les rues.

Nous nous réfugiâmes pour déjeuner dans une salle de restaurant, profonde et froide. La personne qui nous servit, haute et singulièrement fine, mais d'une pâleur étrange, avait l'air du moulage en cire d'une vierge siennoise. Et comme intrigué, je lui demandais son origine, elle me répondit en rougissant qu'elle était de partout.

Cependant, Lucien Bechard se montrait de plus en plus nerveux. Il repoussait les plats, buvait à peine, regardait l'horloge avec désespoir.

--Nous ne pouvons tout de même pas nous présenter chez Mme Agniel avant deux heures, lui dis-je.

Il consentit à partager avec moi un peu de café et de vieille eau-de-vie. Au moment de partir, il étendit sa main maigre sur mon bras.

--Pierre, me dit-il, j'ai presque envie de n'y plus aller!

Je haussai les épaules et il me suivit. Le cours Beaumont était plus solitaire encore et plus silencieux que le matin. Au pied d'un arbre, une vieille femme y moulaient son café.

--Vous verrez qu'elle ne nous recevra pas, fit Bechard.

Mais la domestique nous avertit que Madame allait descendre; puis elle nous fit entrer dans un grand salon obscur. Au bout d'un moment, nous finîmes par distinguer des meubles recouverts de housses, une garniture de cheminée ridicule et des tableaux invraisemblables dans d'énormes cadres dorés.

Et soudain la porte s'ouvrit, et Françoise parut:

--Mes amis! Dit-elle, tout simplement.

Elle nous tendait une main à chacun, et j'eus envie de pleurer en y posant mes lèvres.

--Vous, vous! répétait-elle. Que je suis heureuse de vous voir!

Lucien, vous m'avez donc pardonne?

Nous ne savions que repondre a si simple accueil; nous etions, je pense, prepares aux colloques les plus pathetiques, mais pas a cette naive spontaneite!

--On n'y voit pas beaucoup, fit-elle, en s'asseyant. Mais cela vaut mieux!

Je ne la distinguais pas tres bien, mais elle me parut changee: j'eus l'impression d'une nymphe de marbre, soumise a l'incessante action de l'eau et qui en demeure comme voilee.

Et nous parlames du passe; elle m'interrogea longuement sur l'oncle Valere et sur ses derniers jours. Elle n'avait appris sa mort que longtemps apres, par un mot de Marie Jasmin-Brutelier.

--J'ai craint d'abord que ma disparition n'ait contribue a sa mort. Mais c'est impossible, n'est-ce pas?

Nous n'osames pas la detromper. Et tout a coup, Lucien eclata:

--Oh! Francoise, Francoise, pourquoi m'avez-vous traite ainsi?

Elle parut stupefaite et hesita un moment.

--Helas! repondit-elle enfin, j'ai peur de ne pas savoir m'expliquer... Si vous m'aviez vue dans ma famille, vous comprendriez mieux. Je suis une pauvre petite bourgeoise, au fond, vous savez. Quand j'ai rencontre l'oncle Valere, il m'a fait croire de trop belles choses. Il m'a explique que j'etais sa fille spirituelle, que je serais sa revanche sur la vie. Il me rendait pareille a lui, romanesque, exaltee, n'aimant que ce qui est poetique et sublime. Et quand j'etais avec lui, il me semblait qu'il avait raison et que je ne serais heureuse qu'a condition de lui ressembler. C'etait cette Francoise-la que vous rencontriez, Lucien... Et puis, je le quittais, et je rentrais chez moi, dans cet interieur morne, pratique, terre a terre; alors il me fallait bien reconnaitre que j'etais surtout une Chedigny. Je ne comprenais plus rien aux magnifiques illusions de l'oncle Valere; ces instants passes aupres de lui aupres de vous, me semblaient un reve, un reve que j'aurais voulu faire durer, mais dont je savais bien qu'il s'evanouirait un jour...

Elle se tut quelques secondes, puis continua:

--Il s'est evanoui! Un jour, je me suis trouvee seule, sans espoir de m'evader, odieusement traitee par une famille impitoyable et n'ayant d'issue que dans un mariage moins penible encore que la vie que je menais. Comment aurais-je lutte, Lucien, et avec quels elements de succes? Si vous aviez ete en France, j'aurais pu m'echapper, vous rejoindre peut-etre... Mais en Amerique du Sud! Vous attendre? Mais vous-meme n'auriez plus su me decouvrir, ni m'appeler! Et puis, la petite Francois etait morte. Je savais que je vous aimais, que je vous

aimerai toujours, mais avec la meilleure part de moi-meme, et cette part-la n'avait plus le droit de vivre. Elle est toujours la quelque part, qui reve, enfermee au coeur de ma conscience. Mais c'est comme si une morte vous aimait... Moi, je suis Mme Victor Agniel, et l'autre, la-bas, tout au fond, n'a plus de nom: c'est un fantome.

--Au moins, dis-je, emu, n'etes-vous pas malheureuse?

--Ni heureuse, ni malheureuse. J'ai une fille, j'ai un menage a diriger, j'ai une maison a surveiller. Victor est gaspilleur et desordonne, il faut que je sois toujours presente pour avoir l'oeil a tout.

--Lui, m'ecriais-je, l'homme si raisonnable!

--Raisnable? fit-elle, en souriant. C'est un vrai enfant! Il n'a que des projets absurdes et des inventions excentriques. Il faut sans cesse que je le ramene au bon sens. Non, je ne suis pas malheureuse, ajouta-t-elle, avec energie. Victor est bon, avec ses airs suffisants et solennels, et je suis assez libre. Nous passons de longs mois a la campagne, - c'est par hasard que vous me trouvez ici en ce moment, - j'ai beaucoup de betes et je les aime. Je ne suis pas malheureuse, mais il y a l'autre, la-dedans, qui se plaint toujours, elle ne pense qu'au passe...

Il y eut un long silence.

--Voyez-vous, dit Francoise, il ne faut jamais prendre l'escalier d'or. Les grands poetes l'ont en eux-memes, dans leur propre pensee, mais le reve des grands poetes, on ne le realise pas dans ce monde, en tournant le dos au reel. Je crois que l'oncle Valere se trompait sur le sens de la poesie... Je vous demande pardon de vous dire ces choses, ajouta-t-elle, confuse. Vous les comprenez mieux que moi.

Et se tournant vers Lucien:

--Il faut vous marier, Lucien. Donnez-moi la joie d'etre heureuse de votre bonheur!

--Oui, oui, repondit-il.

Mais je vis qu'il avait hate de prendre conge de Francoise.

--Vous reviendrez, dit-elle. Victor sera content de vous voir! Ce n'est pas un ogre, vous savez!

Nous le lui promimes et nous la quittames.

Au moment de franchir le seuil, je me retournai. Comme la naiade semblait usee derriere le voile d'eau, qui l'avait separee de nous et qui l'en isolait encore!

Le battant de la porte se referma doucement.

Nous fimes quelques pas en silence. Lucien marchait sans rien voir.

--Excusez-moi de vous laisser un moment, me dit-il soudain. J'ai besoin de me sentir seul. Voulez-vous que nous nous retrouvions au restaurant, ce soir, a sept heures? Nous reprendrons le tramway ou le train, apres le diner.

Il s'en alla, au hasard, a travers les rues, et je le regardai longtemps qui marchait au hasard, abandonne a sa tristesse, a ses chimeres defuntes.

Et je m'en fus aussi, dans une direction differente, n'ayant guere d'autre but que lui et songeant a mon tour au passe. Un boulevard ombrage me jeta dans un chemin rocailleux, escarpe. Je le suivis, entre des maisons jaunes, pavoisees de linges pendus, et des murs decrepits. Puis, au dela d'un jardin d'aloes et d'arbres de Judee, je vis s'ouvrir un gouffre d'azur, et quelques pas de plus me porterent sur un vaste espace.

C'etait une grande aire ensoleillee qui dominait la ville et ses alentours. Des brins de paille brillaient encore entres ses cailloux ronds. Deux chapelles de Penitents s'y succedaient, toutes deux ruineuses, aveuglantes de blancheur, portant avec orgueil des facades Louis XIV, dans une sorte de desert ou retentissait une ecole de clairons. A l'un des bouts du vaste espace, montait le clocher pointu de l'eglise, dont la cloche pendait comme un gros liseron de bronze. Plus haut que l'esplanade meme, le cimetiere multipliait ses edifices et ses croix.

Une paix magnifique, un grand conseil d'acceptation et de sagesse, tombait de ce lieu eblouissant et poussiereux, comme retire en dehors du siecle, entre la Nature et la Mort.

J'allai jusqu'a la pointe du promontoire.

Des deux cotes, des etages de terrasses grimpaient, avec un mouvement insensible, d'insaisissables ondulations de terrains, courant d'un elan unanime jusqu'au pied des hautes falaises, couleur de l'air, qui fermaient le pays. Des oliviers, des agglomerations d'arbres sombres, des saules a eclairs, des pyramides de cypres, se suivaient, se melaient, laissant, de-ci, de-la, transparaitre une muraille pale, une maison comme elimee par le temps, une usine ecrasee de soleil. Tout cela allait, comme une seule masse, mourir au bas d'un contrefort de la colline, rond et puissant comme la tete de l'humerus, et plus haut, le sommet de Garlaban emergeait a la facon d'une table.

En me retournant, je voyais, au premier plan, le vaisseau d'une des chapelles Louis XIV, au flanc duquel un clocher lezarde penchait la tete. Cette longue nef se continuait par un mur fait d'oranges et de roses seches, seme de cailloux blancs, qui portait a son front des genets desseches et des pins bleuatres et qui tombait a pic sur un gazon pele.

Les moindres details de ce paysage classique se gravaient dans mon esprit. Tout respirait ici l'amour de la terre, la fete silencieuse des saisons, les pensees sereines, qui s'exhalent de l'ame purifiee, quand elle a accepte de faire corps avec le reel.

En me retournant, j'aperçus, s'enfonçant sous les voutes a demi effritees des vieilles maisons, une rude pente de pierre, qui, par un autre detour, menait aussi a ce plateau spacieux. Cela me remit en memoire l'etrange escalier de Valere Bouldouyr et les paroles de Françoise. Je tournai de nouveau la tete vers Garlaban. Une buée bleuatre flottait sur toute chose, voilant meme le soleil brutal. Une poesie sacree, un lyrisme religieux, s'elevaient du sol brulant et dur, tout trame de morts et de racines. Les arbres fumaient dans l'or de l'apres-midi. Les champs tranquilles se soulevaient avec beatitude, et l'on entendait, malgre les cigales, des bruits de scierie monter des paisibles vallons.

Je compris alors que l'on n'atteint pas la sagesse en gravissant un escalier d'or et que la verite importe seule au monde.

Paris, juin 1919 - Vitznau, juillet 1921.

End of this Project Gutenberg Etext of "L'Escalier d'Or" by Edmond Jaloux.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, L'ESCALIER D'OR ***

This file should be named 7ledo10.txt or 7ledo10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ledo11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ledo10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the

above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you

don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses. Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

R

UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,
INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE
OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE
POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of
receiving it, you can receive a refund of the money (if any)
you paid for it by sending an explanatory note within that
time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* cont